

Eurocalypse

Un texte du Collectif Solon

Deuxième Partie

© SCRIBEDIT

Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sur un support papier sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite selon le code de la propriété intellectuelle. Cette interdiction ne concerne pas la mise à disposition gratuite d'extraits sous forme électronique via un site web sous réserve d'indication de la provenance du texte : site Internet www.scriptoblog.com.

ISBN : 978-2-35512-011-4

Code collection : 0018-EUROC-EBOOK

Prix exemplaire imprimé vendu à l'unité : 30,00 € TTC

Couverture par Emmanuel

Editions SCRIBEDIT
www.scriptoblog.com

DEUXIEME PARTIE

-

LA COLLINE DE SION

« Il existe une seconde hypothèse que je ne saurais formuler autrement qu'en privé et qui nécessiterait auparavant que je consultasse mon avocat, c'est que les derniers isolats résistent jusqu'à s'engager dans une sorte de reconquista sans doute différente de l'espagnole mais s'inspirant des mêmes motifs. Il y aurait un roman périlleux à écrire là-dessus. »

Jean Raspail - « La patrie trahie par la République », dans le Figaro du 18 juin 2004

Trois ans plus tard

CHAPITRE VII

UN SERMENT

C'était par une de ces nuits où la lune éclaire de sa froide lumière les pentes enneigées sous les forêts profondes. Isabelle Cardan grimpait la route forestière, son pas faisait crisser la neige en une mélodie rassurante. Il ne faisait pas très froid. Elle avait baissé la capuche de son anorak, et elle laissait l'air nocturne lui picoter les oreilles. Elle marchait d'un bon pas.

Elle montait à l'ancienne bergerie pour une réunion de réseau. A ses pieds, il y avait le fond de vallée du Vercors, à mille mètres d'altitude. Devant elle, une ombre dans la nuit. C'était l'autre versant, la crête du Moucherotte, à deux mille mètres d'altitude.

Pour une fin d'automne, il faisait doux. Année après année, la neige descendait de moins en moins bas. Isabelle se souvenait de son enfance. En ce temps-là, la vieille ferme était sous la neige plus de la moitié de l'hiver. A présent, c'était à peine si la neige s'accrochait plus de trois semaines. La plupart du temps, il fallait monter jusqu'aux pâturages d'altitude pour la trouver.

Tout en marchant, Isabelle réfléchissait. Elle repensait au Vercors, cette forteresse naturelle, ce lieu chargé d'histoire.

En 1944, c'était un maquis particulièrement puissant, qui menaçait les arrières de la Wehrmacht. Les Allemands décidèrent de prendre d'assaut le plateau. Ils savaient qu'il serait difficile de s'emparer des pas, ces cols qui ouvrent le Vercors. Ils menèrent donc un assaut aéroporté – qui réussit facilement d'ailleurs, car les troupes de la Résistance, sous-équipées, commirent l'erreur fatale d'engager un combat frontal.

Suivit une répression féroce. Encore dans les années 1970, quand de nouveaux habitants venaient s'installer dans un village du Vercors, il n'était pas rare que les locaux les missent en garde : « Faites attention, il y a des sujets à ne pas aborder. » Dans les familles, certaines blessures profondes mettent plus d'une génération à cicatriser.

A la fin du XX^e siècle, il y avait encore un musée de la résistance. Il se trouvait en haut de la montée qui conduit de Grenoble à Saint Nizier, au nord du plateau. En ce temps-là, les gens s'intéressaient à ce qui s'était passé dans les années 40. Et puis, le temps passant, les derniers témoins de la tragédie s'éteignirent. Le Vercors redevint un pays presque comme les autres.

Il y eut la grande crise des années 2010. Isabelle, une collégienne à l'époque, vivait à Grenoble. Elle se souvenait de ce temps-là. Elle se souvenait de la proclamation du gouvernement eurocorporatif, juste après la faillite de la République Française et la mise sous tutelle par l'Eurobank. Elle se souvenait du gouvernement eurocorporatif de la fin des années 2010, de la mise en place du système zonal et du passeport intérieur payant. Elle s'en souvenait comme si c'était hier. La naissance affreuse d'un monde sans âme, c'est quelque chose qu'on n'oublie pas.

Au début de l'an VI de l'ère eurocorporative, le Vercors avait été déclaré « intrazone rurale touristique », un statut particulier qui permettait à certaines zones rurales de bénéficier des avantages spécifiques des intrazonnes, tout en continuant à être habitées par des personnes à revenu modéré, voire modeste. En contrepartie, les habitants de ces zones devaient participer aux entreprises touristiques promues par la ligue eurocorporative de la jeunesse. On n'a rien sans rien.

Peu après la création de l'intrazone rurale, les autorités adjoignirent au « musée de la résistance » un « lieu de mémoire de l'amitié entre les peuples ». Au départ, le panneau « musée de la résistance » était surmonté d'un petit écriteau « lieu de mémoire de l'amitié entre les peuples ». Puis, un jour, il y eut un grand panneau « lieu de mémoire de l'amitié » surmonté d'un petit écriteau « musée de la résistance ». Pour finir, le petit écriteau avait tout simplement disparu, et l'ancien « musée de la résistance », réduit à la portion congrue, était devenu une annexe du « lieu de mémoire ». Exit le maquis, exit la figure héroïque de ceux qui disaient *non*. Dans la nouvelle Europe corporative, le mot *non* n'existait plus.

Isabelle Cardan était originaire du Vercors. Sa famille possédait une ancienne ferme d'élevage, à mi-pentes entre le fond de vallée et les crêtes. Pour pouvoir s'y maintenir après la réforme immobilière, la famille Cardan avait été contrainte de transformer la ferme en gîte d'étape. C'est ce qui avait coûté leur vie à la sœur et au beau-frère d'Isabelle.

La ligue eurocorporative de la jeunesse organisait régulièrement des randonnées pour les enfants des extrazonnes périurbaines de Grenoble. Chaque été, une partie des enfants de ces zones étaient envoyés en vacances dans les extrazonnes rurales. Pour les autorités, c'était un outil de contrôle. Dans les mois d'été, traditionnellement propices aux troubles civils, on envoyait les adolescents se pro-

mener sur les pentes du Vercors. Pendant ce temps-là, au moins, ils ne brûlaient pas de voiture, ils ne lançaient pas de pierres, ils ne fomentaient pas d'émeutes.

Parfois, bien sûr, dans les extrazones touristiques, il y avait des incidents. Entre des gens comme la sœur d'Isabelle Cardan, bonne catholique rurale, et les Karim Killer version grenobloise, il y avait un « léger » fossé culturel...

Pour la sœur et le beau-frère d'Isabelle, c'est ce qui s'était passé. Un « incident », comme on disait dans les journaux. Un malheureux « incident ».

On n'avait jamais pu savoir comment l'affaire avait débuté. Un chahut qui tourne mal, telle fut la version officielle. Isabelle Cardan avait du mal à y croire. Les « jeunes » auraient fait du bruit en pleine nuit, son beau-frère serait allé leur demander de mettre une sourdine. Il leur aurait, d'après leurs dires, « manqué de respects » – le respect dû par un père de famille à une bande de gamins...

Bref, les gosses avaient « un peu expliqué la vie » au beau-frère, et comme le beau-frère n'était pas du genre à se laisser faire, l'affaire avait tourné vinaigre. L'homme avait été poignardé à dix-huit reprises. Il était mort de ses blessures, vidé de son sang sous les lazzis de ses agresseurs. Ivres de haine, peut-être rendus fous par la consommation de drogues, les « jeunes », comme on les avait appelés dans les journaux, s'en étaient ensuite pris ensuite à sa femme, la sœur d'Isabelle. Elle avait été violée et égorgée par la meute des enfants monstres, dans la cour du gîte rural, à deux pas d'une vieille plaque de marbre, posée là par son grand-père, et commémorant le martyr d'un groupe de résistants, fusillés huit décennies plus tôt dans cette même cour, par d'autres barbares.

L'Histoire ne se répète pas, à ce qu'on dit. Mais elle aime à bégayer. A présent, les SS pouvaient aller se rhabiller, avec leur race des seigneurs, leurs têtes de mort et leur folklore débile. On avait trouvé pires monstres qu'eux : des gamins d'origine africaine paumés sous le ciel d'Europe, lobotomisés par la télévision et les jeux vidéo, avec un QI culminant au grand maximum à 85 – et shootés jusqu'aux yeux, bien entendu.

Pendant longtemps, Isabelle Cardan n'avait vu dans ce drame qu'un effet de la fatalité, la conséquence d'une certaine barbarie propre aux extrazones. Et puis un jour, elle avait assisté à une conférence, donnée dans le cadre d'un cercle d'étude fractionnaire par un ancien fonctionnaire eurocorporatif. Retraité depuis quelques années, ce type avait récemment rejoint la Fraction, et ce qu'il avait à raconter valait le déplacement.

Le thème de la conférence était : « Intrazone / Extrazone : une stratégie du pouvoir ».

Le conférencier avait d'abord rappelé les raisons officielles de la création du système zonal. Ces raisons officielles avaient le mérite de la simplicité : il existait désormais des zones où le niveau d'insécurité justifiait l'application d'une forme de loi martiale, d'où les extrazones, tandis que d'autres zones devaient être protégées en confinant les extrazones, d'où les intrazones. Au final, en « encageant » la criminalité, le système zonal permettrait d'abord de la « contenir » à l'intérieur des extrazones, et puis, progressivement, de la « refouler », jusqu'à l'anéantir.

Le fonctionnaire retraité fit constater à ses auditeurs que ce n'était pas du tout ce qui s'était passé en pratique. Et, ajouta-t-il, il ne fallait pas s'en étonner, car le but réel de l'opération n'avait en réalité jamais eu quoi que ce fût à voir avec l'encagement de la criminalité...

Tout le monde savait que dans les intrazones, il y avait des milliers de gens pourvus d'un lourd casier judiciaire – souvent des délinquants en col blanc, mais pas toujours. Et tout le monde savait que la criminalité prospérait dans les intrazones, et que cette criminalité « moelleuse » avait des liens étroits avec celle des extrazones, dite « rugueuse ».

Jusque là, le vieux bonhomme n'avait rien dit de bien intéressant, et dans l'auditoire, certains des participants à la conférence se surprirent à bailler. La suite, cependant, devait les réveiller en sursaut.

L'ancien fonctionnaire expliqua qu'il avait participé, lors de la création du système zonal, à la commission chargée de préparer les directives continentales. Il avait pu constater que le principal souci des gens qui programmaient l'affaire, c'était non pas d'endiguer la criminalité, mais au contraire de créer les structures sociales les plus à même de la *renforcer*. A croire, dit-il, que la véritable finalité du projet était l'exact opposé de la finalité officielle. A croire qu'il s'agissait, en fabriquant les extrazones, de fournir des territoires sur mesure à la criminalité, et en fabriquant les intrazones, d'encager l'économie « blanche » pour qu'elle cesse de perturber le déploiement de l'économie « noire ».

Au final, le système zonal s'était traduit par une véritable explosion de la criminalité sous toutes ses formes, mais surtout par une véritable banalisation du crime, devenu un *mode de régulation sociale*, au même titre que la *loi*. Le système zonal avait fabriqué deux modèles de citoyens dociles – les premiers, les intrazonards, parce qu'ils avaient peur de se retrouver relégués en extrazone, et les seconds, les extrazonards, parce qu'ils finissaient par trouver normal que les truands locaux fissent la loi.

Et tout cela, souligna le conférencier, tout cela n'était pas le fruit d'une erreur. Tout cela résultait au contraire d'un calcul délibéré. Le pouvoir avait organisé le règne des mafias.

Et c'était logique.

L'ancien fonctionnaire eurocorporatif, piochant dans ses notes, avait cité un extrait du discours prononcé par le représentant de l'eurogouvernement, lors de la séance d'ouverture de la commission de rédaction des directives continentales : « Nous voulons que les mégapoles de demain échappent à l'anarchie croissante des mégapoles africaines, et puisque le niveau de vie des populations européennes a vocation à converger vers celui des populations africaines, nous devons nous adapter en conséquence. Je veux qu'une chose soit bien claire : nous voulons une organisation urbaine et périurbaine facile à contrôler, c'est l'objectif principal. Vous n'êtes pas ici pour construire une société de liberté, parce qu'une telle société n'est plus adaptée aux conditions économiques et politiques du temps. Vous n'êtes pas une assemblée de législateurs chargés de peser le juste et l'injuste. Vous êtes des techniciens, et votre travail est de faire de l'ingénierie sociale. Vous devez fabriquer sur mesure la société dont le système eurocorporatif a besoin pour fonctionner sans accroc. Voilà de quoi il s'agit : de cela, et de cela uniquement. Nous voulons des intrazones peuplées d'une élite dévouée, consciente de la faveur qui lui est faite, et nous voulons des extrazones contrôlables, qui ne risquent pas de s'embraser toutes en même temps et de manière coordonnée. Qu'on me comprenne bien : je ne parle pas là d'une société idéale, je parle des problèmes de l'heure, avec tout ce que cela implique. »

Discours éclairant, comme le fit remarquer le conférencier.

Ce que le représentant n'avait pas précisé, toutefois, c'était la nature du « système eurocorporatif » que les « techniciens » étaient supposés servir en faisant de « l'ingénierie sociale ». Ce qu'était ce système, voilà ce que le fonctionnaire eurocorporatif avait progressivement découvert, en observant le fonctionnement de la commission.

C'était les représentants des mégacorpos qui avaient donné le « la », tout au long du travail. Un incident surtout avait éclairé la lanterne du fonctionnaire. Une discussion avait eu lieu sur la question de savoir s'il fallait interdire ou pas les regroupements ethniques par extrazone. Les représentants de la Police Continentale avaient suggéré de contrarier ces regroupements, très favorables au développement des systèmes maffieux. Les représentants des cartels financiers avaient au contraire plaidé pour le développement de zones ethniques, au motif que ces zones constituaient, à leurs dires, des « marchés captifs » facilement maîtrisables, où l'on pourrait déployer un « marketing sectoriel adapté ». La discussion s'envenima rapidement, les représentants de la PC allant jusqu'à suggérer qu'il pouvait exister des liens financiers entre certaines mafias ethniques et certaines mégacorpos – un des flics, qui fut par la suite suspendu de la commission, alla jusqu'à demander au représentant d'un cartel panaméricain s'il comptait spécialiser les Chinois dans la « blanchisserie ».

Le fonctionnaire retraité avait pu constater que les décideurs donnèrent entièrement raison aux cartels contre la PC. Et le fonctionnaire en tira un certain nombre de conclusions quant à la nature du système qu'il servait. C'est pourquoi, dès qu'il le put, il prit sa retraite.

« Je suis arrivé à une conclusion, » expliqua-t-il à la fin de sa conférence. « Je suis arrivé à la conclusion qu'il n'y a pas à proprement parler de 'complot' au plus haut niveau, chez les décideurs. C'est à la fois beaucoup plus simple, beaucoup plus triste et en fait, beaucoup plus terrifiant. Il y a d'un côté un appareil d'Etat largement dépassé par les événements, incapable de piloter effectivement une société devenue beaucoup trop complexe, avec un niveau d'interdépendance ingérable, qui fait que dès que vous touchez à quelque chose quelque part, cela a des conséquences jusqu'à l'autre bout de la planète. Il y a d'un autre côté des acteurs financiers dont le poids est devenu prépondérant, qui ne pilotent qu'en fonction de la rentabilité du capital. A partir de là, l'appareil d'Etat a besoin des mégacorporations. Donc en pratique, il met sa puissance de coercition au service de ces organisations privées, émanations du capital. Circonstance aggravante, tout indique qu'il y a désormais interpénétration entre les mafias et les mégacorporations. En fait, j'ai même l'impression qu'étant donné le poids des fonds d'investissement implantés dans des paradis fiscaux et généralement financés avec de l'argent sale, on peut dire que les mafias ont depuis la grande crise des années 2010 pris le contrôle des mégacorporations. Donc, pour dire les choses simplement, comme l'appareil d'Etat dépend des mégacorporations et comme les mégacorporations sont contrôlées par les mafias, nous sommes de facto gouvernés par les maffieux. Donc, mes amis, si le taux de criminalité a atteint un niveau si élevé dans nos sociétés jadis pacifiées, c'est tout simplement parce qu'en réalité, désormais, ce sont les criminels qui font la loi. »

A la fin de la conférence, le public avait longuement applaudi. Mais parmi les auditeurs, personne n'applaudit plus fort qu'Isabelle Cardan. Pour la première fois depuis la mort de sa sœur, elle venait de comprendre ce qui, jusque là, lui échappait. Elle venait de comprendre ce qui la dérangeait le plus, finalement, dans la mort de sa sœur : l'absence de vrais coupables. Cette mort atroce, cette femme violée sous les yeux de son fils par une bande de barbares, cette mort était en apparence le résultat de la fatalité. Il semblait, pour ainsi dire, que ce fût un crime sans criminels – après tout, des gamins de quatorze ans ne peuvent commettre un crime *en conscience*.

Or, là, soudain, en écoutant le fonctionnaire retraité livrer son analyse, Cardan comprit que derrière le crime, il y avait de vrais criminels.

Ces criminels, bien sûr, les vrais coupables, n'étaient pas les gamins lobotomisés – eux n'étaient que les armes du crime.

Les vrais coupables, Isabelle Cardan en était certaine, n'étaient ni idiots, ni fous.

Ces criminels-là, et Isabelle Cardan commençait tout doucement à le comprendre, faisaient le mal *en connaissance de cause*.

*

Elle continuait à penser à sa sœur et au vieux fonctionnaire quand elle arriva aux vieilles bergeries. C'était quatre bâtisses de pierre séparées par un chemin perpétuellement boueux. On ne pouvait accéder à ce hameau déserté qu'en quatre-quatre – ou alors, à pied, et il fallait compter vingt bonnes minutes de marche.

Devant la porte, il y avait un tout-terrain militaire portant une immatriculation civile – plaques de l'intrazone Paris Centre.

Cardan savait pourquoi ce quatre-quatre était là.

Il était là parce que Ducast ne pouvait pas monter à pied.

Elle se dirigea vers la bergerie principale et toqua à la porte.

Hervé Blondin lui ouvrit. Elle lui souhaita bonsoir et pénétra dans la grande pièce mal éclairée. Il y avait là une vingtaine de personnes – la plupart des groupes fractionnaires du réseau Isère avaient envoyé un représentant. Au fond de la salle, elle reconnut Ducast, qui parlait avec le père Rossi – le seul prêtre catholique que comptât la Fraction sur l'ensemble de l'ancien territoire français, d'après ce que Cardan avait entendu dire.

C'était une réunion à la fois très banale, et en même temps tout à fait exceptionnelle. Elle avait été organisée parce que l'un des membres fondateurs de la Fraction, Jean-Baptiste Ducast, allait emménager dans le ressort du réseau Isère, et qu'il devait donc se joindre formellement à un des groupes du réseau – en l'occurrence, celui d'Isabelle Cardan, puisque c'était chez elle qu'il emménageait. La réunion était très banale, c'était une prestation de serment comme une autre. Mais en même temps, elle était exceptionnelle, parce que la prestation de serment concernait un des membres fondateurs du chapitre Neustrie. C'était à cause de Ducast que les autres groupes du réseau avaient envoyé un représentant, bien sûr. Un serment solennel ordinaire aurait eu lieu en présence des membres du groupe concerné, en tout et pour tout.

La décision de faire venir Ducast en Isère avait été prise le mois précédent, après son évanouissement en plein milieu d'un discours – épuisement nerveux, avait diagnostiqué le toubib.

Ce malaise n'avait été une surprise pour personne. Le prof avait de toute évidence trop tiré sur la corde. Depuis trois ans, il avait multiplié les déplace-

ments, les conférences. Sur les trente-huit chapitres que comptait désormais la Fraction, il en avait visité dix-sept. Et sur les vingt réseaux du chapitre Ligurie, on en comptait déjà huit qu'il avait visités – alors que ce n'était pas « son » chapitre, puisqu'il résidait jusque là dans l'europrovince de Neustrie. Pour un homme de son âge, passer ainsi sa vie sur les routes, ce n'était pas raisonnable.

« Que voulez-vous qu'il m'arrive de mieux que de mourir en faisant ce que je fais en ce moment ? », demanda-t-il à Cardan, quand elle lui proposa de s'installer à la campagne, chez elle, pour se refaire une santé.

« Vous devez d'abord penser à la communauté », lui avait répondu Cardan. « Nous avons besoin de votre vision, de votre lucidité. C'est plus important que d'aller vous balader à gauche ou à droite. Vous n'êtes pas encore autorisé à mourir, prof. »

Finalement, il s'était laissé convaincre. Il resterait à la campagne quelque temps. L'altitude, d'après Cardan, lui ferait du bien – il avait un cœur en acier, un véritable métronome, c'était même étonnant pour un homme de son âge. Ce qu'il lui fallait, c'était du calme. Et une vie réglée.

Elle chercha Karim Saïdi du regard, c'était lui qui avait conduit le prof – lequel ne prenait plus le volant, depuis son malaise. Il se tenait dans un coin, silencieux, immobile. C'était le personnage le plus étrange que Cardan connût dans la Fraction – un milieu, pourtant, où ne manquaient pas les originaux. Il avait d'abord été chargé du recrutement dans les extrazones musulmans de la Neustrie, mais depuis peu, pour une raison inconnue, il passait son temps avec Ducast. C'était le binôme le plus dépareillé qui pût imaginer : l'ancien caïd des extrazones et l'ex-professeur de théologie. Dieu seul savait de quoi ces deux types pouvaient bien discuter : ils n'avaient rigoureusement rien en commun !

Cardan décida d'ignorer Karim – il la mettait mal à l'aise, sans qu'elle pût dire pourquoi. Peut-être la fixité de son regard, cette manière d'être propre aux extrazones.

Elle alla saluer Ducast. Il lui proposa de procéder immédiatement à la prestation de serment.

« Comme ça, » dit-il, « ce sera fait. »

Elle fit signe à Blondin, le représentant du groupe Vercors Nord, qui discutait avec le représentant du groupe Seyssinet-Extrazone.

Pendant que Blondin préparait la prestation de serment, elle l'observa. Blondin était ce qu'on appelait un demi frac, c'est-à-dire un fractionnaire marié à une non-fractionnaire. Une situation assez fréquente : à peu près un quart des fractionnaires était dans ce cas.

Comme presque tous les demis fracs, Blondin était surinvesti dans la Fraction. Une réaction classique, prévisible : en général, quand le conjoint refusait le serment fractionnaire, ou bien le fractionnaire quittait la Fraction, ou bien il s'y investissait à fond, comme pour défier le destin, comme pour obliger sa moitié à constater qu'elle avait fait le mauvais choix.

Cardan se secoua. Elle n'aurait pas aimé être une demie frac. Ce ne devait pas être facile tous les jours. La règle fractionnaire précisait que les enfants ayant deux parents fractionnaires seraient élevés selon les normes fractionnaires, ils étaient membres de la Fraction dès leur naissance. Mais pour les enfants des demis fracs, c'était plus compliqué. Ils devaient simplement être instruits du projet fractionnaire. Ensuite, ils pouvaient soit décider de se joindre à la Fraction, soit décider de ne pas s'y joindre – à treize ans révolus, pas plus tôt.

En observant Blondin qui s'activait, préparait la table pour le serment, avec les deux chaises de part et d'autres, et la flamme posée au milieu, elle se demanda, pour la centième fois au moins, comment il s'en sortait avec sa femme. Et ses enfants ? Comment vivaient-ils la situation ? L'aîné allait sur ses douze ans, l'heure du choix approchait peut-être.

Elle se sentait un peu responsable de la situation, en l'occurrence. C'était elle qui avait amené Hervé Blondin à la Fraction, et c'était elle, aussi, qui avait échoué dans le recrutement de sa femme, Monique. Cela s'était passé presque trois ans plus tôt, c'était un des premiers cas de demi frac. Quand elle en avait parlé à Ducast, il s'était contenté de hausser les épaules en citant un verset de l'Evangile : « Cette nuit-là, je vous le dis, deux personnes seront couchées dans un même lit : l'une sera emmenée, l'autre sera laissée. »

Evidemment, c'était une façon de voir les choses. Ça réglait le problème : *Mek-toub*, et passons à autre chose ! Mais pour Cardan, cette façon de voir n'était pas acceptable. Ducast avait bien de la chance d'être croyant. Mais elle, Cardan, elle n'était pas croyante. Elle supportait mal l'idée que Blondin, à cause d'elle, Isabelle Cardan, était désormais symboliquement séparé de sa femme. Ignorant Dieu, elle avait toujours attaché beaucoup d'importance au couple – même si, curieusement, elle ne s'était jamais mariée.

Elle essaya de se remémorer les circonstances du recrutement de Blondin. Qu'est-ce qui avait foiré ? Bien difficile à dire, comme toujours en pareil cas. C'était pendant la période de troubles, à la fin du premier hiver, après l'embrasement des extrazones en Neustrie. Des rumeurs circulaient, on disait que ce n'était que le début des ennuis. Plusieurs versions contradictoires existaient, concernant l'utilisation de techniques de suggestion subliminale par le pouvoir. Certaines rumeurs recoupaient en partie la vérité.

Ce n'était pas du fait de la Fraction, au demeurant, car il avait été décidé qu'il valait mieux ne pas ébruiter l'affaire Synactis. Si la Fraction avait dévoilé le

pot-aux-roses, la fragile trêve tacite conclue avec le pouvoir aurait immédiatement été rompue – et il était trop tôt, beaucoup trop tôt pour ça.

L'opinion générale, dans la population, était qu'en tout cas, il s'était visiblement passé quelque chose. Quoi au juste, on ne savait pas. Mais quelque chose. Quelque chose d'exceptionnel. Quelque chose qui, normalement, n'aurait pas dû se produire. Une mégapole de quatorze millions d'habitants avait pris feu, sans raison apparente. Et on avait observé des répliques sismiques, un peu partout à travers l'Union Eurocorpo. Quelque chose, vraiment, n'est-ce pas, quelque chose s'était passé...

Un après midi, Blondin et Cardan avaient discuté au café, devant la mairie. Elle avait procédé au recrutement comme on le faisait à l'époque : de manière très indirecte. Elle avait encore en tête les conseils de Ducast : « Nous avons une chance, une seule, mais elle est réelle : le système a été surpris par son propre succès. Ils ont probablement cherché à déstabiliser les esprits pour créer d'avantage de chaos, afin de justifier l'abolition des dernières libertés démocratiques, mais leur accélérateur chaotique leur a échappé.

« C'est là que réside notre chance : que la catastrophe soit telle qu'elle emporte ceux qui espéraient profiter d'elle. Maintenant, ils sont dépassés. Il va leur falloir quelque temps pour reprendre le contrôle de la situation. Dans ce contexte, nous devons mettre à profit la période qui s'ouvre devant nous, c'est une occasion unique. Les gens vont avoir peur, ce qui était le but recherché par les manipulateurs, mais ils vont avoir peur plus encore que souhaité, ils vont avoir peur au point qu'ils n'auront même plus confiance dans la capacité du système à les protéger.

« Il y a un coup à jouer : nous pouvons proposer une offre de sécurité complémentaire au système, et profiter de cette offre pour construire un réseau autonome. Pour cela, vous devrez écouter les pressentis, leur faire dire leur peur, leur faire dire leur désir de sécurité, et les amener sans les presser à la conclusion que la sécurité ne peut être garantie que par une ligue. Si vous parvenez à leur faire dire cela, vous avez partie gagnée. »

C'était exactement ainsi que ça s'était passé avec Blondin. Cardan n'avait pratiquement rien eu à dire. Il avait réinventé la Fraction tout seul, en lui parlant – juste en confiant son inquiétude devant l'évolution de la situation, sa crainte de voir les autorités débordées, et même le peu de confiance qu'il avait en elles. Pendant qu'il parlait, Cardan croyait voir clignoter le mot « milices » en néon faisant cercle au dessus de sa tête, comme une auréole humoristique. Et comme souvent, en observant un pressenti en train d'exposer son opinion, elle se fit la réflexion qu'au fond, en créant la Fraction, ses fondateurs n'avaient fait que donner un nom à un être collectif latent. Un être qui n'attendait plus qu'une chose pour se matérialiser : qu'on le nomme, précisément.

Elle avait dit à Blondin qu'elle souhaitait secrètement qu'il existât une organisation telle que celle suggérée par son analyse. Il lui avait avoué que lui aussi, il aurait voulu qu'elle existât, cette organisation. Elle lui avait alors posé la question d'usage : « Et si cette organisation existait, tu la rejoindrais ? » Il lui répondit oui, et devint donc fractionnaire avant de savoir qu'il l'était.

Pour quelle raison son recrutement avait-il été si facile, alors que celui de sa femme s'était révélé impossible ? Cardan n'en savait rien. D'une manière générale, les hommes, au début, avaient été beaucoup plus faciles à recruter que les femmes. Peut-être était-ce l'effet d'une certaine prédisposition féminine au conservatisme, mais Monique Blondin n'avait même pas voulu entendre parler de ce qu'elle appela, avec une moue dédaigneuse : « des mômeries ». Elle affecta d'abord de se moquer gentiment de son mari, puis, quand elle comprit que c'était une affaire sérieuse, elle eut au contraire tendance à dramatiser – elle expliqua à son Hervé qu'il allait faire leur malheur, que la Police Continentale viendrait l'arrêter, qu'il participait à une entreprise séditionneuse. Il lui répondit d'abord qu'il n'était pas question de sédition, que la Fraction n'était qu'une société de pensée promouvant l'entraide, ensuite qu'en tout état de cause, il y avait un moment où il fallait savoir si on voulait se laisser conduire à l'abattoir – et lui, Hervé Blondin, en tout cas, avait fait son choix.

Monique Blondin opposa à l'argumentation ambiguë de son mari une fin de non recevoir incohérente. Elle lui fit savoir d'abord qu'elle s'occupait de choses concrètes, car la situation exigeait qu'on se prenne en main, et d'autre part qu'il valait mieux « laisser couler », qu'à tout prendre on avait bien de la chance d'être intrazonards, et que plus on se tiendrait tranquille, mieux cela vaudrait.

Bien évidemment, il ne pouvait rien sortir de ce dialogue de sourds. Peu à peu, Hervé Blondin se fit à l'idée qu'il serait fractionnaire et pas sa femme, qu'entre lui et sa moitié, un fossé s'était creusé. Et elle, de son côté, se fit à l'idée que son mari avait désormais une vie hors du foyer, hors de l'univers où elle, Monique, pouvait se flatter de régner. Leur couple survécut parce qu'ils avaient trois enfants à élever et parce qu'au bout de quelques semaines, Hervé Blondin cessa complètement de parler de la Fraction à sa femme – laquelle se garda bien de le relancer sur la question.

*

La prestation de serment fut expédiée de la manière la plus simple, mais Blondin joua son rôle de représentant de groupe avec sérieux, et Ducast se prêta au jeu, conscient qu'il ne fallait pas plaisanter avec le serment. Après tout, c'était

un vrai serment, et on pouvait un jour avoir à l'honorer, avec tout ce que cela impliquait.

Le rituel de la première prestation de serment, formelle et devant témoin, réglait l'entrée d'un nouveau membre dans la Fraction – ou d'un fractionnaire dans un nouveau groupe. La procédure était réglée dans ses moindres détails.

« Pour être valable, l'interrogatoire doit être conduit par l'initiateur fractionnaire, si possible le représentant du groupe concerné, en présence de deux témoins fractionnaires, si possible des membres du groupe concerné. L'interrogatoire est mené dans la discrétion. Peuvent y assister des fractionnaires autres que les témoins, mais aucun non fractionnaire ne doit y assister. Si possible, l'interrogatoire doit être conduit dans la retraite du groupe concerné, à défaut au domicile d'un fractionnaire.

« Il est important de faire comprendre au pressenti, d'entrée de jeu, qu'il s'agit d'une discussion sérieuse, et que ses réponses vont l'engager moralement. Il faut ensuite faire promettre au pressenti d'observer la discrétion sur le déroulement de l'interrogatoire, et cela quelle qu'en soit l'issue.

« Il faut également, avant de commencer l'interrogatoire, rappeler le contexte au pressenti. Trois faits seront soulignés plus particulièrement : tout d'abord, que la démarche est légale, et même legaliste ; ensuite, que la situation politique est extrêmement tendue, et que dans ces conditions, même une démarche legaliste peut être dangereuse ; enfin qu'il y a toujours un moment, dans un pareil contexte, où il s'agit de savoir si l'on a le courage de vivre debout, c'est-à-dire que le danger est le prix de la liberté.

« Puis l'interrogatoire proprement dit peut commencer. L'initiateur commence par annoncer au pressenti qu'il va lui poser trois questions fermées, puis trois questions ouvertes, et enfin une septième et dernière question, fermée celle-là.

« La première phase de l'interrogatoire comprend les trois questions fermées. Avant de poser chaque question, l'initiateur doit préciser au pressenti qu'il ne peut répondre que par oui ou non. Après chaque réponse positive du pressenti, l'initiateur doit lui faire répéter cette réponse positive deux fois, puis il doit rappeler au pressenti qu'il a dit oui trois fois. Enfin, avant de poser les questions, l'initiateur précise au pressenti que les mots employés, liberté, esclavage, vie, mort, doivent être pris littéralement et dans leur pleine acception.

« La première question de la première phase est : Si tu n'avais le choix qu'entre l'esclavage et la mort, choisirais-tu la mort ? La deuxième question de la première phase est : Et dans une telle situation, si je jurais de défendre ta liberté au péril de ma vie, risquerais-tu ta vie pour défendre ma liberté ? La troisième question de la première phase est : Et si nous nous donnons une discipline, pour défendre ensemble notre liberté commune, te soumettras-tu volontairement à cette discipline ?

« Si le pressenti répond non à une des trois questions, l'initiateur met un terme à l'interrogatoire. Si le pressenti répond oui aux trois questions à trois reprises, l'initiateur demande alors à chacun des deux témoins, à tour de rôle, de confirmer que la procédure a bien été respectée.

« Puis l'initiateur passe à la deuxième phase de l'interrogatoire, qui comprend les trois questions ouvertes. Il précise au pressenti qu'il ne doit à présent rien cacher, et que s'il a caché quelque chose, et si cela est prouvé, il sera chassé de la Fraction. Et qu'en revanche, quelles que soient ses réponses, à condition qu'elles soient sincères, elles ne peuvent empêcher son entrée dans la fraction.

« La première question de la deuxième phase est : Es-tu, ou as-tu été membre d'un parti politique, et si oui, lequel ? La deuxième question de la deuxième phase est : Es-tu, ou as-tu été membre d'une loge maçonnique, d'un groupe religieux ou d'une société de pensée, et si oui, de quelle religion, de quelle loge, groupe ou société ? La troisième question de la deuxième phase est : As-tu par le passé été condamné en justice à une peine infâmante, et si oui, pour quel crime ?

« Après que le pressenti a répondu aux questions de la deuxième phase, l'initiateur rappelle les réponses qui ont été faites et s'assure que les deux témoins ont noté les mêmes réponses que lui. Ces réponses engagent désormais le pressenti.

« L'initiateur expose ensuite qu'une organisation existe, qu'elle s'est donnée pour tâche de protéger la vie et liberté de ses membres, solidaires face à l'oppression et face au danger, et que cette organisation s'appelle la Fraction. Puis il demande au pressenti s'il a des questions. Il répond aux questions du pressenti sans détour, sans rien cacher, sous le contrôle des témoins.

« Une fois que le pressenti a posé toutes les questions qu'il souhaitait, l'initiateur lui demande de répondre par oui ou par non à la question suivante : à présent que tu sais qui nous sommes et ce que nous faisons, es-tu prêt à prêter notre serment ?

« Si le pressenti répond non, l'initiateur répond : Passe ton chemin, et garde le silence sur notre rencontre.

« Si le pressenti répond oui, l'initiateur lui demande de répéter après lui le serment fractionnaire : si ta vie ou ta liberté sont en danger, ami, je risquerai ma vie et ma liberté pour défendre ta vie et ta liberté. Une fois que le pressenti a juré, l'initiateur lui dit : je te salue, fractionnaire, et le pressenti devient dès cet instant un membre à part entière du groupe fractionnaire en cause. »

Tel était le rituel, à la fois simple et lourd de conséquences. Blondin en déroula l'ensemble point par point, avec cette application lente qu'il mettait à toutes choses. Ducast le suivit pas à pas, sans rien brusquer. La plupart des représentants présents observaient avec attention, conscients d'assister à un phénomène

intéressant : un fondateur traversait l'initiation – et il n'y avait rien de plus logique, c'était même la quintessence de la logique fractionnaire : on n'était jamais initié, on était toujours à initier. Chaque fractionnaire était à la fois l'initiateur et le pressenti de tous les autres.

Ce soir-là, en observant la prestation de serment de Ducast, Cardan éprouva une sensation inexplicable. Comme si, pour la première fois depuis trois ans que l'aventure avait commencé, elle arrivait enfin à se convaincre que tout cela, c'était vrai, que cela arrivait vraiment.

Une renaissance.

CHAPITRE VIII

SI VIS PACEM

Assis dans un coin de l'ancienne bergerie, silencieux et immobile, Karim Saïdi, dit Karim Killer, dit K2.

La veille, il était allé causer du pays avec un groupe qui n'avait pas répondu à un appel test de son réseau. Il y était allé avec Berg. C'était un groupe en extra-zone, et Berg avait eu l'air déplacée, dans un terrain vague entre deux cités, au milieu d'un groupe composé pour moitié d'Afros et de Nordafs. Berg, pour tout dire, avait eu l'air d'un extraterrestre en visite, pour un peu on lui aurait proposé de la reconduire à sa soucoupe.

Ouais, la veille, c'était K2 qui menait la danse. Dans son monde. Dans son monde à lui. Dans une extrazone afro.

Et à présent, dans cette bergerie paumée au fin fond de la cambrousse, c'était lui, K2, qui se faisait l'effet d'un extraterrestre.

Dans une intrazone euro.

K2 réfléchissait, assis dans son coin, discret, silencieux.

Deux mondes, deux planètes, et une seule Fraction. Paradoxe : ceux qui avaient coupé les ponts avec la machine en avaient jeté de nouveaux entre eux. Dissoudre et reformer, disait le vieux Ducast. Dissoudre et reformer, mais pas comme la machine l'avait prévu. Tout était là : *pas comme la machine l'avait prévu*. Profiter de la dissolution générale de la société pour reformer une société autre que celle prévue par le programme. Dissoudre comme c'était prévu, *mais reformer comme ce n'était pas prévu*. Tout était là.

Voilà ce que disait le vieux, et il avait raison, bien sûr.

Assis dans son coin, discret, silencieux, Karim Saïdi, dit Karim Killer, dit K2, essayait de se souvenir : comment lui, l'ancien caïd de la 934, avait-il atterri là, dans cette bergerie d'altitude, au milieu d'une bande de yahoos survivalistes

euro ? Et comment Berg, l'ex-flic de la Criminelle, s'était-elle retrouvée, la veille, à briefer une bande d'extrazonards flippés ?

Même trois ans après les faits, K2 n'arrivait toujours pas à croire que ce qu'il vivait, il le vivait vraiment.

*

Flash-back.

Tout avait commencé à la fin de l'automne, trois ans plus tôt, à cause de ce fou furieux de Blanco, l'intrazonard friqué à mort, bourré d'eurodollars double barre, qui s'était pointé un matin dans la 934. Au bistrot – bookmaker de la zone, ce mec avait carrément demandé s'il y avait moyen de se loger, dans le coin, moyennant finances. Le taulier avait mordu le topo sans avoir besoin qu'on lui fasse un dessin, et il avait envoyé le colis à K2.

La suite, du velours, rien que du classique. Le mec avait sorti une liasse d'eurodollars épaisse comme son pouce et l'avait posée devant K2.

« La même chose chaque mois, j'ai l'argent planqué quelque part. »

« Marché conclu. »

Le crew de K2 fonctionnait comme la plupart des gangs en extrazone. Pratiquement, les lascars ne mettaient jamais le nez hors de la 934, ou alors seulement pour répondre à l'invitation d'un autre gang, pour un Trophée par exemple. Mais à l'intérieur de la 934, ils faisaient la loi. Sur leur turf, c'était eux qui décidaient de qui allait où et pour faire quoi.

Planquer cet intrazonard en cavale ? L'enfance de l'art.

Comme la plupart des gangs, le crew 934 possédait un quartier-général fortifié. Il s'agissait d'une ancienne résidence de standing, que les gangs de politiciens du coin avait jadis réservée à l'élite locale – enculés de fonctionnaires municipaux véreux, enculés de militants syndicaux véreux, enculés de militants politiques véreux, enculés de journalistes véreux, enculés de promoteurs immobiliers véreux, enculés de juristes publics véreux, enculés de ceci, enculés de cela.

A présent, la bâtisse était habitée par les tueurs de K2, et en toute objectivité, sur le plan de la moralité, il n'était pas certain que cela se traduisît par une dégradation sensible. A tout prendre, un voyou a la franchise de la brutalité, alors qu'un parasite logé au cœur des systèmes légaux n'a même pas le courage d'assumer ses crimes. Et puis, dans le Milieu, au moins, il y a une loi forte, puisque c'est celle du plus fort. C'est peut-être mieux, à tout prendre, que la loi du plus lâche, la loi des enculés véreux, la loi du système.

En tout cas, c'était comme ça que K2 voyait les choses à l'époque, et depuis, il n'avait pas vraiment changé d'avis.

Cette résidence possédait une piscine, mais ce n'était pas pour ça que Mokara, le frère aîné de K2, l'avait choisie comme quartier-général, quelques années plus tôt. De toute façon, il n'y avait plus d'eau courante ou presque, dans l'extrazone – une ou deux heures par jour, au grand maximum. Remplir une piscine, il ne fallait pas y songer.

Non, ce n'était pas la piscine qui avait branché Mokara. Ce qui lui avait plu dans cette résidence, c'était les immenses pelouses râpées, tout autour – un parfait champ de tir, un véritable glaci, idéal pour sécuriser la zone. Dans la foule, le crew 934 avait dealé avec les blackos pour l'armement : quarante K de shit direct du Rif contre un plein chargement de mines antipersonnel, garanties fabrication brésilienne – les crews de Lagos avaient paraît-il racheté la quasi-totalité de ses dépôts à l'armée nigériane, laquelle avait contourné l'embargo international grâce aux gangs de Rio.

Résultats, les keums de la 934 avaient été les premiers, dans toute la conurbe, à se mettre à la dernière mode : le quartier-général aux normes militaires, avec mines, caméras de surveillance, et même des missiles antichars russes, capables de percer les blindages des véhicules de la Police Continentale – à défaut de pouvoir amocher ceux de la FITEC, autrement plus lourds. Manquait la DCA, bien sûr, mais juste avant la catastrophe, K2 y pensait très sérieusement.

C'était là, au QG du crew 934, que K2 avait logé Blanco – qui se faisait appeler « monsieur Blanc ». On lui avait fourni quelques filles, certains soirs, et surtout de l'alcool. Il buvait beaucoup – beaucoup trop même. Par contre, il ne fumait pas de shit et il ne se défonceait pas à la coke.

On ne peut pas avoir tous les vices...

Pour se faire du pognon, le mec avait commencé à dealer des jeux vidéo hackés. Une industrie comme une autre – plutôt plus respectable qu'une autre, même, dans les extrazones. Ils en avaient causé, avec « monsieur Blanc », et K2 avait tout de suite compris qu'il y avait de l'argent à faire.

« Je suis venu chez vous, » avait expliqué Blanco, « pour deux raisons. La première, c'est que vous passez pour une des extrazones les plus fermées et en même temps pour un coin assez peinard, donc de mon point de vue, c'est parfait. La deuxième, c'est que vous êtes la seule extrazone non asio qui fasse dans le hacking à un bon niveau. Et ça, ça m'intéresse. »

« Pourquoi ne pas t'adresser aux Asios ? »

Blanco avait souri.

« Les Asios sont de mèche avec les fabricants. Je sais de quoi je parle. Ces mecs-là jouent toujours double, triple, quadruple jeu. Peux pas leur faire confiance. Trop risqué. »

K2 n'avait pas insisté. « Monsieur Blanc » avait des informations et il avait le droit de les garder pour lui. Du moins, il aurait le droit de les garder pour lui aussi longtemps qu'il casquerait son loyer. Après, naturellement, un petit interrogatoire pourrait s'avérer utile.

K2 avait amené Blanco au hacker en chef dans la 934, un certain Ba444. Ce mec, Ba444, était complètement barré à l'ouest, timbré notoire. Mais c'était un vrai pro pour tout ce qui concernait l'informatique. Il avait hacké des jeux, bien sûr, mais pas seulement. Deux ans plus tôt, à la demande de K2, lui et ses gars avaient carrément craqué le système d'information de la PC – une partie, du moins. Depuis, la 934 partait avec un gros avantage sur les extrazones voisines : K2 avait récupéré les dossiers de ses ennemis chez les flics, et ça, ça n'avait pas de prix.

Une fois chez Ba444, Blanco avait ouvert sa hotte de Père Noël. Ce mec avait des hacks pour tout ce qui était Synacgame, et uniquement pour ce qui était Synacgame. Le reste, il ne connaissait pas et ne voulait pas connaître.

« Monsieur Blanc » et ce taré de Ba444 avaient commencé à turbiner, et ça affurait bien, rien à redire, le pognon coulait à flot. En quelques jours, un tas de nouveaux jeux hackés étaient sortis de l'atelier clandestin de la 934. Les réseaux fonctionnaient à plein régime, les copies de jeux hackés, re-protégés par les soins de Ba444, se vendaient comme des petits pains. La contrefaçon représentait facilement le tiers des ressources financières des gangs, et la contrebande de jeux vidéo représentait une fraction non négligeable de ce pactole. K2 appréciait. Des invités comme « monsieur Blanc », il aurait aimé en avoir tous les jours.

Ce qui faisait surtout triquer les mecs de la 934, c'était que leur filière sortait des jeux hackés *avant* la sortie des jeux officiels. C'était la première fois que ça se passait ainsi, et c'était tout à fait le genre de trip qui pouvait faire monter le capital réputation d'un crew. Dans les extrazones, il y avait deux trucs qui plaisaient : prétendre qu'on méprisait les intrazonards, ou bien démontrer qu'on était meilleur qu'eux, même sur leur terrain. Sortir des tailleurs Chanel plus beaux que les vrais Chanel, proposer des copies de montres suisses tellement bien construites qu'elles soutenaient la comparaison avec les vraies montres suisses : voilà ce qui faisait triquer les mecs, dans les extrazones. Commercialiser des fausses montres suisses qui tombaient en panne au bout de trois semaines, on savait faire depuis longtemps, ça ne faisait plus bander personne. Mais commercialiser des contrefaçons capables de concurrencer effectivement les originaux, ça, c'était le pied. La preuve, en quelque sorte, que les extrazonards étaient en train de déplacer le centre du système, que ce qui était jusque là le dehors, « extra », était en train de devenir le dedans, « intra ».

C'était ça, le pied, pour des mecs comme K2 : avoir, un instant seulement, l'illusion que c'était eux, les « extra », qui excluaient pour une fois, pour une fois seulement, les « intra ». Pour des mecs comme K2, ça n'avait pas de prix. Ça voulait dire qu'ils existaient.

*

Pendant quelques semaines, donc, la cohabitation de « monsieur Blanc » avec ses nouveaux amis extrazonards s'était déroulée au mieux. Blanco était content d'avoir trouvé refuge là où les flics n'iraient jamais le chercher, même s'ils avaient vent de sa présence, et K2 était content d'avoir à disposition une source de revenus supplémentaires. Tout allait pour le mieux dans le meilleur des mondes.

Et puis, en quelques jours, le meilleur des mondes s'était transformé en pire des cauchemars. D'abord très lentement, presque insensiblement. Puis de plus en plus vite. Jusqu'au moment où tout avait basculé, d'un seul coup et de manière irrémédiable...

Ce qu'il faut bien voir, c'est qu'une extrazone, c'est comme une cocotte minute coincée. Tant que ça n'explose pas, ça mijote, et personne n'est incommodé. Et puis quand ça explose, on n'a même pas le temps de comprendre qu'après tout, on aurait bien fait de laisser sortir la vapeur, de temps en temps.

Le problème, avec les cocottes minute, c'est qu'on ne voit pas la pression monter. Ça se passe à l'intérieur.

Avec les extrazonas, c'est pareil. Ça se passe à l'intérieur, et quand tu comprends qu'il fallait lâcher la vapeur, c'est trop tard.

Une extrazone, c'est un bouillon de culture. C'est un milieu expérimental hautement instable. Ce qu'on y cultive, c'est la haine.

Extrazonard, tu te lèves le matin, tu sais que tu vas passer ta journée à l'intérieur de l'extrazone, parce que t'as pas le pognon pour t'acheter un passeport intérieur. Tu sais que tu peux quand même passer dans l'extrazone voisine, cela dit, à tes risques et périls, mais tu sais que tu n'iras pas, parce que tu as peur des Afros si tu es nordafs, des Nordafs si tu es afro, ou bien des Asios, ou bien des Turcos, ou bien, ou bien...

Dès le matin, avant ton premier joint, déjà tu les hais tous.

Les autres, tu les hais.

Parce qu'ils t'empêchent de bouger, tu comprends ?

Tu sais qu'il existe l'intrazone, à deux pas de chez toi. Tu montes dans le bus, tu passes le contrôle au barrage périphérique, et dans vingt minutes, tu marcheras dans une rue où personne n'a peur de se faire racketter par l'ethnomilice du coin. Tu sais que tout cela existe, et tu sais que tu n'as pas l'argent pour y aller.

Tu détestes l'argent et tu le vénères. Et tu détestes les flics de la PC qui t'empêchent d'aller là, là où tu voudrais aller, mais en même temps, secrètement, tu les vénères, eux aussi – parce qu'ils ont ce que tu n'as pas : un uniforme. Sur-tout, bien sûr, tu détestes les Euros, plus que tout, ces enculés qui peuplent l'intrazone – tiens, la bonne blague, ils se la coulent douce, ces salauds.

La haine te gonfle la poitrine, la haine coule dans tes veines, la haine fait palpi-ter ton cœur un peu plus vite. Ta vie, au fond, n'est supportable que grâce à la haine. Tu en es là, et tu en es parfaitement conscient : c'est comme ça, la haine t'est devenue aussi nécessaire que l'air que tu respirez.

Une extrazone, c'est la soupe primordiale, le chaos des particules élémentaires avant le big bang. Une extrazone, c'est un système solaire à l'instant où il se fait bouffer par un trou noir. Sauf que ce qui fait tourner les trucs autour des machins, ce n'est pas l'attraction, c'est la haine. Le nombre Pi, dans cette mécanique quantique du chaos politique, culturel et économique, c'est la masse de haine que peut contenir un cœur humain.

La haine fait gronder les moteurs de bagnole trafiqués pour rouler au mélange, TNT sous le capot. La haine donne la cadence du rap sous acide qui fait vibrer les vitres, enfin celles qui restent, dans ta cage de béton collective. La haine tourne autour d'elle-même, elle s'enroule autour de son propre centre de gravité comme un serpent géant qui rêverait d'une proie alors qu'il crève de faim. La haine, dans les extrazones, est l'alpha et l'oméga.

Hate makes the world go round.

Logiquement, ça devrait péter. Tant de haine accumulée, tu te lèves le matin et tu te dis : aujourd'hui, ça va péter. PC ou pas PC, hélicos ou hélicos, on s'en fout, on va mettre le feu.

Et puis, le soir arrive, tu te couches, défoncé par l'herbe ou par la CC coupée avec Dieu sait quelle saloperie, et voilà, il ne s'est rien passé. Ça n'a pas pété. Tu n'as pas mis le feu, et personne n'a mis le feu à ta place.

Pourquoi ?

Parce que dans la soupe primordiale de haine recuite qui te sert de milieu naturel, il y a force et contreforce. Il y a un contrepoids à la haine. Ce contrepoids, c'est la peur.

La haine, dans une extrazone, s'enroule tellement sur elle-même qu'elle se dévore, comme un anaconda affamé qui s'avalerait, encore et encore, inlassable-

ment. C'est comme ça que ça marche, c'est pour ça que les extrazones n'explo-sent pas : parce qu'il y a tellement de haine, tellement de haine qui tourne en rond, que tout finit par se retourner, dessus dessous, et il ne reste que la peur. Et la peur stabilise tout.

Tu marches dans une rue qui est contrôlée par un gang rival : tu hais les mecs que tu vois, tu as envie de leur mettre le canon de ton gun dans la bouche et d'appuyer sur la détente, histoire de repeindre ces murs lépreux avec du sang et de la cervelle de porc. Ouais, tu meurs d'envie de tuer, mais tu ne le fais pas. Pourquoi ? Parce que tu as peur. Tu sais que cette haine incroyable, qui bouillon-ne dans tes veines, bouillonne tout autant dans les veines des mecs que tu veux te faire. Alors tu ne bouges pas. Tu ne bouges pas d'abord parce que tu sais que si tu en butes un, les autres vont t'emmener dans un coin tranquille et te mettre à dissoudre dans un bain d'acide juste assez dilué pour que ça dure des heures.

Tu ne bouges pas, ensuite, parce que tu sais que si tu bouges, ces enculés iront se venger sur ta petite sœur de dix ans, hum, une grosse bite de nègres dans un petit cul kabyle. Alors tu ne bouges pas.

Tout le système est fondé sur cet équilibre entre la peur et la haine, dans les ex-trazones. Et le point de rencontre de la peur et de la haine, c'est la race. C'est pour ça que dans les extrazones, tout le monde est raciste, obligé. Tu es raciste contre les Noirs si tu es blanc, contre les Marocains si tu es algérien, contre les type du Rif si tu es de Casa, et ainsi de suite. Tu es même raciste contre les ty-pes qui viennent d'un autre bled dans le Rif, ou même contre les gars qui vien-nent de la moitié sud de ton bled du Rif, vu que ta famille, elle, elle vient de la moitié nord du bled. Tu es raciste par principe, raciste 24/7, c'est pour ainsi dire une seconde nature. Pourquoi ? Parce que c'est le point d'équilibre, mec, le point où la haine et la peur converge : la race.

La race te permet de faire coïncider en permanence ta haine et ta peur. Grâce à la race, tu sais constamment qui haïr, et donc tu sais aussi constamment de qui avoir peur, et réciproquement. Avec la race, ta haine cesse de se complexifier à l'infini, elle se cristallise et elle devient contrôlable. Avec la race, ta haine cesse de t'isoler, elle te rapproche de ceux qui ont la même haine que toi. Avec la race, avec la coalition des haines qu'elle rend possible, la peur devient suppor-table.

Tout le monde sait que ça marche comme ça, dans les extrazones. C'est pour ça que tout le monde est raciste, et personne n'en veut aux autres de l'être. C'est comme le tatouage de Günther, le type de Berlin Extrazone qui te fournit en came en ce moment : *Rache und Rasse*. La rage et la race. Il a ça tatoué sur l'é-paule, le type. Il a raison. C'est le fin mot de l'affaire, dans les extrazones. Et c'est pour ça que ce grand blond à gueule de SS, ce white trash de merde, il se

balade dans les extrazones afros avec ses symboles nazis white supremacist, et personne ne lui dit rien.

Voilà, c'est comme ça, c'est aussi simple que ça : les blacks savent bien que la seule chose qu'ils ont à échanger avec Günther, c'est la haine. Et ils savent que cet échange est fondamental, qu'il est le sel de la terre, désormais : cet échange rend possible la gestion de la peur, cette force qui équilibre tout, dans les extrazones. Sans cet échange, Dieu sait ce qu'il adviendrait des extrazones. Sans cet échange, sans cette communion paradoxale dans la haine, la vie deviendrait tout bonnement impossible.

Une extrazone, c'est comme la terre au-dessus d'une faille sismique. Rien ne bouge, alors on a l'impression que tout est calme. Mais sous le sol, de manière invisible, une force affronte une contreforce. Une force énorme. Inimaginable. Cent mille fois la plus grosse putain de bombe thermonucléaire jamais fabriquée. Cent millions de fois cette putain de bombe, même, si ça se trouve. Et on ne voit rien parce que, pour l'instant, la force et la contreforce s'équilibrent. Exactement.

Une extrazone, c'est comme le littoral californien cinq minutes avant le Big One. Tout est calme. Le sol est stable. La vie est belle, ou presque.

Dans cinq minutes, peut-être, regarde le Pacifique et tu verras : la terre va exploser et la mer déferlera sur toi, et tu ne seras même plus une poussière emportée par le vent.

Dans cinq minutes, peut-être.

Ou dans cent mille ans.

*

Blanco s'était pointé dans la 934, et il avait fait quelque chose. Quelque chose qu'il ne fallait pas faire.

Quoi au juste ? K2 ne savait pas tout. Il savait que Ducast et Rosso savaient des choses qu'il ignorait encore, au sujet des jeux piratés de Synacgame, mais pas moyen de leur faire dire de quoi il retournait.

« Si nous en disons trop, » avait dit Rosso, « cela pourrait compromettre la sécurité de nos informateurs. La nature des informations que nous avons pourrait aider l'adversaire à détecter nos sources. »

Dont acte. Personne ne savait rien de plus que K2 sur ces foutus jeux, dans la Fraction.

A part Rosso et Ducast, évidemment.

En tout cas, Blanco s'était pointé avec ses jeux foireux, et il avait fait ce qu'il ne fallait pas faire. Il avait rompu l'équilibre entre la haine et la peur.

K2 avait joué aux jeux de Blanco. Un passe-temps comme un autre, et puis tout le monde jouait à ces trucs, dans les extrazones. C'était pour ainsi dire culturel : le jeu vidéo était, dans la génération de K2, à peu près incontournable. Surtout chez les mecs.

K2 y avait joué, mais pas beaucoup. Juste un peu, pour voir. C'était extraordinaire, maintenant, ce qu'on parvenait à recréer en virtuel. Par moment, on ne se rendait plus compte qu'on était dans un jeu. Avec le casque sur le front, le gamedglove à la main droite, on était littéralement à l'intérieur du jeu – « ultimate fight », comme le disait le titre.

Le scénario de ce jeu à la gomme avait quelque chose de délicieusement ringard. Le genre « Prince of Persia », ces antiquités vieilles d'un demi siècle, auxquelles certains collectionneurs jouaient encore, pour le cachet *vintage*.

En fait, pour dire les choses honnêtement, par rapport à la norme des jeux de baston qui pullulaient sur le marché, et dont le seul argument était « cassons nous la gueule virtuellement ça fera moins mal », c'était même un truc de taf-fioles. K2 avait rigolé quand il avait vu Moke y jouer. C'était un jeu pour les gamins, douze ans maximum, et encore. Mais Moke insistait, Moke lui disait : « T'as jamais vu ça, carrément un autre monde, une autre planète. »

Bref, K2 avait accepté de faire quelques parties.

On pouvait jouer à ce jeu seul, ou en équipe. Les rares fois où K2 y avait joué, il faisait équipe avec Moke. K2 jouait le rôle d'un guerrier, le genre gros barbare musculeux, et Moke celui d'un autre guerrier, dans le même style. A eux deux, ils devaient délivrer une princesse emprisonnée quelque part dans la ville, et la ramener à son père, au loin.

Au début du jeu, les deux personnages entraient dans la ville par une porte bien gardée. Le premier problème était d'obtenir un laissez passer. Pour cela, il n'y avait qu'un seul moyen : il fallait qu'un marchand, pourvu du précieux parchemin, accepte de prendre les joueurs sous sa protection.

Trois marchands se succédaient à la porte, dès les premières minutes du jeu. Chacun des trois proposait de faire entrer les joueurs, mais attention : il y avait une condition, une condition différente pour chacun des marchands. Le premier marchand, un quadragénaire grand et élégant, exigeait que les guerriers l'aident à se débarrasser d'un de ses concurrents, une fois entrés dans la ville. Le deuxième marchand, un petit vieux recourbé, exigeait que les guerriers lui servent de gardes du corps, une fois entrés dans la ville. Quant au troisième marchand, un gros homme rougeaud aux yeux affolés, il voulait savoir ce que les guerriers allaient faire dans la ville, et ce que ça lui rapporterait, à lui.

Moke, fan du jeu, avait déjà testé les trois possibilités, lors de ses parties successives. Les trois l'avaient amené, pour l'instant, à l'échec en bout de course. Cela pouvait venir d'un tas de choses, il avait pu se tromper plus loin dans le parcours. En tout cas, il ne savait pas quel marchand il fallait choisir.

K2 proposa de s'adresser au gros rougeaud.

« C'est le plus honnête. Au moins, on sait à qui on a affaire. Les autres, on va se retrouver à leur service sans savoir où ça nous mène. »

Moke, ou plutôt le personnage de Moke, répondit, avec une mimique dubitative : « D'un autre côté, on ne sait pas ce qu'il attend de nous. Et lui dire comme ça ce qu'on vient faire... »

Le jeu était vraiment très bien fait, sur le plan technique. Grâce au masque plaqué sur le visage du joueur, son personnage prenait, devant les yeux de son partenaire, exactement les mimiques qui correspondaient au discours tenu. Rien à dire : on se serait cru dans la réalité.

K2 fit remarquer à Moke qu'on n'était pas obligé de dire la vérité. Ils expliquèrent au marchand qu'ils allaient pénétrer dans la ville en vue de retrouver un escroc, pour le compte d'un marchand étranger qui avait une dette à se faire rembourser.

K2 était convaincu que le jeu aurait un bug, étant donné que cette réponse ne comprenait pas les mots-clés correspondant au scénario du jeu. Mais il n'en fut rien. Le gros rougeaud demanda : « Combien vous paye ce marchand étranger ? »

Impressionné par les capacités de l'intelligence artificielle, K2 répondit, sans réfléchir : « Cent pièces d'or. » Le rougeaud lui répondit, avec une petite mimique satisfaite : « J'en veux vingt. Ce sera ma commission pour vous avoir fait entrer. C'est raisonnable. Je cours des risques, en faisant cela. »

K2 et Moke acceptèrent de lui donner vingt pièces d'or – soit la totalité de ce qu'ils possédaient. Puis, les poches vides, ils entrèrent dans la ville.

La suite du jeu était assez classique dans sa construction. Il fallait trouver des alliés parmi les réprouvés des bas quartiers, il fallait se méfier des indicateurs de police, il fallait deviner des passages secrets, etc. Il y avait des duels à l'épée, des combats épiques à la hache contre les créatures à demi humaines, etc. Bref, les ingrédients habituels du genre. Mais ce qui était curieux, du point de vue de K2, c'était de constater à quel point ce jeu absolument dénué d'originalité pouvait être prenant. Rarement une activité lui avait paru aussi absorbante – alors qu'objectivement, rarement une activité lui avait également paru, a priori, aussi dénuée d'intérêt. Chose étonnante, dès le premier soir après avoir joué à ce jeu, K2 rêva de la princesse qu'il fallait délivrer. Et chose encore plus étonnante, elle lui apparut sous les traits d'une femme extrêmement bandante.

Le lendemain matin, il se souvenait de ce rêve avec une netteté étonnante. Il se sentit mal à l'aise.

K2, dit Karim Killer, vivait dans un monde où la femme n'avait pas sa place. Sauf, à la rigueur, comme objet qu'on exhibe, pour soigner son CP, son capital réputation. Pour le reste, le monde de K2, comme d'ailleurs le monde des extrazones en général, était un monde viril. Un monde où il fallait être fort. Un monde où ce que représente la femme pour ces crétins d'Euros n'avait pas droit de cité.

Un monde *musulman*.

K2 n'en menait pas large, ce matin-là, en se souvenant de ce rêve. Un rêve de femme.

K2 était inquiet. Ce jeu à la con risquait de lui prendre sa force. De le rendre semblable à ces Euros idiots, qui se laissaient mener par leur meuf.

Il y avait quelque chose dans ce jeu. Quelque chose de pas normal. Quelque chose qui n'allait pas.

Il se promet de ne plus y jouer.

Promesse, d'ailleurs, qu'il ne tint pas.

Trois ans après les faits, K2 n'arrivait toujours pas à croire que ce truc, ce machin, ce passe-temps débile conçu pour des enfants... que ce bidule, donc, avait pu rendre fous ceux qui y jouaient.

*

L'explosion de Paris extrazone 934, trois ans plus tôt, avait été, de l'avis unanime, l'évènement le plus important de la jeune histoire de l'Etat eurocorporatif. Pendant trois semaines, la moitié environ de la conurbation Paris-Banlieue avait vécu sous le régime de la loi martiale aggravée, et les militaires étaient autorisés à tirer à vue sur toute personne violant le couvre-feu.

K2 avait assisté à l'évènement de l'intérieur. Très peu de gens pouvaient se vanter d'avoir traversé l'affaire de manière aussi approfondie que lui. La plupart de ceux qui s'étaient trouvés embarqués dans la galère n'étaient plus là pour raconter ce qu'ils avaient vu. K2 était un survivant.

Le tourbillon de haine avait été projeté par la folie à des hauteurs insoupçonnées. Il était arrivé ce qui devait arriver : à un certain moment, la peur avait été moins forte, beaucoup moins forte que la haine. A un certain moment, tout au fond de l'océan, là où les monstres tapis au fond de l'esprit dévorent éternellement les âmes en peine, là où le Diable fait la somme des échecs et des décep-

tions et soustrait malicieusement ce qui reste d'espoir dans les cœurs sans amour, quelque part tout au fond de l'océan, donc, l'équilibre des forces avait été rompu.

Il y avait eu des signes annonciateurs. D'abord Moke était devenu fou, visiblement *fou*. Ce gamin déconnait à plein tube. Il y avait eu l'histoire de la taspé qu'il avait battue à mort, et ça avait mis une mauvaise ambiance dans le crew. Il prétendait qu'elle lui avait manqué de respect, il disait qu'elle avait voulu le chauffer. D'accord, ça méritait peut-être une paire de claques. C'est une chose qui arrive entre un mec et une gonzesse, quand ça ne marche plus, et on n'allait pas en faire un four.

Mais quand Moke s'était réveillé un matin avec sa meuf transformée en steak tartare en plein milieu du plumard, on s'était dit, dans le crew, qu'il y avait un problème. Surtout que Moke, on s'en était vite rendu compte, ne se souvenait pas du tout de ce qui s'était passé *en réalité*.

Ouais, K2 s'en souvenait très bien, c'est comme ça que ça avait commencé. Une taspé transformée en steak tartare par un gamin immature, un cerveau de douze ans dans un corps d'Hercule...

Deux jours plus tard, K2 annonça à Moke que Kimi, un jeune qui montait, allait prendre sa place comme numéro deux dans l'organisation. K2 avait pris sa décision avant l'affaire de la taspé retrouvée morte dans le plumard de Moke, mais disons que sans cette affaire, il aurait peut-être pris plus de gants.

La suite ? – Un avant-goût de ce qui allait bientôt dévaster la 934. Moke avait complètement disjoncté. Perte de contrôle *totale et instantanée*. Bilan : deux morts, Moke et Kimi, et un gros, gros malaise dans le crew 934. Quand dans un gang, le numéro un flingue le numéro deux parce que le numéro deux vient de flinguer le numéro trois, ça fait désordre.

L'affaire s'était sue très vite. Comment ? K2 n'en savait rien. Il avait appelé deux gars à lui, des types fiables, et ensemble, ils avaient fait disparaître les corps. Trois jours plus tard, pourtant, la moitié du crew ne discutait que de ça : comment K2 avait expédié Moke ad patres, comment Moke aurait d'abord flingué Kimi, et qui allait devenir quoi dans le gang.

Et ça causait, et ça causait. Il n'y a pas plus bavard que les voyous. Ils affectent de garder leurs affaires pour eux, pas en parler devant les meufs, ce genre de conneries machos, mais en réalité, un voyou, comme ça bosse pas, ça palabre tout le temps. Par la force des choses.

Bref, K2 n'avait pas eu le temps de s'organiser. L'affaire était arrivée aux oreilles des jeunots de Noisiel avant qu'il ait pu combiner du solide.

Le caïd, à Noisiel, c'était Kous. Pas une lumière, soit dit en passant, mais un sacré paquet de muscles. Le genre de gars qui passe la moitié de son temps à

pousser de la fonte. Il s'était fait un nom, dans l'extrazone, deux ans plus tôt, en réglant son compte à un type qu'on appelait le Tof.

Ce mec, le Tof, n'était pas prudent. Il était peut-être encore plus con que Kous, ce qui n'est pas peu dire. Il avait buté un Black de la 932, un jour, pour une histoire de taspé.

Les potos de ce gus, évidemment, ne l'avaient pas trouvé drôle, le mecton, sur ce coup-là. Ils avaient donc demandé à K2 des explications sur le pourquoi du comment. K2 avait répondu qu'il avait fait son enquête, qu'il n'y avait pas de raison valable à ce meurtre, que le Tof n'avait pas le droit de buter les blackos comme ça, sans raison valable, et qu'en conséquence, justice serait rendu.

Le Tof avait su que K2 avait dit ça, et il avait déclaré : « Y en a qui vont pas durer longtemps dans le quartier ».

Comme il est dit précédemment, le Tof était très, très con.

Il faut être con pour parler comme ça dans une extrazone. Surtout quand on parle du caïd local.

Le soir même, Kous avait reçu un appel de K2.

« Salut, mec. T'en as marre de cramer ton oseille pour le Tof ? »

« Oï, mec. »

« Ce mec, il m'intéresse plus. A toi de voir. »

« Oï, mec. »

Le lendemain, donc, le Tof avait croisé Kous pour la dernière fois. Une balle dans la tête, direct. Ni bonjour, ni rien. Juste une balle dans la tête.

En apprenant l'affaire, K2 avait dit au crew : « Il y a un nouveau caïd à Noisiel ».

Dans les extrazones, ça fonctionnait recta. Les questions d'organigramme, ça ne restait jamais longtemps en suspens. Ou un mec avait sa place dans l'organisation, ou il passait l'arme à gauche. Ça simplifie les choses.

Et donc, deux ans après cette affaire, quand K2 avait buté Moke qui avait tué Kimi, ce crétin de Kous s'était dit : « Bon, eh bien, voilà, il y a une question d'organigramme à résoudre. Résolvons, donc. »

Par un beau matin, quelques temps après l'affaire Moke-Kimi, K2 avait rendez-vous avec un mec à lui, pour collecter. Le mec en question, un certain Zak, dit le Gros, faisait dans le pain de fesses. Son job, c'était de fournir de la vieille suceuse aux paumés qui réglaient en consobons et de la jeune suceuse aux salauds qui payaient en eurodollars. La routine, quoi. Comme dans n'importe quelle extrazone.

Par contre, le catalogue n'incluait pas de petits garçons à enculer. C'était contre les principes de K2.

En partant vers la taule de Zak le Gros, ce matin-là, K2 eut une prémonition. L'instinct du tueur, peut-être. L'instinct du tueur qui sent quand un autre tueur en a après lui.

Bref, ce jour-là, K2 portait un pare-balles – précaution dont il s'abstenait ordinairement, n'appréciant pas outre mesure de mijoter toute la journée dans ce carcan.

Porter un gilet pare-balles peut parfois faire la différence entre la vie et la mort. Par exemple quand un tireur embusqué vous loge deux balles de carabine de précision dans le buffet, c'est exactement la différence que ça fait : entre la vie et la mort.

Zak le Gros avait eu droit à un interrogatoire musclé.

« Tu étais le seul à savoir pour le rendez-vous de ce matin. Je dis jamais quand je viens, sauf à toi. A qui t'as causé, connard ? »

Zak le Gros était, comme son surnom l'indique, un mec suiffeux. Etant donné sa surcharge pondérale, il supportait mal d'être suspendu par les poignets, les bras liés dans le dos. Au bout de quelques minutes seulement de ce traitement, le mec avait les épaules démolies, et il s'est mis à table facilement. Ouais, il avait causé, c'est vrai. Il avait prévenu les mecs de son crew, histoire d'assurer ses arrières.

« Assurer tes arrières pourquoi, connard ? »

Zak avait répondu genre grosse crise de larmes. Faut dire que son épaule gauche prenait un angle franchement bizarre. Visiblement, y avait de l'os déboîté. Au milieu de ses supplications « détache-moi K2 merde déconne pas je vais crever », il trouva quand même le temps d'expliquer que bon, n'est-ce pas, le passé récent ne plaidait pas en faveur de K2, il fallait bien le dire. Quand un caïd vient de buter son numéro deux et peut-être aussi son numéro trois, qu'est-ce qu'on en savait après tout, il ne fallait pas s'étonner que le numéro quatre prenne quelques précautions, n'est-ce pas, c'est humain non ?

« Assurer tes arrières comment, connard ? Me faire marquer par qui ? »

Avant de s'évanouir, Zak trouva la force d'expliquer qu'il avait demandé à son crew d'être là, prêt à intervenir. Et d'ailleurs, n'est-ce pas, K2 s'en était bien trouvé, puisque le sniper, les mecs de Zak l'avaient flingué illico, à peine la deuxième balle tirée.

K2 réfléchit quelques instants. Ouais, ça se tenait. Le gros n'y était pour rien.

Il ordonna au crew de détacher Zak, qui s'écroula sur le sol comme un sac de patates – en vrac. Puis il tapota la tête du mec en lui disant : « Ok, je te crois. Tu restes dans l'organisation. Fais soigner ton épaule, je paierai les frais. »

Restait la piste du sniper.

C'était un mec débarqué depuis peu dans l'extrazone, secteur Est, direction Noisiel. Il fallut vingt quatre heures au crew de K2 pour tracer son pedigree. Ce mec était un Albanais des extrazones de Bruxelles, débarqué sur Paris pour cause d'incompatibilité d'humeur avec un caïd de là-bas. Il avait été pris en main par l'équipe de Kous. Faut dire que depuis la deuxième guerre de Yougo, tout ce qui venait des Balkans était très réputé niveau combat. Là-bas, pendant près de dix ans, la baston avait été permanente. L'Alliance Panam et l'Union Eurocorpo avaient entretenu le conflit aux petits oignons, histoire de tester leurs armements. Les derniers modèles de fusil d'assaut, de lance-roquette, de tout-ce-que-tu-veux-pourvu-que-ça-pète, les ex-yougos y avaient eu droit en avant-première, avec la formation ad hoc. Résultat : des milliers de tueurs parfaitement formés, pain béni pour les maffias. Les bosniaques débarqués en France se trouvaient un job dans les crews musulmans, les Serbes allaient bosser chez les Russes, les Croates étaient les mercenaires préférés des mégacorporations.

K2 n'avait plus qu'à additionner deux plus deux. Ce con de Zak avait prévenu son crew de la venue du caïd, un des mecs du crew avait causé. Allez savoir pourquoi, c'était venu aux oreilles de l'employeur de l'Albanais, et voilà le guet-apens, servez chaud.

Ne restait qu'à trouver le nom de l'employeur de l'Albanais, mais le premier de liste était évidemment le mec pour qui ce type bossait ordinairement.

Nommément : Kous, le bourrin de Noisiel.

K2 en était encore à se demander comment il allait vérifier si, oui ou non, c'était bien Kous le commanditaire du guet-apens, quand le bourrin leva les derniers doutes en lançant son crew à l'assaut du crew de K2.

Big Bang, J-3.

*

Normalement, dans une guerre de gangs en extrazone, il y a des règles. Peu nombreuses, floues. Mais des règles, quoi. L'une de ces règles dit que quand l'un des deux caïds s'est fait avoir, le crew du perdant demande la paix et on s'arrange. Comme ça, les guerres ne durent pas trop longtemps. Les affaires continuent.

Normalement, c'est comme ça que ça se passe.

Normalement.

Mais pas cette fois-là.

Cette fois-là, le résultat des courses fut foutrement différent.

Quand cette guerre-là a éclaté, l'ambiance était déjà mauvaise dans la 934. Depuis plusieurs jours, il se passait des trucs bizarres. A l'usine de retraitements de déchets, il y avait eu un accident : un des employés était tombé dans une cuve remplie d'acide. Le mec en avait été sorti vivant, mais la peau complètement bouffée. Normalement, ça n'aurait pas dû poser de problèmes particuliers. Dans l'extrazone, pour chaque job payé au quart en eurodols dans cette usine à la con, il y avait dix familles qui crevaient de faim, subsistant péniblement des consobons chichement concédés par l'aide sociale eurocorporative. A partir de là, en cas d'accident du travail, c'était pertes et profit et point final. Ça faisait partie du contrat.

Mais là, allez savoir pourquoi, ça ne s'était pas passé comme ça. Les copains du mec bouffé à l'acide avaient monté un mouvement de protestation. Comme quoi les conditions de travail se dégradaient sans cesse, comme quoi c'était plus supportable, comme quoi il fallait que l'usine paye une indemnisation à la famille du mec qui s'était fait bouffer. Les Pakis qui dirigeaient l'usine connaissaient les bonnes méthodes pour casser un mouvement social : ils avaient fait appel à K2.

K2 avait son opinion sur cette affaire, et si ça n'avait tenu qu'à lui, les Pakis auraient eux-mêmes fini dans les cuves d'acide. Mais les choses sont ce qu'elles sont, n'est-ce pas, alors il avait fait ce qu'il devait : il avait monté une petite expédition punitive chez les meneurs de cette rébellion.

D'habitude, dans ces cas-là, les couillus de K2 flinguaient un mec et tout rentrait dans l'ordre. Les bons petits tocards flippaient, pigeaient que finie la récré, et tout le monde retournait bosser, bien gentil bien soumis.

Le problème, c'est que les tocards ne s'étaient pas comportés comme d'hab.

Les tocards avaient la haine.

Et ils n'avaient pas peur.

Et pas de peur, pas de contrepoids.

Pas assez en tout cas.

Le lendemain de l'expédition punitive des types de K2, un groupe de mecs s'était pointé au QG local du crew, juste à côté de l'usine – un immeuble d'habitation désaffecté, transformé en forteresse par l'organisation. Ces mecs s'étaient pointés juste avant l'aube, avec des cocktails Molotov et des bidons d'essence, et ils avaient foutu le feu au local. Bilan : trois keums grillés vifs, et plus d'une tonne de marchandises de contrebande partie en fumée.

Mauvais, très mauvais plan.

K2 n'avait pas apprécié, et lorsque ce con de Kous avait tenté de le faire flinguer, il méditait justement une putain de razzia qui allait salement calmer les petits tocards de l'usine.

Le jour de l'entrepôt incendié, il y avait aussi eu l'histoire des putes et du mac empalé avec une bouteille brisée. Le mec en question avait une écurie d'une petite dizaine de putes. C'était un des gars qui bossaient pour Zak. Il était notoire qu'il cognait ses putes, plus que nécessaire. Le genre de tordus qu'on emploie parce qu'il rapporte, mais à qui on refuse d'accorder ne serait-ce qu'un coup de tête en guise de salut.

Ses deux meilleures gagneuses s'étaient occupées du cas de ce tordu. Faut croire qu'il avait cessé de leur faire assez peur pour contrebalancer la haine qu'il leur inspirait. Elles avaient profité de son sommeil pour l'attacher sur le lit, et puis elles lui avaient défoncé l'anus avec un tesson de bouteille. Il était mort de la perte de sang.

Après ça, que faire ?

K2 était bien emmerdé, pour tout dire. En toute honnêteté, ce saligaud avait bien mérité sa fin. D'un autre côté, un petit dixième des revenus de l'organisation provenait de la prostitution. Fallait tenir la laisse courte aux putes, elles rapportaient du pognon, pas énorme, mais du sûr.

Bref, il avait décidé de mettre les putes à l'abattage, pendant quelques semaines. Ça leur élargirait le cul, à défaut des idées.

Une mesure de clémence, autant dire.

Et puis, il y avait eu tout le reste. Une patrouille de la PC prise à partie du côté de Noisy, sans que K2 ait donné son autorisation. C'était quoi, ce bordel ? Et puis le magasin eurocorporatif pillé à Torcy, avec à la clef le gérant retrouvé égorgé dans sa réserve. Là encore, la question : c'était quoi, putain, ce bordel ? Nom de Dieu, à quoi ça sert d'avoir monté une organisation solide, qui dit qui a le droit de voler quoi à qui, si les premiers crétins venus se mettent carrément à piller les magasins d'Etat, comme ça, pour passer le temps ? Et puis il y avait eu cette histoire incroyable, à Gournay : un mecton lapidé à mort sans raison apparente, par une bande de jeunes parfaitement incapables d'expliquer leur acte.

Putain, mais c'était quoi, ça ? Orange Mécanique puissance 10 ? Des trucs comme ça, c'était supposé arriver dans la 932, à Clichy, à Montfermeil, chez les blackos qui, notoirement, ne savent pas se tenir. La 934, jusque là, c'était quand même une extrazone clean, propre, bien contrôlée. Et K2 l'aimait bien comme ça, son turf, et il voulait le garder comme ça.

Comme tous les truands intelligents, K2 était fondamentalement un homme d'ordre, pour ne pas dire un mec d'extrême droite. Ayant souvent pu constater

de visu les conséquences concrètes de l'anarchie, il aimait que les gens restent à leur place et que ces places soient clairement délimitées. C'est logique : quand on vit dans la jungle, on s'accroche aux rares règles reconnues dans la jungle. On y tient d'autant plus que sans elles, la vie deviendrait tout bonnement impossible.

Donc, quand Kous avait fait son numéro de jeune loup à la con, K2, qui commençait à craindre que la situation échappe à tout contrôle, avait prévenu sa garde rapprochée : tout le monde au QG 24/7, armé et sobre.

Ça sentait la poudre dans la 934.

*

Voilà le contexte, quand on passe aux choses sérieuses, Big Bang J-3 dans l'extrazone.

Ça commence classique. Kous comprend qu'il est grillé. Il sait que K2 va attaquer – tôt ou tard. Et il sait qu'il n'a qu'une dizaine de mecs fiables dans son crew. Alors que K2 en a une bonne trentaine, et sans compter ses vassaux, et sans compter les mecs que ses alliés, Pakis ou autres, pourraient lui envoyer en renfort.

Bref, pour Kous, il n'y a plus que deux solutions : fuir, ou tenter une blitzkrieg.

Il choisit la blitzkrieg.

J-3, six heures du mat.

Il fait encore nuit.

Mais dans la 934, la nuit est traversée d'éclairs.

Simultanément, cinq équipes de deux mecs débarquent chez les cinq principaux lieutenants de K2. Attaque éclair : on se pointe chez les mecs, on tire sur tout ce qui bouge, on reste cinq minutes maximum, et puis on dégage. L'idée, c'est de priver K2 de ses cadres. Après, avec un peu de chances, on pourra retourner le reste de son crew.

L'opération n'est pas bien préparée. Sur les cinq attaques, une seule réussit. Au final, il y a quinze morts, mais parmi eux, quatre des mecs de Kous, et seulement un des lieutenants de K2. Pour Kous, c'est un désastre. A ce stade, sa situation paraît désespérée.

Mais ce petit enculé a un joker dans sa manche. Il maîtrise, temporairement, le principal média des extrazones : la rumeur. Il parvient à faire croire aux demi-sels de son turf qu'une partie du crew de K2 est entrée en rébellion contre le

boss. Ce genre de prédiction peut être auto réalisatrice. Si la rumeur se répand, si le bluff prend, Kous peut encore retourner la situation à son avantage.

C'est ce qui se produit pendant la journée. L'organisation de K2 est solide, mais elle n'a rien à voir avec ce que peut représenter, par exemple, une franc-maçonnerie structurée comme la Fraction. Il n'y a pas de doctrine, pas de dimension idéologique. C'est une mafia, c'est-à-dire que le bousin ne tient au fond que par la peur. Tant que K2 fait plus peur que Kous, l'organisation tient. Mais si K2 cesse de faire peur, l'organisation explose – instantanément.

Pendant cette journée fatidique, les chefs de quartier et les sous-chefs de quartier discutent entre eux. Qui est prêt à rallier Kous ? Il a fait parvenir des messages discrets, ces derniers temps. Il a baissé la redevance que doivent lui verser les dealers pour opérer sur son turf. S'il généralise cette pratique à l'échelle de la 934, ça fera pas mal de pognon en plus pour les sous-fifres. On dit qu'Untel est prêt à le rallier. Et Untel aussi. Peut-être qu'il est temps de faire savoir discrètement à Kous qu'on n'a rien contre lui. Peut-être qu'il y a de l'argent à faire et un allié puissant à ménager.

Et ça discute, et ça discute. Il n'y a pas plus bavard que les voyous.

Quand K2 veut mobiliser ses troupes pour lancer sa contre-offensive, la plupart des sous-fifres sont aux abonnés absents. Ils ne disent pas non, ils ne disent pas oui. Ils ne disent rien du tout. Ils ne viennent pas au rendez-vous fixé par K2, c'est tout.

Mais ils ne vont pas non plus voir Kous. Ils attendent, c'est tout.

L'extrazone 934 s'enterre. Dans les QG des bandes, les mecs entassent les provisions. Ils sont prêts à soutenir un siège. La rumeur se répand à travers les rues, comme une traînée de poudre qui s'enflamme : on ne sait plus qui est le caïd de la 934. Dès midi, les flics de la PC sont au courant. Ils intensifient à nouveau les patrouilles, alors que depuis deux jours, ils étaient déjà en alerte maximale.

Dans la soirée, K2 fait ses comptes. Il peut compter sur ses lieutenants, les lieutenants de ses lieutenants et quelques tueurs fiables, des gars qui lui doivent tout et qui ne sont pas du genre à changer d'avis pour un oui ou pour un non. Au total, une vingtaine de gâchettes. Des bons, bien sûr, mais hélas pas assez nombreux pour écraser Kous et sa dizaine de potos.

Trop risqué d'attaquer, beaucoup trop risqué.

K2 n'est pas un chien fou. Il est très différent de Kous. C'est un type prudent, méthodique. Il comprend que s'il veut reprendre le contrôle de l'extrazone, il va falloir bien préparer la contre-offensive. Il décide de ne pas montrer sa faiblesse. Il envoie trois mecs buter un caïd de Torcy coupable de s'être affiché

dans la rue à côté de Kous. Message aux neutres : restez neutres, et il ne vous arrivera rien. Sortez de la neutralité, et gare à vous. Message reçu cinq sur cinq : le lendemain, l'hémorragie est stoppée. Le crew de K2 n'en sort pas renforcé, mais celui de Kous non plus.

Les positions sont gelées, dans une configuration qui reste légèrement favorable à K2. Le sort de l'extrazone 934, presque cent mille habitants, va se décider entre deux bandes de quelques dizaines de couillus. Comme d'habitude : un tout petit nombre porte ses couilles et domine la masse. K2 n'est pas surpris. A la limite, il s'en amuse.

Ce jour-là, Big Bang J-2, K2 achève de consolider sa position. A présent qu'il a stabilisé le rapport de forces au sein de la pègre, il lui faut le soutien de la puissance qui, en dernière analyse, décide du nom du caïd, partout en banlieue : à savoir, évidemment, la PC.

K2 prend rendez-vous avec Richter, le capitaine PC sur la 934. Les deux hommes se connaissent. Cela fait un certain temps qu'ils coopèrent, et ce soir-là, ils trouvent sans problème un terrain d'entente. Ils sont sans illusion sur leur accord. Pour Richter, K2 est un maffieux cynique, qu'il soutient parce qu'à tout prendre, il vaut mieux avoir affaire à un homme d'affaires sans pitié plutôt qu'à Dieu sait quel psychopathe. Pour K2, Richter est le représentant d'un pouvoir totalitaire qui ne se donne pas pour tel, chargé de défendre un ordre fondé sur l'injustice, l'exploitation des faibles et la spoliation systématique du peuple. K2 sait très bien que lui, le truand raz-de-bitume, n'est soutenu par Richter que parce que Richter, en dernière analyse, est un soldat discipliné, qui bosse pour d'autres truands, des truands en col blanc, pas raz-de-bitume du tout, ceux-là. K2 sait très bien qu'à l'instant où il cesserait d'être utile aux truands en col blanc, Richter le laisserait tomber comme une vieille chaussette. K2 a parfaitement compris son monde, c'est ce qui explique que, jusqu'ici, il ait toujours survolé son milieu, sans problème.

Richter fait savoir à K2 que le lendemain, le QG des forces de sécurité eurocorporative va lancer une brigade spéciale de la FITEC sur Noisiel. Objectif officiel : rafler les pillards du magasin eurocorporatif de Torcy, et pour cela, décapiter les « organisations criminelles » responsables des « troubles ». Objectif officieux : passer un message à la pègre de la 934. Le message, c'est : « la PC soutient K2, parce que la PC aime la stabilité. »

A partir de là, K2 pense qu'il a partie gagnée. Il n'y a plus qu'à attendre.

Le lendemain, Big Bang J-1, Richter tient parole. Une brigade spéciale de la FITEC intervient sur Noisiel. Pendant ce temps-là, K2 ne bouge pas. Il n'en a pas besoin. Logiquement, la FITEC va débarquer sur Noisiel, et dans la soirée, un à un, tous les neutres vont rallier le camp de K2. Il se montrera magnanime, bien entendu. Fera comme s'il n'avait rien remarqué. Accueillera ces enculés à

bras ouverts, comme des frères, pour ainsi dire. Les comptes, on les règlera à froid, le moment venu.

Ouais, un plan bien huilé. Du billard.

Sauf que.

Sauf que le soir, les neutres ne se manifestent pas. Parce qu'à Noisiel, les choses ne se sont pas du tout passées comme prévu.

Mais alors là, vraiment, pas du tout.

*

Lorsque la 41^o brigade spéciale de la Force d'Intervention du Traité Eurocontinental lança l'opération « Petit tonnerre sur Noisiel », en l'an XVIII de l'Etat eurocorporatif, un évènement historique eut lieu. Sur le moment, cet évènement ne fut pas perçu comme historique. Mais il l'était bel et bien.

On a écrit depuis, dans les manuels d'Histoire, que l'opération « Petit tonnerre » avait écrit la toute première ligne d'un nouveau chapitre dans l'Histoire de l'Europe. Et c'est la vérité. La suite, c'est-à-dire d'abord les troubles civils de l'an XVIII, puis, en l'an XXI, le Ragnarok, la suite est devenue possible parce qu'il y eut, d'abord, l'opération « Petit tonnerre ». L'instant précis où l'Histoire déraile, le moment où il se passe quelque chose qui n'était pas prévu au programme.

Au début, ce jour-là, tout se passe pourtant de manière tout à fait normale. Les renseignements de la PC sont fiables, on sait où on va, pour arrêter qui et pourquoi. Du gâteau, une opération de routine. Le commandant de l'opération est un certain colonel Norman Baxter, un Anglo, un vétéran de la guerre d'Iran. Son adjoint, le lieutenant-colonel Pierre Clisson, vient de servir quatre ans à Manchester, dans la brigade francophone qui assure la sécurité des extrazones anglopakis. C'est un spécialiste du combat de rue. La 41^o brigade est au grand complet, elle comprend quarante véhicules de transport de troupe blindés dernier modèle, équipés chacun d'une mitrailleuse lourde et d'un canon à tir rapide de 30 mm.

Les véhicules n'ont rien à voir avec les vieux véhicules de l'avant blindés qui équipent la PC. Ce sont des transports de troupe de la dernière génération OTAN. Et les 400 hommes qui servent ces véhicules, comme conducteur, mitrailleur, canonnier ou dans l'infanterie embarquée ? Eh bien, ces 400 hommes sont les cracks de la FITEC. La crème de la crème.

En face d'un pareil déploiement de force, toute résistance sera vaine, c'est l'évidence. En envoyant la 41^o dans cette extrazone qui, depuis quelques jours,

semble s'agiter un peu trop, la FITEC passe un message à la population. Ce message, c'est : tenez-vous à carreau, ou bien gare à vous. Nous pouvons frapper où nous voulons, qui nous voulons, quand nous voulons.

L'étape suivante, si le message n'est pas reçu, ce seront les éliminations ciblées. Mais le message sera reçu, Baxter et Clisson en sont convaincus. Pour eux, l'opération « petit tonnerre » n'est qu'un exercice grandeur nature, une bonne occasion de vérifier la disponibilité opérationnelle de leur *outfit*. Ils ne prennent pas la 934 au sérieux, c'est une extrazone plutôt calme, en temps normal. Rien à voir avec la 932, Clichy-Montfermeil. Là-bas, ce serait autre chose.

La 41^e brigade frappe à l'aube. Elle sort de sa caserne à six heures, déboule sur le périph tous feux allumés, file par l'autoroute de l'unité européenne, ancienne A4, direction l'extrazone 934. A Noisy, elle sort du corridor sécurisé, direction Noisiel extrazone. Dans le convoi, la sono diffuse à plein tube l'hymne de la FITEC – en Français, bien que la 41^e soit principalement anglophone : il faut que les habitants comprennent les paroles.

« Haut le drapeau, les rangs fermes et serrés,

« La FITEC avance, d'un pas calme et assuré.

« Les camarades que les guérilleros vont tuer,

« Marcheront dans nos rangs à jamais. »

Cet hymne a été traduit dans toutes les langues de l'union. Il y a même une version en mandarin et une autre en thaï, pour le cas où les extrazones asios entre-raidraient en rébellion. Cela fait partie du boulot de la FITEC de le faire entendre, cet hymne, de temps en temps, dans les extrazones. Manière de dire au bon peuple : voyez, nous avançons bille en tête, nous ne cherchons absolument pas à passer inaperçus. Vous nous avez bien vus ?

L'objectif de l'opération est la rafle d'une cinquantaine de personnes, dont une dizaine sont susceptibles d'être lourdement armées. Grâce aux images recueillies depuis trois jours par les drones qui survolent en permanence les extrazones, l'état major de la 41^e sait exactement où « loger » les suspects. Dans la plupart des cas, il s'agit de jeunes gens, parfois très jeunes, même, et qui ont participé au pillage d'un magasin à Torcy. Il y a aussi quelques « personnalités nuisibles », dont un certain « Kous » et ses lieutenants.

Au début, tout marche comme sur des roulettes. La 41^e traverse l'extrazone 934 à toute vitesse. Quelques gamins s'approchent des chars avec des pierres dans les mains, mais quand ils repèrent au flanc des blindés l'emblème de la FITEC, une tête de mort grimaçante coiffée du béret noir, les émeutiers font machine arrière, sans demander leur reste. La FITEC, c'est notoire, ne réagit pas comme la PC. Elle tire à vue, et elle tire pour tuer.

Les quarante blindés de la brigade avancent en une seule colonne jusqu'au point de dispersion, Noisiel Centre. Là, la brigade éclate en trois escadrons de treize véhicules, tandis que le blindé de commandement prend position sur l'esplanade devant l'ancienne gare désaffectée. Le premier escadron, commandé par le major Juan Marquez, file vers Torcy, où logent la plupart des gamins mêlés au pillage du magasin eurocorporatif. Le deuxième escadron, commandé par le major Anton Dremmler, prend position derrière l'ancienne gare, il servira de réserve mobile, en cas de coup dur. Le troisième escadron, commandé par le major Ted Lipton, se dirige vers Noisiel Nord, le QG du surnommé « Kous », pour procéder à la rafle des « personnes nuisibles » identifiées sur Noisiel par la PC, brigade du capitaine Richter.

Pour Juan Marquez, a priori, ce doit être une mission de tout repos. Cent trente combattants d'élite contre une cinquantaine de gamins désorganisés : *piece of cake*.

Pour Ted Lipton, cela risque d'être un peu plus compliqué. Certes, avec cent trente combattants et l'appui feu direct de ses blindés, il ne devrait pas avoir de mal à dominer les dix ou douze truands qui partagent le repère de « Kous ». Mais à la différence de Marquez, Lipton anticipe tout de même une riposte, et ses hommes portent leurs kevlar pare-balles.

A sept heures trente deux, le colonel Baxter reçoit un message étrange. Le major Marquez l'informe qu'il vient de perdre six hommes, soufflés dans l'explosion d'un blindé. Baxter demande des précisions. Il a du mal à croire ce qu'il vient d'entendre. Il demande au QG FITEC de relayer vers Marquez et lui les images captées par le drone en surplomb de la 934. En attendant des informations plus précises, il envoie le lieutenant-colonel Clisson en appui à Marquez, avec trois blindés.

A sept heures trente sept, Marquez transmet enfin des informations plus précises. Le blindé qui a fait explosion devait servir au convoyage des « éléments cibles », c'est-à-dire les personnes raflées. Aux dires d'un survivant, mal en point mais tout de même en état de faire son rapport, un des ados raflés a hurlé « Les vrais savent ! » juste avant l'explosion. Marquez pense qu'il s'agissait d'un kamikaze.

A sept heures quarante quatre, l'opérateur radio de l'escadron Marquez prévient qu'un des « éléments cibles », plutôt que de se laisser appréhender, s'est jeté à la gorge d'un soldat un poignard à la main. Le soldat est parvenu à abattre le forcené avant que celui-ci ne l'égorge. A sept heures quarante huit, l'opérateur précise que quatre snipers, postés sur les toits, viennent d'être abattus grâce aux images drone. Deux soldats de la FITEC ont été blessés légèrement lors de l'échange de tir.

A sept heures cinquante, l'opérateur radio de Marquez indique qu'un soldat de la FITEC vient d'être égorgé par une femme dans la cage d'escalier d'un des

immeubles où habitent les « cibles ». La femme a été abattue. Simultanément, à cinquante mètres de là, un attroupement s'est formé autour d'une escouade de la FITEC. Les soldats ont été obligés de faire usage de leurs armes pour se dégager.

Le colonel Baxter est déconcerté. Les images du drone et les transmissions de Marquez ne laissent planer aucun doute : Torcy est zone de guerre. Tout ça pour quelques dizaines de gamins qui ont pillé un magasin à moitié vide ? – Il n'y croit pas, il commence à penser que les renseignements de la PC ne sont pas très fiables. A huit heures deux, il avise son autorité de la situation, précise qu'il redoute d'être engagé dans un « scénario d'escalade » et demande des consignes.

Baxter ne redoute pas une défaite militaire. Compte tenu du rapport de forces, un tel résultat est impensable. Il se souvient de la conférence qu'il a prononcée à Sandhurst, en revenant du Golfe : « En Irak dans les années 2000, la coalition tuait trente rebelles pour chaque Anglais tué. En Iran, vingt-cinq ans plus tard, nous avons tué 300 rebelles pour chaque soldat anglais tombé. Dans vingt ans, quand une force rebelle se heurtera à une armée technologiquement compétente, il faudra que 3000 rebelles meurent pour détruire un seul robot soldat ! »

Non, Baxter ne redoute pas la défaite militaire. Ce qu'il redoute, c'est d'avoir à employer, pour vaincre, des moyens lourds. Ce qu'il redoute, c'est de devoir faire tirer au canon sur les immeubles. Ce qu'il redoute, c'est le coût politique d'un affrontement ouvert, forcément massif et destructeur, en pleine conurbation – un coût politique que les politiciens, bien entendu, inscriraient sans hésiter au débit de la FITEC.

Le colonel Baxter, vétéran de la troisième guerre du Golfe, a été formé sur le terrain par des vétérans de la guerre d'Irak. La situation à laquelle il est confronté lui rappelle étrangement ce que les anciens lui ont raconté sur le tout début de l'embrasement irakien, en 2003.

Baxter frissonne. Il n'aime pas cela. Il appelle Clisson. Le lieutenant-colonel vient d'arriver à Noisiel. Il rend son rapport en quelques mots secs : « Situation inattendue. Résistance inorganisée mais très vive, par petits groupes très mobiles. Pas d'action coordonnée de la part des adversaires, plutôt une suite d'opérations suicide. » Baxter demande son avis à Clisson. Celui-ci tranche sans hésiter : « Il faut ajourner l'opération, nous sommes dans un contexte opérationnel que nous ne maîtrisons pas. Nous avons besoin de renseignements. Nous risquons d'avoir à engager des moyens lourds. »

A huit heures quatre, Lipton annonce avoir un visuel sur les « cibles prioritaires ». En clair : il a localisé « Kous » et son crew. Les cibles sont pour l'instant planquées dans un immeuble, mais, manque de chance pour eux, la FITEC voit à travers les murs. Le nouvel imageur pour caméra thermique, combiné avec

les détectations d'ultrasons, permet de repérer un être humain, et même d'en obtenir le signalement, à travers un mètre de béton armé. Sans problème.

A huit heure six, Baxter demande à Lipton de lui transférer ses visuels. Baxter n'a pour l'instant pas d'autre source visuelle que les caméras embarquées des troupes de Lipton. Il n'y a qu'un seul drone en opération au-dessus de la 934, et il est occupé ailleurs.

Ce qui se passe ensuite : un de ces concours de circonstances qui, parfois, décident d'une bataille.

Huit heures sept : le visuel arrive sur les écrans de contrôle, dans le blindé de commandement de Baxter. Qualité médiocre, et surtout pas de vision d'ensemble. Baxter grommelle que c'est quand même incroyable, un seul drone pour toute la banlieue nord, un jour d'opération. Les restrictions budgétaires sont de pire en pire.

Huit heures neuf : les troupes de Lipton ont repéré un système d'alarme dans le bâtiment occupé par les « cibles ». Il faut quatre minutes pour le neutraliser.

Tout va bien. Les « cibles » sont immobiles, dans trois pièces, au quatrième étage du bâtiment.

Huit heures douze : les hommes de Lipton montent les escaliers. Ils ont ordre de pénétrer dans l'appartement vide qui se trouve derrière celui occupé par les « cibles ». Ensuite, au signal, ils passeront d'un appartement à l'autre en défonçant les murs avec le matériel ad hoc. En termes FITEC, cela s'appelle « lisser l'espace construit pour restructurer l'espace de combat » – charmante expression pour décrire l'effet d'une charge creuse appliquée sur un mur de béton. Les professeurs de l'école de guerre urbaine de la FITEC sont des poètes.

Une fois dans l'appart, grâce à l'effet de surprise, les hommes de Lipton doivent neutraliser les « cibles » au moyen d'armes non létales – pistolets à seringues hypodermiques, principalement.

Huit heures treize : toutes les équipes sont en place sauf une, qui lambine. Soudain, une des « cibles » se lève et dit quelque chose. Le décodage ultrason obtenu à partir des micros directionnels indique quelque chose comme : « Je vais pisser. »

Problème : le type ne se dirige pas vers les chiottes de l'appart. Faut croire qu'ils sont bouchés. Il se dirige vers la porte du palier.

Sort de l'appart. Se dirige vers l'appart d'à côté.

Faut croire que dans cet appart-là, les chiottes ne sont pas bouchés.

Lipton ordonne à ses équipes sur site de se planquer, mais c'est trop tard. Le type ouvre la porte de l'appart vide... et se retrouve nez à nez avec trois mecs de la FITEC.

Le type crie quelque chose comme « flics ! », retourne sur le palier en courant, ouvre la porte de l'appart où sont planquées les « cibles ». Il répète « flics ! ». En quelques secondes, les « cible » se lèvent, récupèrent les mitraillettes posées sur la table dans l'entrée de l'appart et dégagent. Sur le palier, un mariote vide un chargeur sur la porte de l'appart où sont tapis les gars de la FITEC. Lesquels attendent le « top » de Lipton pour déclencher l'assaut.

Sur les écrans de contrôle, Baxter observe le désastre. C'est fichu. Les « cibles » vont essaimer si on les laisse filer. Et si on tente de les neutraliser, comme on n'aura pas l'effet de surprise, cela ne pourra pas être fait au moyen des armes non-létales.

Lipton a fait exactement le même calcul. A huit heures quatorze, alors que les imageurs thermiques perdent la trace d'une des « cibles », il demande à Baxter l'autorisation « shoot to kill ». Ses snipers, qui ont parfaitement quadrillé la zone, ont des armes capables de tirer à travers un mur de cinquante centimètres de béton. Mais ces armes-là sont létales, évidemment.

Au même moment, Baxter reçoit la réponse du QG à sa demande de consignes suite à la résistance imprévue à Torcy.

« Décrochez immédiatement pour évaluation de la situation avant retour offensif. »

En clair : on arrête tout.

Il hésite quelques secondes. Un mot de lui, et les « cibles » de Lipton seront abattues, ça ne fait pas un pli.

Finalement, Baxter ne donne pas cet ordre. Ces « cibles » sont classées « nuisibles », pas « menaces immédiates ». Tant pis pour le dénommé « Kous », on le rattrapera au tournant.

La 41° brigade décroche dans les minutes qui suivent.

Dans son blindé de commandement, le colonel Baxter ne peut pas savoir qu'en épargnant « Kous », il vient de déclencher les pires émeutes urbaines de l'Histoire européenne.

*

La nuit suivante est une longue veillée d'armes. Dans l'extrazone 934, la rumeur se répand comme une traînée de poudre : la FITEC a reculé. Les bérêts noirs, pour la première fois depuis leur création, ont été tenus en échec par une émeute. Dans chaque cage d'escalier pourrie, dans chaque terrain vague, dans chaque immeuble squatté, les jeunes gens se montent la tête. « On » a fait recu-

ler la FITEC, « on » a réussi là où toutes les extrazones avaient échoué, jusqu'ici. Des groupes de jeunes excités se répandent dans les rues, bramant le cri de ralliement « 934 en force ! »

Ce qui se passe alors est extraordinaire. Pour la première fois depuis qu'ils sont nés, ces jeunes gens s'aiment. Toute la haine qu'ils portaient en eux explose, s'anéantit dans un ultime et formidable sursaut. La haine coule des cœurs blessés comme le pus coule d'une ampoule crevée. Pour la première fois de leur jeune vie, les mâles connaissent autre chose que l'équilibre précaire de la peur et de la haine. Ils découvrent un autre monde, un monde où l'équilibre de la vie s'organise autour de l'amitié virile, de la réussite commune, de l'ivresse procurée par la victoire. Ils défilent par les rues, et ils exhibent leurs armes. Partout dans la 934, soudain, les flingues sortent des caves. Les gangs, dans un élan collectif inexplicable, font cause commune et partagent leur arsenal avec tous ceux qui veulent bien combattre.

Alors que les groupes de jeunes défilent dans les rues, ces rues qu'ils croient avoir conquises, leurs parents les observent par les fenêtres des barres d'immeubles. Ici ou là, les yeux brillants, un vieil homme salue la foule des gamins en armes. Dans les quartiers pavillonnaires transformés en favelas de luxe pour pauvres un peu moins pauvres que la moyenne, les gens se groupent dans les petits jardins, et ils acclament le défilé bigarré des jeunes gens en folie.

Bientôt, dans la rue, il y a toutes les générations, hommes et femmes mêlés – ce qui est rare, dans un quartier nordaf. Les arrière-grands-parents se souviennent de leur enfance au temps des colonies, ils croient revivre la révolution algérienne. Un frisson parcourt leur dos. Et si, enfin, c'en était fini de l'humiliation ? Et si, enfin, après tout ce temps, on avait le droit d'être fier – tout simplement, fier de ce que l'on est. Les grands parents, eux, ne se souviennent que de leur vie de jeunes immigrés paumés, exploités, finalement parqués dans l'extrazone, comme des détenus dans un camp. Les parents, pour beaucoup, n'ont jamais connu autre chose que le chômage de masse, la sensation atroce d'être des hommes en trop dans un monde qui n'avait plus besoin d'eux. Paradoxalement, ils sont probablement la génération qui a le plus souffert – sur le plan moral, du moins. Beaucoup se mêlent à la foule des gamins, s'emparent d'une arme, annoncent qu'ils rejoignent la rébellion.

En une journée, l'impossible survient, c'est du jamais vu dans la conurbation Paris-Banlieue. C'est un mécanisme stupéfiant, qui fait un peu penser à ces réactions chimiques soudaines – une cristallisation presque instantanée, après un très long processus préparatoire, resté totalement invisible. En quelques heures, une simple émeute inorganisée s'est transmuée en rébellion politique.

Au centre de cette mutation, il y a quelques meneurs. Ceux-là ne braillent pas, ne s'agitent pas. Tous sans exception, ils ont rêvé de l'homme sous l'arbre.

Tous sans exception, ils sont, depuis, dans une transe étrange, qui les soude mieux que ne pourrait le faire une doctrine partagée. Ils éprouvent une sympathie spontanée, comme si leurs organismes vibraient à l'unisson. Ils ont une explication pour l'homme sous l'arbre : c'est un signe d'Allah. Même les moins religieux du groupe sont convaincus, à présent, qu'Allah leur enjoint de combattre en son nom, pour triompher de l'oppression exercée par les impies, pour libérer les musulmans.

Autour d'eux, beaucoup ont joué aux jeux introduits dans l'extrazone par Blanco, mais eux seuls ont vu l'homme sous l'arbre. Ils sont la minorité, la petite minorité des élus, des initiés, ceux dont Allah veut connaître le nom. Il leur appartient de mener la révolte, ils le savent. Prenant la tête des groupes de jeunes guerriers qui défilent dans la rue, en cette nuit d'hiver singulièrement clémente, ils brandissent leurs kalashs antédiluviennes et crient : « Allah akbar ! » La foule reprend les cris de guerre, l'appel au jihad résonne à travers les rues de ce qui fut une ville française.

Non seulement le mouvement est politique, mais en plus il est religieux. *Fanatiquement* religieux.

Au QG de la FITEC, place de l'Opéra, dans Paris Intrazone, on suit l'évolution de la situation minute par minute. Vers vingt heures, les drones repèrent le dénommé « Kous ». Il fait partie des meneurs du mouvement. On le remarque en tête d'un défilé, exhibant un énorme fusil anti véhicule de calibre 50 – « matériel américain provenant de Bosnie », estime Richter. « Démodé, totalement inopérant sur nos blindés », assure Baxter.

Pendant toute l'après-midi, le général Felipe Zamora, commandant la FITEC Paris-Banlieue, a tenté d'obtenir des consignes claires du pouvoir politique. Il n'a rien obtenu, juste l'autorisation de boucler la zone pour éviter la contagion, et un vague encouragement à « entreprendre toute action qu'il jugerait nécessaire pour reprendre le contrôle de l'extrazone 934 ». En clair : personne ne veut se mouiller, ni parmi les pontes de la région Neustrie, ni au niveau supérieur, au conseil continental. Les politiciens sont aux abonnés absents.

Pendant la soirée, alors que cinq brigades de la FITEC se déploient autour de l'extrazone 934 pour empêcher les émeutiers de faire leur jonction avec les atteroupements qu'on peut observer chez les Afros de la 932 et les Euros de la 776, Richter contacte K2. La conversation est courte. Richter veut savoir si K2 est en mesure de reprendre le contrôle de la situation par ses propres moyens. K2, qui sait parfaitement que Richter dispose d'informations précises, estime qu'il n'a pas intérêt à bluffer. Il avoue être complètement dépassé par les événements. Seule lui reste fidèle sa garde rapprochée, une vingtaine de types. Autant dire rien, puisque toute la jeunesse de l'extrazone semble avoir basculé dans le camp des rebelles. Le caïd ne peut, pour l'instant, que rester terré avec ses

hommes. La rumeur, dans le quartier, dit que les émeutiers, menés entre autres par Kous, s'apprêtent à attaquer les anciens ethnomiliciens – à l'exception de ceux qui ont sympathisé avec l'émeute, évidemment.

Richter insiste : « Tu es sûr qu'il n'y a pas une possibilité ? Et si nous sortons Kous du jeu ? »

K2 voit une ouverture. Il s'y engouffre sans hésiter.

« Si vous sortez Kous du jeu, ça peut faciliter les choses plus tard, à froid. Mais là, pour l'instant, les jeunes sont excités, on ne peut rien faire. Il faut les laisser refroidir, dans quelques jours, ils seront passés à autre chose, et on pourra reprendre le contrôle. Pour l'instant, ici, je fais le dos rond, parce que c'est tout ce que je peux faire. »

Après cette conversation, Richter participe à une conférence avec le général Zamora, le colonel Baxter et quelques autres officiers de la PC et de la FITEC. Zamora explique qu'il vient d'avoir au téléphone le ministre eurocorporatif de la sécurité intérieure, un ami personnel.

« Il est en déplacement à New York. Il était à un cocktail quand je l'ai eu au bout du fil. Il m'a dit qu'il me laissait carte blanche. C'est à nous d'apprécier la situation. Lui, pour l'instant, il ne peut apprécier que les petits-fours. »

La conférence dure une petite heure. C'est maintenant qu'il faut décider de la stratégie. Les avis sont partagés. Baxter estime que la FITEC est confrontée à un « scénario Rio potentiel », et qu'il faut absolument écraser l'émeute dans l'œuf. « Frappons vite, frappons fort, et dans deux jours, cette histoire ne sera plus qu'un mauvais souvenir. » Zamora n'est pas convaincu. Il sait que s'il lance ses brigades à l'assaut, et si ça tourne mal, c'est lui qui portera le chapeau. Richter sent qu'il a des chances d'être écouté s'il propose une approche plus fine. Il explique qu'à son avis, puisque l'extrazone 934 est bouclée, le mouvement s'éteindra progressivement.

« Nous avons affaire à une minorité d'excités, des gamins qui se montent la tête, avec en arrière-plan de petits groupes aux motivations mal identifiées, peut-être des fanatiques politico-religieux. Notre objectif doit être de couper la population de cette minorité d'excités. Je pense que c'est jouable, à condition d'être méthodiques et de prendre notre temps. »

« Comment proposez-vous de procéder ? »

« La 934 a de l'eau, dans la Marne, mais elle n'est pratiquement pas potable. Ou alors, il faut avoir le goût du risque, j'aime autant vous le dire, parce qu'avec l'usine de retraitement installée à Chelles-Sud, l'eau de la Marne... Bref, la 934 dépend entièrement de l'eau potable que le réseau d'alimentation interurbain lui concède. Coupons les conduites d'eau, et attendons. Coupons également l'approvisionnement en nourriture, bien entendu. »

« Votre estimation de la durée de résistance, dans ce cas de figure ? », demande Zamora.

Richter grimace.

« Pour être honnête, général, je ne me risquerais pas à vous donner une estimation précise. Les extrazonards font des réserves d'eau et de nourriture, ils peuvent certainement tenir une semaine, peut-être deux, sans trop de difficultés. Ensuite, la dissension fera son effet parmi eux, et nous devrions avoir des moyens de pression. »

« Vous disposez d'un réseau d'hommes sûrs, sur site ? »

Richter prend le temps de réfléchir à sa réponse. Il n'a pas envie de révéler l'existence de K2, ni l'intensité de la collaboration entre le caïd et la PC. Tout cela ne regarde pas la FITEC. Il décide de s'en tenir aux généralités.

« Comme vous le savez, général, » finit-il par répondre, « en milieu urbain, seul un réseau peut combattre un réseau. Et comme vous le savez également, la police et la pègre évoluent en relation l'une avec l'autre, parce que le pire ennemi d'un réseau d'un certain type est toujours un réseau du même type, mais possédant juste un pas, un petit pas d'avance en termes d'adaptation. Donc, dans les extrazonas, nous avons développé des réseaux de sécurité dont la structure se calque presque exactement sur celle de nos adversaires, avec ce plus, évidemment, que nous maîtrisons par ailleurs les instruments technologiques et organisationnels de l'Etat eurocorporatif. Sans entrer dans les détails, je peux vous garantir que si vous parvenez à neutraliser les meneurs de cette émeute, je serai en mesure de leur substituer assez rapidement des meneurs appartenant aux réseaux que nous contrôlons directement ou indirectement. »

Zamora fait un tour de table, pour vérifier l'opinion de ses subordonnés. Tous, sauf Baxter, sont favorables à la ligne proposée par Richter.

Zamora est assez content que Richter prenne les choses en main. Comme ça, si ça tourne mal, il aura un bouc émissaire tout trouvé.

Il conclut la conférence en définissant la stratégie générale qui sera suivie « jusqu'à nouvel ordre ».

« Nous allons sécuriser la zone. Je veux un bouclage complet et féroce, avec autorisation de tirer à vue. Pour éviter des incidents inutiles, le périmètre de sécurité sera matérialisé par des barrières. Cela devrait suffire à faire reculer les éléments adverses, qui me paraissent plus préoccupés de parader dans leurs rues que de nous affronter directement. Par ailleurs, pour hâter autant que possible les dissensions au sein du camp adverse, nous allons procéder à des éliminations ciblées. Le capitaine Richter va nous remettre une liste des meneurs identifiés par ses services. Capitaine ? »

Richter hoche la tête.

« Disponible sous deux heures, mon général. »

Zamora règle encore quelques détails techniques, puis il lève la séance.

Personne, autour de la table, n'imagine un seul instant ce qui va se passer le lendemain.

*

Jour J. Deux heures trente. Le peloton commando de la 23^e brigade de la FI-TEC pénètre dans l'extrazone 934 par les égouts. Déplacement dans l'obscurité totale, à l'aide des lunettes de vision reconstituée dites graphoradar. Un émetteur radar envoie, autour du porteur des lunettes, un balayage. Le retour sert à tracer, sur l'interface homme-machine, une image reconstituée. Mieux qu'un amplificateur de lumière, mieux qu'une vision infrarouge. Ne fonctionne que dans les espaces restreints, mais permet littéralement de voir dans l'obscurité, même absolue.

Le groupe progresse rapidement sans rencontrer de résistance. Les égouts n'ont pas été sécurisés par les gangs qui ont pris le contrôle de la 934. Ah, ces amateurs !...

Arrivé sous l'ancien centre commercial de Noisiel, le groupe d'assaut passe en imagerie thermique, puis les commandos émergent à l'air libre. Le regard ouvre sur une arrière-cour, déserte. Tout va bien, la manœuvre se déroule comme prévu.

Le groupe d'assaut est intégré dans un plan d'opération composé d'une série d'actions tactiques parfaitement coordonnées. Douze commandos vont surgir simultanément à travers l'extrazone. Ces douze commandos vont utiliser autant que possible les déplacements sous couvert urbain – c'est-à-dire par les égouts, de cave en cave, ou bien, très ponctuellement, de maison mitoyenne en maison mitoyenne, en faisant sauter les murs. Les rues ne seront quasiment pas utilisées, les toits non plus. Trop risqué, un groupe serait immédiatement repéré dans la rue ou sur les toits.

Chaque groupe d'assaut doit atteindre un point névralgique de la proto-organisation adverse. On ignore combien de cibles prioritaires se trouvent dans chaque point névralgique, et a fortiori où se trouve quelle cible. Mais ce qu'on sait, c'est que statistiquement, en frappant ces douze points névralgiques, les groupes d'assaut ont de fortes chances d'éliminer une bonne partie des cibles potentielles. C'est l'essentiel, à ce stade. Selon un concept opérationnel validé depuis peu par la FITEC, en groupant les éliminations ciblées, on peut frapper

fort. C'est l'intégration du plan d'opération qui garantit que les éliminations effectives recouperont plus ou moins le plan d'éliminations ciblées.

Le peloton commando de la 23^e brigade a reçu une mission assez délicate. Le point névralgique visé n'est pas accessible facilement. Il va falloir traverser d'abord un groupe d'anciens pavillons résidentiels transformés en favela. Ensuite, il faudra se glisser dans les caves d'une ancienne HLM, les traverser et enfin surgir dans l'arrière cour d'un immeuble vétuste, qui sert paraît-il de QG au surnommé « Kous ». Comme la mission est jugée prioritaire par l'état-major FITEC, le peloton commando a ordre de tirer à vue. En clair : quiconque croisera sa route sera éliminé. Homme, femme, enfant, vieillard, peu importe. Personne ne doit donner l'alarme, l'élimination du surnommé « Kous », jugée probable si son QG est atteint, est absolument prioritaire.

Depuis vingt-quatre heures, l'extrazone 934 est plongée dans le chaos. Il y a déjà eu des dizaines de meurtres, des règlements de comptes, des pillages. La cellule communication de la FITEC mettra les morts sur le compte des émeutiers.

Le peloton commando traverse le groupe de pavillons sans difficultés. Quatre personnes sont surprises dans leur sommeil, abattues aussitôt au moyen de pistolets munis de silencieux. Cinq trous percés dans les murs, six maisons mitoyennes traversées. Personne n'a rien vu, personne n'a rien entendu.

Ensuite vient le passage dangereux : quinze mètres à découvert jusqu'à l'entrée des caves. Le peloton commando passe plusieurs minutes à scruter la zone au moyen des imageurs thermiques. Quand il apparaît qu'il n'y a pas âme qui vive, ni dans la rue, ni sur les toits, ni aux fenêtres, les hommes de la FITEC traversent la rue, en une seule rangée, rapide et silencieuse. Ils se plaquent contre le mur de l'ancienne HLM, puis se glissent dans les caves, qu'ils traversent au pas de course. Jusque là, tout va bien.

C'est au moment où les éléments de tête atteignent la sortie des caves que ça coince. Un homme apparaît dans l'encadrement de la porte de sortie. Il est aussitôt abattu. Hélas pour les hommes de la FITEC, il y avait un autre homme derrière. Celui-là a le temps de lancer un cri d'alarme avant d'être abattu. Quand les commandos sortent de la cave, ils sont accueillis par des rafales de fusil d'assaut kalashnikov, par un vieux FAMAS armée française et par l'abolement rauque de ce qui ressemble bigrement à une mitrailleuse américaine calibre 50.

Heureusement pour les hommes de la FITEC, le tir des guérilleros est imprécis. Un des commandos est touché, sa combinaison intelligente indique une blessure légère mais handicapante, il va avoir du mal à marcher. Pendant ce temps, quatre tireurs d'élite ont pris position derrière un petit muret et, exploitant au mieux la visée thermique couplée à leur fusil de précision, ils abattent un à un

les tireurs qui interdisent l'accès du bâtiment cible. Ils utilisent les munitions intelligentes à tir courbe, un gros atout par rapport aux vieux matériels dont disposent les miliciens.

Le peloton commando est encore en mesure de réussir sa mission. Il paraît probable qu'un assaut frontal permettra l'élimination des cibles. Cela risque de se solder par un carnage, certes, mais le résultat visé sera atteint : parmi les morts, on trouvera probablement un certain nombre de cibles prioritaires.

Le chef de groupe envoie un message à son autorité. Il annonce qu'il va lancer l'assaut, qu'il faut s'attendre à des pertes et il demande que l'unité de récupération vienne immédiatement sur site pour une évacuation rapide du commando, une fois l'attaque menée à bien. Quelques secondes plus tard, il a le feu vert du QG, qui a suivi l'engagement depuis le drone en vol stationnaire, juste au-dessus de la position visée. Il s'agit d'un drone non armé, car la 41^e brigade n'est pas équipée des drones de combat réservés aux opérations extérieures. En ce moment, le chef de groupe se dit qu'un drone armé serait pourtant bien utile...

L'assaut est conduit dans les règles. A présent que les snipers ont nettoyé l'opposition, le groupe peut se déployer dans l'arrière-cour. Les commandos commencent par se positionner en réseau de feu, puis ils déclenchent un tir d'annihilation d'une intensité formidable. Les munitions spéciales perforent les murs, traversent cinquante centimètres de béton, ensuite deux voire trois cloisons, puis viennent arracher un bras ou une tête avant d'aller se ficher dans le mur de béton suivant.

Au bout de quelques dizaines de secondes de ce feu d'enfer, l'immeuble ressemble à une passoire. Selon toute probabilité, les occupants y sont tous restés, ou peu s'en faut. Le chef de groupe s'apprête à lancer une escouade en reconnaissance pour vérifier la présence de survivants, quand il entend le wop-wop des hélicoptères de combat. Il fait signe de déclencher la balise radio pour signaler le point d'exfiltration, puis il lance : « Premier squad en couverture, deuxième squad paré pour l'exfiltration ! »

Les hommes se placent rapidement en formation, avec cette automaticité des mouvements collectifs qui dénote un entraînement professionnel. Les hélicos arrivent sur site et le premier squad embarque en quelques secondes. Le deuxième squad va suivre quand soudain, une mitrailleuse se dévoile, planquée derrière un fourré, à cinquante mètres. L'hélico la fait taire d'une rafale de canon de 30 mm à tir rapide, mais le mal est fait : quatre commandos ont été touchés, dont deux très grièvement. Le chef de groupe commande leur évacuation quand soudain, toujours depuis les fourrés, une roquette antichar fuse et rate l'hélico de quelques mètres.

« Evacuation immédiate ! », ordonne le pilote d'hélicoptère.

Le chef de groupe examine ses hommes. Leur transport sera difficile, l'un d'entre eux semble paralysé. De nouvelles rafales de mitrailleuse balayent la zone d'embarquement. Chaque seconde d'hésitation peut coûter une vie humaine, voire l'hélicoptère.

« Exfiltration ! », ordonne-t-il, la mort dans l'âme.

Abandonner deux hommes derrière soi est une chose terrible. Mais en l'occurrence, il n'a pas le choix.

Les commandos embarquent à toute vitesse dans l'hélico, qui remonte presque à la verticale. Ivre de rage à l'idée qu'il laisse deux blessés graves sur site, le chef de groupe précise au pilote de l'hélico : « Nous n'avons pas eu le temps de vérifier le site. Rasez-le ! »

Le pilote d'hélico ne se le fait pas dire deux fois. Il déchaîne toute la puissance de feu de son engin sur l'immeuble déjà criblé de balles. En moins de dix secondes, le bâtiment implose littéralement.

Prostré au fond de l'appareil, un des blessés demande : « Si c'était pour en arriver là, à quoi bon nous envoyer sur site ? »

Le chef de groupe répond, sur un ton désabusé : « Parce qu'il faut que la cellule communication du QG puisse parler d'élimination ciblée. »

Puis il s'accoude contre la porte de l'hélico, pendant que l'extrazone 934 défile à toute vitesse sous l'appareil. Il se souvient, soudain, des reportages de guerre, à la télé, ces images qui l'avaient tellement marqué dans son enfance. Il trouve qu'en ce moment, vue d'en haut, Noisiel en l'an XVIII de la nouvelle ère ressemble bigrement aux vieilles images de Gaza, dans les années 2000 de l'ère chrétienne.

*

Le jour qui suit, l'extrazone 934 explose. Les commandos de la FITEC ont frappé un peu partout, et nulle part ça ne s'est passé en douceur. Au total, plus de 120 personnes ont trouvé la mort, on déplore également 200 blessés, dont beaucoup ne survivront pas.

A Noisiel, les commandos ont raté leur cible principale : Kous est toujours vivant. C'est lui qui a dirigé le petit groupe plaqué dans un fourré, et lorsque les hélicos s'éloignent, c'est lui qui donne l'assaut, avec sa garde rapprochée, qui s'empare des deux commandos blessés – blessés, mais vivants.

A l'aube, il les exhibe dans les rues de Noisiel, portés sur des civières improvisées, puis il les livre en pâture à la foule, ivre de colère et de haine. Les deux

types se font littéralement déchiqueter vivant. Kous préside à leur lynchage, silencieux, farouche, avec au fond des yeux cette lueur de démence commune à tous ceux qui ont vu l'homme sous l'arbre.

Kous monte sur le toit d'un quatre-quatre et harangue la foule. Il parle d'une voix forte, bien timbrée, avec une éloquence que nul ne lui connaissait. Il parle, mais en fait, il ne choisit pas les mots qu'il prononce. C'est l'homme sous l'arbre qui parle par sa bouche, Kous est le haut parleur d'un djinn. Est-ce lui qui parsème son discours de références coraniques, ou bien est-ce le djinn ? Kous lui-même l'ignore. Il est en transes. Il ne sait plus ce qu'il fait, il ne sait plus ce qu'il dit.

« Ils nous ont attaqués parce que nous sommes des hommes dignes. Ils nous ont attaqués parce que nous refusons de nous soumettre à leurs lois arbitraires. Partout où nous serons, ils nous poursuivront toujours, car nous sommes la vertu et ils sont le vice. Nous n'aurons pas de paix tant qu'ils seront vivants, et c'est pourquoi de notre côté, nous ne devons pas leur laisser de paix, jamais. Armez-vous, frères, sœurs, car ceux qui combattront notre combat trouveront leur récompense. Vainqueurs ou vaincus, frères, sœurs, si nous combattons nous trouverons notre récompense. Armez-vous et dites : voici le jour où nous sommes libres. Armez-vous et dites : voici le jour où nous suivons la justice. Armez-vous et dites : la vie pour les musulmans et la mort pour les infidèles. »

Kous parle, et la foule l'écoute. Son prestige est grand. La FITEC a voulu le tuer, et il n'est pas mort. Il a fait prisonnier deux diables à béret noir, et il les a livrés à la foule. Son prestige est grand.

Il ordonne à la foule de se mettre en marche, et la foule se met en marche. Elle part derrière lui, dans la direction de Noisy et de Chelles. Kous affirme que Karim Saïdi est à la solde de la FITEC, il dit que c'est K2 qui a révélé aux diables à béret noir les lieux où ceux-ci trouveraient les meneurs du soulèvement. En marche vers Noisy, à Champs sur Marne, à Gournay, il rameute des groupes disparates, des groupes de pillards attirés par la perspective de régler leur compte personnel avec la bande de K2, quelques anciens de l'usine de Chelles Sud, d'autres attirés uniquement par le pillage, d'autres encore tout simplement rendus fous par l'odeur de la poudre, du feu et du sang.

Et la foule marche vers Noisy, et la foule grossit sans cesse.

K2 a été prévenu par les rares amis qui lui restent fidèles. Il comprend que la situation lui a complètement échappé. Il décide de se réfugier hors de l'extrazone. Mais cela suppose l'accord de la FITEC. Il appelle Richter, sur le numéro que celui-ci lui a laissé la veille. K2 explique la situation et demande la possibilité d'une exfiltration. Richter est évasif. Il n'a probablement pas envie de se mouiller pour K2, mais il ne lui dit pas franchement non. Il se contente d'indiquer au caïd une méthode pour sortir de l'extrazone : il faut passer par les caves

d'un bâtiment, situé à la limite entre l'extrazone 934 et l'extrazone 932. Là, ce sont des hommes de la PC qui montent la garde, pas la FITEC. Si K2 se présente à ce barrage, s'il sort de la cave en levant les mains et en criant : « Je suis Karim Saïdi, ne tirez pas », alors Richter peut lui arranger le coup.

« Une dernière question, » demande Richter. « Tu sais où est le mec qui se fait appeler monsieur Blanc ? » K2 dit que non. Le mec s'est barré la veille, on ne sait pas où il est. Richter soupire. « D'accord, Ka, ramène-toi. Mais attention : si ça foire, je ne te connais pas, je te préviens. »

K2 comprend. Richter lui fait une fleur, mais il ne faut pas que ça se sache. Message reçu.

Dans les extrazones nordafs, pour passer inaperçu dans les rues, quand on n'a pas envie de montrer sa gueule, la solution, c'est la burka. K2 se travestit en gonzesse – peu glorieux, mais efficace. Et il se barre. Son crew ? Il leur a proposé de l'accompagner, mais les gars n'ont pas suivi. Ils pensent qu'une fois K2 parti, ils n'auront plus grand chose à craindre. Le nouveau caïd, dans leur esprit, c'est Kous. Ils feront allégeance à Kous, voilà tout. K2 sent qu'ils ont tort. Kous est barge, c'est évident. On ne peut pas compter sur un mec comme ça. Mais les gars du crew ne veulent rien entendre. Ils tiennent trop à leur turf, ils n'ont pas pris la mesure de ce qui est en train de commencer. Tant pis pour eux !

K2 se barre direction la 932. Trois bornes à pied. Il se faufile au milieu des rues tenues par les miliciens, des gamins sortis de nulle part, des types qui, jusqu'ici, se tenaient plutôt à carreau. D'où viennent toutes ces armes ? K2 n'en revient pas. Avec son arsenal, il s'imaginait tenir l'extrazone sans problème. Et soudain, il réalise que des centaines d'armes de guerre étaient planquées dans la 934. Des centaines d'armes venues on ne sait comment, par on ne sait quelles filières, mais qui étaient bel et bien là, sous son nez, et dont il n'avait jamais entendu parler.

Une grande leçon d'humilité, pour l'ancien caïd.

L'exfiltration se déroule très bien. K2 s'approche de l'immeuble qui fait frontière entre les deux extrazones. Arrivé devant l'entrée des caves, il jette un coup d'œil : il n'y a personne à proximité. Les miliciens, décidément, sont très mal organisés. K2 descend à la cave sans se presser, comme une bonne femme qui va chercher des provisions. Il traverse le sous-sol à pas lents, enveloppé dans sa burka. Arrivé au bout du corridor, il s'en débarrasse et lève les mains en l'air.

« Je suis Karim Saïdi, ne tirez pas ! »

Les types de la PC sont postés à vingt mètres. Ils font signe à Karim d'avancer vers eux. Il court, il craint que, dans son dos, un milicien n'ouvre le feu. Mais personne ne garde l'arrière cour, Karim arrive sans encombre chez les keufs.

Un lieutenant l'accueille d'un « on est au courant » laconique.

Puis les flics emmènent K2 vers un véhicule de l'avant blindé aux couleurs de la PC. Le VAB démarre aussitôt.

« Où m'emmenez-vous ? »

« Tu verras. »

Le VAB roule une demi-heure, puis s'arrête. La porte s'ouvre et Karim reconnaît la place de l'Opéra, dans Paris Intrazone. Les flics lui mettent une cagoule.

« Pour que personne ne voit ta gueule, » expliquent-ils.

Puis ils l'entraînent vers un grand immeuble grisâtre. Le poste de commandement de la PC sur Paris Intrazone, juste en face du poste de commandement de la FITEC.

Encadré par deux flics de la PC, K2 traverse au pas de charge d'interminables couloirs grisâtres. On l'emmène au sous-sol, on le fait entrer dans une petite pièce chichement éclairée par un néon défectueux et meublée sobrement d'une table et de deux chaises.

« Garde ta cagoule en permanence, » lui explique-t-on avant de l'enfermer dans la pièce.

Puis le temps passe.

Une heure.

Puis une autre.

Et encore une autre.

Et K2, épuisé, finit par s'endormir le cul sur sa chaise et la tête dans les mains.

*

Il est réveillé en sursaut quand la porte s'ouvre. Richter entre, avec un café dans chaque main.

Le capitaine s'assied de l'autre côté de la table et pose un gobelet de café devant Karim.

Puis il sort de la poche de poitrine de sa vareuse PC un paquet de cigarettes blondes et un briquet. Pose le tout devant K2, qui pioche une sèche et se l'allume. Café, tabac, ça va mieux. Disons : un tout petit peu mieux.

Richter soupire.

« Ton crew est mort, Ka. »

« Je sais. »

Nouveau soupir. Richter sourit, mais il a l'air triste.

« Nous sommes en train de réduire la 934 en champ de ruine. C'est une boucherie, on n'a jamais vu ça. »

K2 ne trouve rien à répondre. Une question lui vient à l'esprit : « Et Kous ? »

Richter ne répond pas. Il regarde le plafond comme s'il pensait à autre chose.

« Dis-moi tout ce que tu sais sur le mec qui se faisait appeler monsieur Blanc. Tout. Tout de suite. C'est pressé. Qui il a rencontré, qui il fréquentait, où tu penses qu'il peut être. Collabore à cent pour cent, et je te garantis que je te renverrai l'ascenseur. »

K2 comprend qu'il a intérêt à jouer le jeu. Son instinct de voyou le lui dit, ce flic veut monsieur Blanc.

Putain, il le veut vachement, le mec.

Alors il dit tout. Tout ce dont il se souvient. Richter note, le relance de temps en temps sur un point de détail.

Quand K2 a fini de raconter, Richter fait : « Bon, tout ça ne me dit pas où il est, mais c'est mieux que rien. »

Puis il reste silencieux pendant un long moment.

« Nous avons ici un dossier sur toi, tu sais, » fait-il enfin. « Il y a de quoi t'envoyer croupir dans une colonie pénitentiaire jusqu'à la fin de tes jours. »

« Je sais. »

K2 attend la suite.

Richter dit : « Nous n'utiliserons pas ce dossier, de toute manière. Ou bien tu bosses pour nous, ou bien tu es mort. »

« Je sais. »

Richter garde la tête renversée vers le haut, mais il abaisse son regard vers K2. Dans cette position, Karim voit très bien ses iris bleu clair, si clairs qu'ils paraissent blancs.

« Tu as entendu parler du programme Caméléon, K2 ? »

Karim secoue la tête en signe de dénégation.

Richter reprend : « Si je te disais qu'à partir de maintenant, tu t'appelles, disons, Ahmed. Tu es né en Algérie. Venu en France récemment. Tu as les yeux verts, et une cicatrice sur la joue gauche. »

K2 réfléchit.

« Je n'ai pas les yeux verts. »

« Si, Ahmed. Tu as les yeux verts. Et tu as de gros sourcils, aussi. »

K2 réfléchit. Ses yeux sont bruns et ses sourcils sont fins.

« Vous voulez me refaire la gueule ? Pour m'envoyer comme taupe, c'est ça ? »

Richter sourit.

« Ce qu'il y a de bien avec toi, Ahmed, c'est qu'on n'a pas besoin de sous-titrer. »

K2 réfléchit.

« Et sinon ? »

« Sinon, on ne te refait pas la gueule, on te ramène dans la 934 après avoir fait courir le bruit que tu nous as rancardés pour les éliminations ciblées d'hier soir, et on te laisse te démerder. »

K2 réfléchit. Il réalise soudain que ce bruit, ce bruit qui a failli lui coûter la vie, peut-être que c'est ce saligaud de Richter qui l'a fait courir.

Mais K2 est un garçon pragmatique.

« J'ai pas vraiment le choix, » constate-t-il.

« Eh non, » confirme Richter, amusé par la tournure de la conversation.

« Je peux poser une question ? »

« Pose. »

« Pourquoi vous me proposez ça ? Vous n'êtes pas obligé. »

Richter hoche la tête.

« J'aime bien ton style. Tu es intelligent, lucide, calme. Tu connais ton intérêt, donc tu ne joueras pas au con avec nous, parce que tu sais qu'on te tient par les couilles et qu'on serre quand on veut. En plus, tu connais parfaitement le mode de fonctionnement des extrazones, tu connais parfaitement le mode de fonctionnement des gangs. Tu feras une taupe parfaite. »

Richter se lève et dit, toujours souriant : « Bon, j'avais cinq minutes à te consacrer, t'as eu raison de ne pas hésiter. Tu m'aurais fait perdre mon temps, je te brûlais. »

Puis il sort, ni bonjour ni au revoir.

Et K2 réalise qu'il est devenu flic.

Dans le mois qui suivit, Karim Saïdi mourut, et Ahmed Barka vit le jour.

D'abord, « ils » l'emmenèrent dans une clinique, quelque part du côté d'Epinal, dans une milizone. Il y resta pendant trois semaines, et à part le chirurgien et deux infirmières, personne sur la base ne vit ses visages – ni l'ancien, ni le nouveau. Le jour de l'opération, il entra dans le bloc opératoire avec une cagoule sur la tête. On lui retira la cagoule, on lui fit une piqûre. Il se réveilla quatre heures plus tard, dans une chambre, la tête engoncée dans une sorte de casque de cosmonaute à la visière en verre teinté.

Il était nourri par perfusion et resta couché quatre jours avant qu'on l'autorise à voir son nouveau visage. Une infirmière, une de celles qui avaient participé à l'opération, releva la visière de son casque et lui tendit un miroir. Il regarda dedans : un inconnu aux gros sourcils broussailleux le regardait avec des yeux verts étonnamment lumineux. De sa voix légèrement modifiée, rocailleuse, il dit : « ça fait un choc. » L'infirmière ne répondit rien. De toute évidence, tout cela, pour elle, c'était la routine. Dieu seul savait combien de personnes changeaient de visages chaque année, dans cette clinique.

Deux mois plus tard, il était dans la rue, dans l'extrazone 782. Il s'appelait Ahmed Barka, il arrivait tout droit d'Algérie, où il avait vécu dans les bas quartiers d'Oran. Il était envoyé par un caïd d'Alger, et il avait quelque chose à vendre – vite et discrètement. Ce qu'il avait à vendre ? Du matériel militaire, volé à l'armée algérienne. Pour quel caïd travaillait-il ? Secret. Comment ce matériel était-il tombé entre les mains de son gang ? Secret aussi.

Le véritable Ahmed Barka existait-il ? L'avait-on chargé, lui, K2, de prendre la place de quelqu'un de réel, ou bien avait-on forgé une légende ? Il n'en savait rien. Son intuition lui disait qu'il vivait dans la peau d'un mort, quelqu'un que les flics avaient retiré du circuit ni vu ni connu, mais il ne pouvait pas en être certain.

Son travail : être Ahmed Barka, voilà tout. Il devait aller voir un certain Mehdi la débrouille, lui expliquer qu'il était envoyé par un certain Bambak, un black qui avait trafiqué jadis avec les musulmans de la 782, et qui se portait garant pour lui.

Pourquoi se portait-il garant, le dénommé Bambak ? Allez savoir. Encore un keum que la PC devait tenir par les couilles, pour une raison ou pour une autre.

L'infiltration se déroula sans anicroche. Bambak se porta garant pour « Ahmed », Mehdi la débrouille n'était pas si débrouillard que ça, et trente caisses de fusils d'assaut américains modèle 2013 changèrent de mains – ainsi qu'un

bon paquet d'eurodols, en sens inverse. Pourquoi la PC fourguait-elle ce matos à la 782 ? Ahmed-Karim n'en savait rien, et d'ailleurs, il s'en fichait. On lui avait mis un contrat en main : cinq missions d'infiltration, sous cinq identités différentes, et on lui lâcherait la grappe, avec un nouveau visage, une nouvelle identité et une prime en eurodols qui lui permettrait de voir venir. Seule condition : il resterait dans l'Union Eurocorporative, et si on refaisait appel à lui ultérieurement, et il ne pourrait pas dire non.

Un marché honnête, en somme. Et puis, de toute manière, il n'avait pas les moyens de refuser.

Le reste, les fusils d'assaut dans la 782, ce n'était pas son problème.

Il avait réussi ses cinq missions d'infiltration, en un peu moins de deux ans, sans problème. Entre deux missions, systématiquement, les toubibs changeaient son visage – pas autant que la première fois, mais suffisamment pour le rendre méconnaissable. Au bout d'un an et demi, il s'appelait Karim – Ahmed – Moktar – Saïd – Mohammed – Sofiane. Parfois, quand il essayait de se souvenir de ses vies successives, il confondait. Par moment, il ne se souvenait même plus que Karim, jadis, avait été un homme réel – et pas une balance jouant les truands pour le compte de la PC. D'ailleurs, à la réflexion, même quand il s'en souvenait, il se demandait si, au fond, il n'avait pas été, depuis le début, quelqu'un d'autre que lui-même. Un homme qui jouait le rôle d'un homme qui jouait le rôle d'un homme.

Peut-être qu'au fond, nous faisons tous semblant d'être ce que nous sommes ? Peut-être, au fond, que Sofiane, la balance qui allait fourguer de la dope aux blacks de la 913 était à peine moins réel que K2 ? – Ce K2 qui vivait jadis, et qui faisait semblant d'être le caïd de la 934...

Vivant des vies de trois mois chacune, dont la moitié passée à apprendre une légende et l'autre moitié à en rajouter un chapitre, Karim – etc. s'est fait une promesse : quand tout cela sera fini, quand il aura accompli ses cinq missions, quand on lui refera la gueule une dernière fois, il sera lui-même. Il ne jouera plus comédie pour se cacher la tragédie. Il vivra, il assumera. Plus de style affecté pour épater les petits du quartier et garder son statut de caïd. Plus de quatre- quatre à la con pour afficher ce statut. Plus de mensonge. Juste lui, Karim, lui tel qu'il est. Il se trouvera quand il aura cessé de chercher quelqu'un qui n'est pas lui-même, voilà ce qu'il a compris, maintenant. A présent, il en est certain, s'il sort vivant de ce truc, il sera plus libre, plus vivant, plus fort qu'il ne l'aurait jamais été, caïd dans la 934, en train de jouer les gros bras pour oublier sa souffrance, son malheur, son égarement.

Il sait qu'il ne reverra jamais sa famille, mais ce n'est pas un problème. Sa mère a été tuée pendant les émeutes – ce salopard de Kous l'a désignée à la foule comme une « donneuse ». Quel enfoiré, s'en prendre à une mère, c'est

incroyable. Les flics ne l'ont pas raté, Kous, pour finir, et c'est une bonne chose. Ils l'ont chopé en reprenant le contrôle de Noisiel, et comme il avait une réputation de tueur de flics, ils se le sont accommodé à la sauce FITEC : couché les mains liées dans le dos, à même le sol, juste devant la chenille d'un char lourd. Le char a démarré, Kous a hurlé.

Karim – etc. imagine la scène, et il se dit qu'il aurait aimé être là pour voir passer ce salaud sous un blindé de la FITEC.

Karim – etc. ne reverra jamais sa famille, et ce n'est pas un problème. La seule personne dans cette famille qui lui manquera, c'est sa mère. Ses deux sœurs sont des connes, son frère cadet est un abruti qui n'a jamais rien fait de bon, et Mokara est mort depuis longtemps. Quant à son père, K2 ne l'a jamais connu.

Karim – etc. termine sa cinquième et dernière mission, et il ne pense à rien d'autre, il fait son boulot, c'est tout.

Et c'est là, tout à la fin de sa cinquième mission, que Karim – etc. rencontre son destin.

*

La 913 était une des pires extrazones de la conurbation. Elle s'étendait entre les anciennes « villes nouvelles » d'Evry et de Grigny – l'enfer urbain dans toute sa splendeur.

K2 estimait que c'était le pire endroit qu'il ait jamais vu. Les extrazones musulms, comme la 934 au temps de sa splendeur, ça ressemblait vaguement à Alger le soleil en moins, mais ça restait vivable. Mais dans la 913, on était à Lagos, on était à Yaoundé, on était dans une mégapole d'Afrique Noire en l'an XVIII de l'ère nouvelle, c'est-à-dire quelque part au-delà de l'enfer.

Tout le territoire compris entre Evry et Grigny avait été progressivement envahi par un bidonville de trois cent mille habitants. L'ouest était appelé le petit Dakar, parce qu'il était principalement peuplé de Sénégalais. L'est était surnommé Macouteville, parce que c'était le territoire des Haïtiens. Là-bas, il n'y avait pas d'eau courante, pas d'électricité, pas de gaz, rien du tout. Retour au Moyen Âge, mais avec une densité de population dingue. Tous les jours, des camions amenaient des bidons d'eau de la Seine, et des porteurs d'eau partaient à travers le bidonville – un consobon pour deux litres d'une eau saumâtre, qui vous rendait malade à en crever si vous n'étiez pas habitué : tel était le tarif.

Le plus extraordinaire, c'est que des milliers de gens entraient chaque année dans cet enfer avec l'impression d'avoir atteint une sorte de purgatoire amélioré. Aussi hallucinant que cela paraisse, tous les gens qui avaient pu aller en

Afrique et en étaient revenus vivants le confirmaient : par rapport aux conditions de vie qui régnaient désormais dans les mégapoles africaines, la 913, c'était finalement très acceptable. Pour commencer, on ne risquait pas de tomber victime d'un culte sacrificiel cannibale, comme c'était paraît-il monnaie courante, là-bas, désormais. Et puis le taux de contamination par le virus du sida restait inférieur à 20 %. Par rapport aux normes africaines, c'était très raisonnable.

Dix ans plus tôt, cet immense bidonville n'existait pas. Il avait fallu la politique soi-disant généreuse de la coalition ethnoprogressiste pour fabriquer cette horreur.

Tout n'était pas sombre dans la 913. A l'intérieur de l'enfer, il existait de petits paradis. Le pouvoir des gangs, énorme déjà dans les extrazones musuls, était encore bien plus important chez les blacks. Et bien sûr, plus l'extrazone était pourave, plus le pouvoir des gangs était grand.

C'est pourquoi, fort logiquement, dans la 913, on atteignait en quelque sorte un Everest, le point culminant de la corruption, le Gangland absolu – le rêve qu'Al Capone n'aurait même pas pu faire.

Chaque gang avait son QG, mais à la différence des gangs nordafs ou asios, qui cherchaient plutôt la sécurité, les blackos faisaient dans le tape-à-l'œil – la culture africaine de la frime, sans doute. Le gang des cobras haïtiens tenait le bidonville est nord-est, du côté de Grigny, et il possédait le QG le mieux décoré de toutes les extrazones : des crânes humains fichés sur des pieux, tout autour du bâtiment, ambiance vaudou. Pour le reste, ce gang de tarés faisait son chiffre principalement avec les putes – le seul produit d'exportation de Haïti. Il avait progressivement fait son trou en évinçant les gangs sénégalais, au fur et à mesure que les Haïtiens, grâce aux lois passées par la coalition ethnoprogressiste, avaient envahi la 913, fuyant les Caraïbes sinistrées, comme un nuage de saute-relles qui passe d'un champ à un autre.

K2, alias Sofiane, était supposé vendre à cette bande de cintrés des programmes permettant de truander les comptes bancaires sur le réseau Internet, la bonne vieille combine des familles, mais remise au goût du jour grâce aux ingénieurs tunisiens. Depuis quelques temps, en effet, les cobras semblaient se diversifier – peut-être que la fesse ne rapportait plus assez. La PC voulait infiltrer ces mecs, savoir ce qu'ils magouillaient et surtout, comment ils avaient pu, en quelques mois, acquérir des technologies leur permettant d'opérer dans un secteur qui, normalement, était chasse gardée des mafias asios.

L'arrivée de « Sofiane » dans Macouteville : un grand moment ! K2 avait du mal à ne pas rire pendant que l'énorme et vétuste limousine aux coussins peau de panthère roulait au pas à travers les ruelles sordides de la favela. Décidément, avec les blacks, on n'était jamais déçu. Ces mecs avaient des goûts de

chiottes, des tronches de dingues défoncés à l'herbe boostée, et en prime ils s'écoutaient du technoreggae en agitant leurs dreadlocks en cadence. Folklorique.

Des gens qui jouaient un rôle.

Grotesque, tout cela était grotesque.

Arrivé au QG du gang, une bâtisse à moitié en ruines mais décorée comme il est dit précédemment, « Sofiane » put remarquer que l'accès en était gardé par des miliciens en sandales et bermudas arborant fièrement des fusils d'assaut et même, pour l'un d'entre eux, un lance-roquette, dernier modèle russe. Cette manière d'exhiber l'armement en disait long sur le niveau d'anarchie atteint par la 913. Dans la 934, où régnait encore un certain ordre, jamais il n'aurait autorisé son crew à arborer comme ça le matos. Les flingues étaient planqués, inutiles de susciter des convoitises – et surtout inutile de provoquer la PC.

Apparemment, dans la 913, la PC, on ne savait même plus que ça existait.

Ses hôtes l'emmenèrent au deuxième étage de leur château fort foireux pour discuter avec le « cousin » en charge des arnaques électroniques. Ils affectaient un air blasé, mais « Sofiane », qui avait longuement fréquenté les blacks et se flattait de savoir les décoder, sentait qu'ils étaient en fait très fiers de montrer à un Nordaf qu'eux, les blackos, se diversifiaient, qu'ils attaquaient de nouveaux marchés et qu'il fallait les prendre au sérieux.

Complexés, les blacks.

Immanquablement.

Au deuxième étage, il y avait le cousin, un grand black baraqué, le genre à se mettre de profil pour passer les portes. À côté de lui, il y avait un petit mec blanc, avec une tronche d'alcool en fin de parcours. « Sofiane » le regarda et, soudain, il eut l'impression de recevoir un coup de poing au creux de l'estomac.

Ce petit mec, c'était « monsieur Blanc », l'homme que K2 avait planqué dans la 934, deux ans plus tôt.

*

« Sofiane » était payé pour livrer des technologies aux Haïtiens, point final. De toute évidence, les logiciels étaient vérolés, la PC devait avoir prévu un moyen de traquer l'usage qui en serait fait. Mais cela n'était pas l'affaire de « Sofiane ». Il devait terminer sa cinquième mission, point final. Il devait livrer les logiciels aux blackos, tel était son contrat. « Sofiane » n'était pas payé pour identifier « monsieur Blanc ». « Sofiane » était payé pour livrer des soft-

wares foireux à une bande de malades adeptes des sacrifices humains vaudous, et ça suffisait à lui mettre les nerfs à vif, on s'en doute.

Cependant, K2, lui, se souvenait très bien de « monsieur Blanc ». Et il se souvenait aussi très bien de l'insistance de Richter, ce flic de la PC qui voulait tout savoir sur « monsieur Blanc ».

« Sofiane » rédigea donc le rapport que son autorité sur l'opération attendait de lui, et nulle part, il ne mentionna la présence de « monsieur Blanc ». Mais par contre, il prit contact avec Richter.

Le capitaine Richter accepta le rendez-vous que K2 lui fixa dans un bar de Paris Intrazone, un coin où Karim – etc., désormais payé en eurodols, avait pris ses habitudes. C'est peu de dire que le flic fut intéressé par les confidences de K2. Alors comme ça, « monsieur Blanc » refaisait surface ? « Oh, que oui, Ka, oh que oui, que ça m'intéresse... »

Quelques jours plus tard, « Sofiane » devait retourner en infiltration dans la 913. Richter lui demanda de sympathiser avec « monsieur Blanc ». De discuter avec lui. De chercher à l'intéresser.

« Dis-lui qu'on a quelque chose de plus intéressant pour lui. »

« Quoi ? »

Richter réfléchit.

« Ecoute, je vais voir ce que je peux faire... Demain, je te dirai. Faut que je voie avec des pros du truc... On va greffer une opération sur ton opération. »

K2 haussa les épaules.

« Pour moi, c'est égal. Vous voyez ça avec mon autorité. »

Richter secoua la tête énergiquement.

« Non, je préfère que ce soit une opération noire. Pas la peine d'aviser ton autorité. »

« Hein ? C'est contre les règles. »

Richter sourit.

« Il fut un temps où tu étais moins porté sur les règles, Ka. »

Karim – etc., à son tour, secoua la tête.

« Ouais, mais j'ai changé de camp, capitaine. Vous vous souvenez : d'un côté les tricheurs, de l'autre côté, les arbitres ? Eh bien, quand vous passez arbitre, vous respectez les règles. »

Richter essaya l'intimidation.

« Tu sais que j'ai toujours ton dossier. »

Mais Karim – etc. avait appris pas mal de trucs, depuis deux ans.

« Oui, et moi, j'ai quatre missions bouclées, bientôt cinq. Et un contrat qui précise : je boucle mes missions, et on efface tout. Un contrat, c'est un contrat. »

Richter ne répondit pas tout de suite. Puis il murmura : « Je suppose que c'est le seul moyen... Tu y crois vraiment, à ton trip d'un côté les méchants, de l'autre les gentils ? »

« Vous n'y croyez pas, vous, capitaine ? »

Richter se marra franchement.

« Je pourrais te raconter des trucs, Ka, qui te feraient voir les choses sous un angle très différent. »

« Ok, capitaine. Racontez. »

Richter sortit de sa poche un paquet de smilirettes. Il griffonna au dos du paquet une adresse et une heure.

« Demain, à cette adresse. »

Puis il se leva et jeta, en s'éloignant : « Viens seul et vérifie que tu n'es pas suivi. »

K2 n'eut pas le temps de répondre. Déjà, Richter avait quitté le rade. Il ne restait plus qu'à se rendre au rendez-vous...

Le lendemain, à l'heure convenue, K2 se pointa à l'adresse indiquée par Richter. C'était dans une tour d'habitation des bords de Seine, l'avant-dernier étage. Là, dans un appartement plutôt bien meublé, Richter l'attendait avec une meuf que K2 n'avait jamais rencontrée.

« Inspecteur Stéphanie Berg, Sofiane alias Karim », dit Richter, ni bonjour ni comment ça va.

Ensuite la dénommée Berg commença à parler. Elle parla pendant une bonne demi-heure, et ce qu'elle raconta à K2 lui donna l'impression très nette de basculer dans la quatrième dimension.

CHAPITRE IX

PARA BELLUM

Quand le surnommé « Ka » était entré dans la pièce, Stéphanie Berg s'était dit que ce type ne serait pas facile à convaincre. Visage dur, regard incisif, lèvres pincées, ce petit quelque chose dans l'attitude qui dénote l'habitude du danger : un client sérieux.

Elle sentit instinctivement qu'il était inutile de chercher à le mettre en confiance. Cela ne pourrait qu'éveiller sa méfiance. Elle se contenta d'un « bonjour monsieur Ka », sec et vaguement professionnel, puis elle commença son exposé, sans transition.

« Bonjour monsieur Ka. Mon ami ici présent, le capitaine Richter, m'a dit que vous aviez localisé monsieur Blanco, alias 'monsieur Blanc'. Mon ami, le capitaine Richter, m'a aussi dit qu'il vous avait demandé de nous aider à exfiltrer 'monsieur Blanc'. Et mon ami, le capitaine Richter, me dit aussi que vous n'êtes pas très coopératif.

« Je peux comprendre que vous hésitez à nous rendre service. Après tout, vous ne pouvez pas savoir pourquoi nous voulons parler avec 'monsieur Blanc'. Vous ne savez pas qui est en réalité 'monsieur Blanc', ni ce qu'il a fait, ni quelles informations il détient. Et vous ne savez pas davantage qui nous sommes, et pourquoi nous avons besoin des informations que détient 'monsieur Blanc'. Dans ces conditions, il est tout à fait naturel que vous ne souhaitiez pas nous aider.

« Nous avons parlé de tout cela avec mon ami, le capitaine Richter. Et nous sommes arrivés à une conclusion : le mieux, c'est de vous remplir les blancs. Nous allons vous expliquer qui est en réalité 'monsieur Blanc', ce qu'il sait et pourquoi cela nous intéresse.

« Nous ne vous dirons pas tout. Il y a des choses que vous n'avez pas besoin de savoir. Il y en a aussi qu'il serait dangereux pour vous de savoir. Des choses

que vous ne voulez d'ailleurs même pas savoir, parce que vous savez que si vous les saviez, vous seriez en danger. Nous ne vous dirons que ce que vous avez besoin de savoir, et rien de plus. Et nous apporterons des preuves de tout ce que nous vous dirons.

« L'histoire que je vais vous raconter maintenant, monsieur Ka, est certainement la plus extraordinaire histoire qu'on vous ait jamais racontée. D'ailleurs, à moins que vous ne soyez doué d'une imagination exceptionnelle, même dans vos cauchemars les plus délirants, vous ne pourriez pas inventer un dossier aussi étrange que celui dont allez maintenant prendre connaissance. Cependant, souvenez d'une chose : nous détenons des preuves irréfutables de tout ce que je vais maintenant vous raconter, et nous pouvons produire ces preuves.

« A l'issue de notre conversation, j'en produirais même une qui devrait vous convaincre.

« A présent, commençons par la partie de l'histoire que vous connaissez, si vous voulez bien.

« Ou disons : la partie de l'histoire que vous croyez connaître.

« Il y a deux ans, une vague d'émeutes a secoué la conurbation Paris-Banlieue. Cette vague d'émeutes est partie de l'extrazone 934. Cet événement a brisé des milliers de vies, dont la vôtre. Vous avez perdu la quasi-totalité de vos amis, si tant est qu'on puisse parler d'amis pour désigner les membres d'un gang, et votre propre mère a été tuée pendant les troubles. C'est, pensez-vous, un certain monsieur Kous qui l'a tuée. Et ce monsieur Kous, lui-même, a été tué ensuite. En tout cas, c'est ce que vous pensez.

« Je vais maintenant vous apprendre la vérité, monsieur Ka. La vérité est que ce n'est pas monsieur Kous qui a tué votre mère.

« Monsieur Kous était à la tête des rebelles néomusulmans, des fanatiques sectaires animés par un étrange délire mystique. Et ce sont ces rebelles qui ont tué votre mère. Et cependant, comme je vais maintenant vous l'expliquer, ce n'est pas monsieur Kous qui a tué votre mère. Quelqu'un tirait les ficelles, monsieur Ka, et ce n'était pas monsieur Kous. En fait, monsieur Kous n'était qu'une marionnette.

« Oubliez ce que vous croyez savoir sur les rebelles, monsieur Ka. Vous croyez savoir que ces rebelles étaient des musulmans égarés, fanatisés par une théologie contraire aux enseignements. Vous croyez savoir que, de manière assez curieuse, ces fanatiques plaquèrent leur théologie hérétique sur les scénarios de certains jeux vidéos piratés, largement distribués dans l'extrazone 934 – des jeux vidéo développés par une certaine compagnie Synacgame, filiale du groupe Synactis International. Et vous croyez savoir que la société Synacgame n'était pour rien du tout dans cette affaire, que ce sont les fanatiques sectaires

qui utilisèrent le support des jeux vidéo pour faire passer aux jeunes leur message délirant.

« Oubliez tout cela, monsieur Ka, car tout cela est entièrement faux.

« Voici la vérité, monsieur Ka. La vérité, c'est que certes, il y avait une organisation clandestine dans la 934. Et il est vrai, également, que 'monsieur Kous' était un de ces leaders. Il est vrai, également, que cette organisation avait une doctrine étrange, qui semblait mêler de manière anarchique des bribes de théologie islamique et la fast-food culture issue des jeux vidéos – fast-food culture qui, hélas, est aujourd'hui la *seule* culture d'une bonne partie de la jeunesse, en particulier dans les extrazones. Tout cela est vrai, mais il est faux que cette organisation ait utilisé la fast-food culture comme prétexte, comme support pour diffuser sa théologie hérétique.

« La vérité, monsieur Ka, c'est exactement l'inverse de ce que vous croyez savoir. Ce n'est pas une doctrine islamique qui a été dissimulée derrière la récupération des personnages d'un jeu vidéo, c'est une doctrine distillée par ce jeu vidéo qui a été dissimulée derrière des éléments épars, issus de la doctrine islamique. Par conséquent, l'organisation underground qui a minée l'extrazone 934 n'était pas une organisation islamique fanatique utilisant les jeux vidéo pour diffuser sa doctrine, c'était une organisation inspirée par ces jeux vidéos, et qui a utilisé l'islam pour dissimuler sa véritable nature.

« Naturellement, monsieur Ka, vous devez vous demander comment des jeux vidéo, de simples jeux vidéo, ont pu inspirer une doctrine débouchant sur la guerre civile. Ce sont des jeux, de simples jeux, sans aucun rapport a priori la politique, ou avec la religion. Comment ces jeux pourraient-ils avoir une influence politico-religieuse ? – Voilà, évidemment, la question que vous vous posez, monsieur Ka.

« La réponse, monsieur Ka, se trouve quelque part dans le cerveau de 'monsieur Blanc'. Et c'est pourquoi nous voulons avoir une conversation avec lui.

« Pour vous expliquer toute cette affaire, je dois maintenant faire un petit détour. Il me faut vous parler de la société qui fabrique les jeux vidéo en question.

« La SIC, la Synactis International Company, a été créée dans les années 2010 de l'ancienne ère, juste après la tornade boursière qui lamina la plupart des blue chips. Elle fut construite par la fusion des trois principaux concepteurs de logiciels au monde. Par la suite, pour des raisons réglementaire, dans le cadre de discussions qui sont remontées jusqu'à l'organisation mondiale du commerce, les autorités de régulation boursière ont imposé le démantèlement partiel de cette entité formidable. La SIC a donc été coupée en une dizaine d'entités plus

réduites, dont la moitié a été regroupée par la suite, à l'initiative des Américains, dans une SIC reconstituée, mais sur un périmètre plus étroit.

« Cette SIC nouvelle formule entretient des rapports symbiotiques complexes avec les entités issues de la SIC ancienne formule. En fait, je dirais que la SIC nouvelle formule a en pratique reconstitué le périmètre de la SIC ancienne formule, à ceci près que le contrôle est moins direct – les entités éparses issues de la SIC ancienne formule n'entrent pas dans le périmètre de consolidation de la SIC nouvelle formule.

« Le contrôle est maintenant exercé indirectement, soit par le biais des brevets, que la SIC nouvelle formule a conservés et dont elle autorise l'exploitation uniquement par les filiales de la SIC ancienne formule, soit par l'intermédiaire d'un fond d'investissement basé aux îles Cayman, Davidson Worldwide – un fond d'investissement surnommé, dans les milieux de la haute finance, 'big D'.

« 'Big D' est un fond d'investissement très discret. Je suppose, monsieur Ka, que comme la quasi-totalité de nos contemporains, vous n'en avez jamais entendu parler. Et pourtant, 'Big D' joue probablement, dans votre vie, un rôle bien plus important que, mettons, le gouverneur de l'europrovince Neustrie.

« Quand on analyse attentivement la structure capitaliste des dix plus grands groupes mondiaux, leaders respectifs dans les domaines de l'armement, de la chimie, de l'agroalimentaire, du pétrole, de la sidérurgie, de l'automobile, de la construction navale, de la construction aéronautique, des systèmes d'information et des médias, on s'aperçoit de quelque chose. Tenez vous bien, monsieur Ka : ces dix groupes sont tous contrôlés par des fonds d'investissements qui sont eux-mêmes contrôlés par Davidson Worldwide.

« Est-ce que vous vous rendez compte, monsieur Ka, des implications de cet état de fait ? Cela veut dire que la personne qui dirige 'Big D' décide du niveau d'armement de l'armée qui vous protège, de la solidité des freins du bus qui vous convoie, du taux d'organismes génétiquement modifiés dans votre assiette, du prix du litre d'essence et donc du prix de votre ticket de bus. Si vous prenez l'avion, 'Big D' décide du prix du ticket, de la vitesse à laquelle vous volerez, et même de la fiabilité de l'appareil. Si vous allumez votre smartcom, 'Big D' décide des logiciels espions implantés dans la mémoire de votre machine. Si vous allumez la télé, c'est 'Big D' qui fixe le programme. Vous ne le connaissez pas, vous ne savez même qu'il existe, et cependant, il décide de presque tous les aspects de votre vie. Fascinant, n'est-ce pas ?

« Mais il y a encore plus fascinant, monsieur Ka. En étudiant attentivement l'organigramme officiel de Davidson Worldwide, on comprend facilement que cet organigramme officiel n'est, de toute évidence, pas l'organigramme réel. Le fonctionnement de 'Big D' est inspiré de celui de l'ancien groupe Carlyle, démantelé il y a près de trente ans, avec un conseil d'administration littéralement

truffé d'anciens chefs d'Etat, et à la tête de ce conseil d'administration, une personnalité sans le moindre relief – actuellement, il s'agit d'un certain Paul Harrisson, un Anglais – un quinquagénaire très élégant, un monsieur qui porte bien le costume sur mesure à dix mille eurodols.

« Paul Harrisson est un ancien haut fonctionnaire de la Banque Mondiale. Il a un très beau carnet d'adresses. Il connaît personnellement la plupart des gens qui comptent dans l'Alliance Douanière Panaméricaine, dans l'Union Eurocorporative et dans la sphère de prospérité sino-japonaise. Mais il n'a bien évidemment pas les épaules pour diriger un conseil d'administration où siègent une bonne dizaine d'anciens chefs d'Etat. En fait, tout indique qu'il joue un rôle de secrétaire de séance. Il lit l'ordre du jour, les membres du conseil approuvent les résolutions qui leur sont proposées, sans jamais rien trouver à y redire d'ailleurs, puis tout ce beau monde se quitte en bonne entente et file en ordre dispersé se taper la cloche dans les meilleurs restaurants de la ville où se tient la réunion – tantôt New York, tantôt Berlin, tantôt Tokyo.

« Voilà ce qu'il y a de plus fascinant chez 'Big D', monsieur Ka : non seulement vous ignorez en temps normal jusqu'à l'existence de cette puissance, non seulement vous ignorez de toute manière qui la dirige, mais en outre, *personne* ne sait qui la dirige. 'Big D' n'est pas une société cotée en bourse, et son pavillon de complaisance lui permet de dissimuler complètement la structure de son actionnariat. En d'autres termes : nous savons que les gens qui contrôlent 'Big D' sont de facto les maîtres du monde, mais nous ne savons pas qui contrôle 'Big D' – et apparemment, à part les intéressés, personne n'en sait rien.

« C'est plus qu'inquiétant. Une fois qu'on a analysé les activités de Synactis ces dernières années, et quand on se souvient que ces activités sont de fait pilotées par les gens qui contrôlent 'Big D', on a très envie de savoir qui contrôle 'Big D', et pour mettre en œuvre quel projet au juste.

« Laissez-moi vous toucher deux mots des activités de Synactis, ces dernières années.

« Il y quatre ans environ, SynacAdvert, filiale publicité de Synactis, a entamé des recherches sur un nouveau mode de '*placement produit*'. Le placement produit, monsieur Ka, consiste à glisser une référence à un produit ou à une marque dans un film, dans une série télévisée, dans un roman, dans un article de journal, ou même dans un jeu vidéo. Il arrive même qu'une publicité serve de support à un placement produit – par exemple une publicité pour une marque de plats cuisinés à micro-ondes peut servir au 'placement produit' d'une marque de four à micro-ondes.

« Ce nouveau mode de placement produit a été baptisé par les équipes de SynacAdvert le 'Trojan Mimesis', c'est-à-dire 'l'imitation troyenne', ou, si vous préférez, 'l'imitation à la manière troyenne'. C'est une double référence classique :

d'une part une référence au 'cheval de Troie', la ruse par laquelle Ulysse réussit à faire entrer les Achéens dans la ville de Troie ; et d'autre part, c'est une référence au concept de 'mimesis', développé par Aristote dans la Poétique – en résumé : l'imitation du réel par l'art.

« Cette double référence renvoie au fonctionnement du 'mode TM', pour 'trojan mimesis'. Le cheval de Troie est une ruse, qui consiste à se dissimuler derrière une apparence trompeuse. La mimesis est, dans toute création artistique, la première phase de dramatisation des pulsions, des fantasmes et des phobies, phase nécessaire pour créer la tension qui va rendre possible la phase suivante, c'est-à-dire la catharsis – la purification, en Grec. La mimesis crée une sensation de souvenir, agréable ou désagréable, ancrée dans l'inconscient. La catharsis va libérer cette sensation dans le conscient, et ainsi permettre l'explosion des pulsions, des fantasmes, des phobies. Donc, le mode 'trojan mimesis' va consister à créer un souvenir à l'intérieur de l'esprit du spectateur, mais sans que le spectateur s'en rende compte. La technique ? Des images subliminales d'un type nouveau, dites 'interactives'.

« Concrètement, le mode TM exploite une propriété de l'esprit humain que les cognitivistes appellent la 'conscience imageante'. Ils désignent par là le processus par lequel notre cerveau reconstitue l'image mentale d'un objet, d'un visage, ou même d'une forme théorique. Lorsque nous sommes confrontés à une image floue, nous avons tendance à plaquée sur cette image une image mentale proche. Notre conscience imageante nous sert à reconstituer la cohérence du réel quand celle-ci cesse d'être évidente. Le mode TM utilise cette propriété de l'esprit humain.

« En arrière-plan sont insérées des images subliminales imprécises, volontairement floues, mais renvoyant plus ou moins, par moment, à des formes discernables. Sur ces images subliminales floues sont superposées des images subliminales claires, précises, qui correspondent aux produits à placer.

« L'insertion des images subliminales n'est évidemment pas faite au hasard. Par exemple, si le support est un film, les images du produit qu'on veut placer sont insérées à des moments du film qui correspondent à la catharsis, ou à l'annonce de la catharsis, tandis que ce produit est absent des scènes qui correspondent à la mimesis, en particulier s'il s'agit d'une mimesis négative.

« Les images floues sont insérées en support à la construction de la mimesis liée au produit placé, et elles exploitent généralement ce que les psychiatres appellent la 'mémoire profonde' – c'est-à-dire la mémoire inconsciente de nos toutes premières années, voire de nos premières semaines, mémoire que les adultes conservent mais ne peuvent exprimer, ni visualiser clairement. C'est la mémoire du visage de votre mère quand elle se penchait vers vous pour vous donner le sein, la mémoire de votre père la première fois qu'il vous a fait grim-

per sur ses épaules, le souvenir de votre première peur aussi – par exemple, la première fois que vous avez vu couler votre sang. Ces images implantées dans votre mémoire profonde structurent votre personnalité, elles vous aident à organiser intuitivement vos conceptions du Bien et du Mal. Elles sont très étroitement liées à la représentation intérieure que nous nous faisons de la divinité, si nous sommes croyants. Elles expliquent plus ou moins nos attirances sexuelles ou nos phobies irrationnelles.

« Les images floues générées par le mode TM exploitent l'existence d'un certain nombre de stéréotypes. Par exemple, dans un film, on insérera l'image floue d'une mère donnant le sein en arrière-plan d'un produit alimentaire, et on laissera la conscience imageante des spectateurs superposer leur propre image mentale de la mère au visage flou qui apparaît à l'écran.

« Dans le cas des jeux vidéos faits pour être joués avec un masque de virtualité, le système peut être perfectionné grâce à l'analyse des mouvements rétinien. C'est surtout dans ce cas que l'on peut parler, à bon droit, d'images interactives. Le logiciel va analyser les évolutions de la rétine pour optimiser les images floues, de manière à ce qu'elles soient aussi proches que possibles des images mentales résiduelles propres au sujet considéré. Il paraît que c'est techniquement très facile, parce que notre pupille se dilate spontanément devant un spectacle agréable, et se rétracte au contraire devant un spectacle désagréable.

« Il y a quatre ans, lorsque SynacAdvert s'est lancée dans l'expérimentation du mode TM, l'état-major de Synactis International était plutôt incrédule. Mais très vite, les résultats obtenus par SynacAdvert ont convaincu même les plus sceptiques. Le procédé a été optimisé, puis diffusé à l'ensemble des filiales du groupe Synactis. Les sociétés liées, hors périmètre de consolidation, ont également pu bénéficier de cette percée de SynacAdvert en matière de placement produit. Il en est résulté un accroissement notable du chiffre d'affaires de toutes les compagnies concernées. Bien entendu, les consommateurs n'ont pas été tenus au courant de ces manipulations.

« En soi, le développement du mode TM par Synactis International est déjà inquiétant. Mais il y a encore beaucoup plus inquiétant, monsieur Ka.

« Le Department of Defense de l'Alliance Panaméricaine entretient une antenne à l'intérieur du groupe Synactis. Le nom de cette structure est 'Corporate Intelligence Service', en abrégé : CIS. C'est une pratique courante à l'intérieur de tous les grands groupes américains, pratique qui a d'ailleurs été copiée par l'Union Eurocorporative – c'est ainsi que Synactis Europe possède, en son sein, un 'service de veille informationnelle', ou SVI, un service directement lié à Europol. A ce propos, une remarque : puisque le DOD panaméricain n'a pas de lien organisationnel direct avec Europol, alors que le CIS a des liens très forts avec le SVI, on peut légitimement se demander si le CIS est une antenne du

DOD à l'intérieur de Synactis ou une antenne de Synactis à l'intérieur du DOD. Après tout, Synactis est en mesure de faire la synthèse des informations recueillies par le DOD et par Europol – donc Synactis est mieux informé que les plus puissants gouvernements de la planète...

« Le CIS a été informé des progrès du mode TM. Et le Department of Defense de l'Alliance Panaméricaine s'est aussitôt saisi du dossier. Plus précisément, c'est la section 'action psychologique' qui a été chargée de réfléchir aux possibilités d'utilisation du mode TM dans le cadre des campagnes d'influence développées par l'Alliance Panaméricaine.

« Comme vous le savez certainement, monsieur Ka, dans le monde d'aujourd'hui, les guerres entre grande puissance ne sont plus des guerres ouvertes, comme il y en avait jadis. Les armées de la Sinosphère, de l'Union Eurocorpo et de l'Alliance Panaméricaine, si elles s'affrontaient de façon ouverte, détruiraient la planète en quelques minutes.

« Les guerres d'aujourd'hui sont menées principalement à l'aide des médias, et secondairement grâce aux mafias. Les médias reçoivent pour tâche de démoraliser l'adversaire, de briser la cohésion de sa population, de perturber de toutes les manières possibles le bon fonctionnement de son système social et économique, principalement en détruisant peu à peu le substrat culturel qui permet aux peuples de se représenter à eux-mêmes. Les mafias, quant à elles, sont chargées d'exploiter les failles créées par l'action psychologique, et si possible de les élargir, en répandant la corruption sous toutes ses formes, et bien entendu sous sa forme la plus immédiatement palpable : les stupéfiants.

« Dans le cadre de ce type de guerre, le mode TM offre évidemment des perspectives fascinantes, et les spécialistes de l'action psychologique l'ont immédiatement compris. Le mode TM permet de modifier les perceptions fondamentales de l'être humain, car ses représentations les plus structurantes peuvent être manipulées à son insu. Pour prendre une image : la publicité classique, la propagande classique, c'est comme manipuler la signalisation le long de la route parcourue par l'esprit. Mais le mode TM, c'est la possibilité de modifier la route elle-même.

« Il y a environ trente mois, le CIS a passé commande à Synactis d'une 'arme de destruction psychologique massive', pour reprendre les termes employés par le Department of Defense. Comme ce sont les jeux vidéo qui offrent le meilleur support pour le mode TM, c'est Synacgame, la filiale jeux de Synactis qui a traité la commande. Et ils ont finigué le travail.

« L'arme en question utilise le mode TM non pour placer des produits, mais pour induire des comportements. En phase 'mimesis', elle utilise principalement l'image maternelle – raison pour laquelle elle est dans l'ensemble plus efficace sur les hommes que sur les femmes ; pour être efficace sur les femmes, il

aurait fallu qu'elle utilise davantage l'image paternelle. L'arme commence par instiller une forme floue progressivement identifiée à l'image profonde de la mère. Ensuite, elle organise le retrait progressif de cette forme floue pour susciter une tension, une contradiction que le sujet cherchera nécessairement à surmonter. Arrive alors la catharsis, qui est associée à un comportement déviant – en l'occurrence, il s'agissait de l'autodestruction, par suicide ou, de manière plus symbolique, par la drogue ou l'alcool.

« Les modalités de développement et de test de l'arme en question donnent à réfléchir. Les routines servant à construire les formes floues ont été développées par des laboratoires situés aussi bien dans la Sinosphère que dans l'Alliance Panaméricaine, et comme les sociétés situées dans la Sinosphère rendent toutes des comptes aux services de renseignement chinois, il est très probable que ces derniers étaient au courant du développement de cette arme. Or, ils ne s'y sont pas opposés.

« Mais il y a mieux : le groupe Synactis décida de tester l'arme en question, et le lieu choisi pour la tester fut la conurbation Paris-Banlieue. Or, Europol a été mis au courant par le SVI de Synactis, et les autorités eurocorporatives ont donné leur accord. En d'autres termes, les dirigeants de l'Union Eurocorpo ont autorisé le Department of Defense de l'Alliance Panaméricaine à tester une arme sur le sol de l'Union Eurocorpo.

« Arrivé à ce point, si vous le permettez, monsieur Ka, récapitulons les données du problème. Nous avons un fond d'investissement opaque, implanté dans un paradis fiscal, et qui contrôle indirectement les dix plus grandes entreprises mondiales. Nous avons une mégacorporation du marché des logiciels, qui met au point une nouvelle technique de marketing s'apparentant quasiment à un viol mental. Nous avons une coopération étroite entre les services de développement de cette mégacorpo et les services spéciaux de deux des trois principales puissances mondiales, et nous avons en outre la probable participation des services spéciaux de la troisième puissance mondiale. Nous avons pour finir le développement d'une arme d'action psychologique, et nous avons un accord entre l'Alliance Panaméricaine et l'Union Eurocorporative pour tester cette arme sur le territoire de l'Union. Vous comprenez, maintenant, monsieur Ka, pourquoi nous trouvons si inquiétant de ne pas savoir qui dirige Davidson Worldwide ? Qui est derrière tout cela ?

« L'arme a été testée il y a un peu moins de deux ans. Le test ne s'est pas déroulé comme prévu. Non que l'arme se soit avérée inefficace, certes non ! Au contraire, le problème est venu du fait qu'elle a *trop bien* fonctionné. En fait, les dirigeants de Synactis ont été dépassés par leur propre succès.

« Ils avaient prévu de faire assembler l'arme par Synacgame Europe, en utilisant des composants développés par Synactis America. Mais au fur et à mesure

que l'assemblage avançait, l'équipe de développeurs de Synacgame Europe a été décimée par une mystérieuse épidémie de folie suicidaire. L'arme était tout simplement trop puissante pour être assemblée. Quiconque travaillait dessus souffrait de troubles du sommeil, susceptibles de dégénérer, dans un peu moins d'un cas sur dix, en pathologie mentale lourde – schizophrénie paranoïde, en règle générale, avec des cas de mythomanie et d'obsession sanguinaires.

« Les études effectuées par la suite ont démontré qu'une forme mémorielle paradoxale venait parasiter l'image maternelle floue suggérée par le mode TM. Apparemment, cette forme mémorielle ne s'était pas manifestée tant que le mode TM avait été utilisé en placement produit. Le mode TM, dans le cadre de l'arme mentale, suggère une catharsis par l'autodestruction, mais cette forme floue retourne la dynamique en violence pure et simple – une autodestruction retournée vers l'Autre, si vous voulez, donc la destruction à l'état pur.

« C'était le but du test de vérifier si cette arme pouvait contribuer à créer le chaos dans la population visée, et le moins qu'on puisse dire, c'est que le test s'est avéré concluant. Du fait de l'intervention de cette forme mémorielle paradoxale, qui agit comme le négatif de l'image maternelle, le niveau de violence suggéré par l'arme a été nettement plus élevé que ce qui avait été programmé. En quelques semaines, plusieurs membres de l'équipe Synacgame se sont suicidés, souvent après avoir tué leurs proches.

« Monsieur Ka, parmi les personnes infectées, on trouve, vous l'avez compris, un certain Maxime Blanco, alias 'monsieur Blanc'. Avant d'être atteint par le virus mental concocté par ses estimés collègues de Synactis, c'était plutôt un brave homme. Ses connaissances le décrivent comme un quadragénaire sportif, épanoui, qui adorait sa femme et ses enfants. Une fois infecté, il a tué sa femme dans des conditions indescriptibles.

« Après ce meurtre, Blanco s'est réfugié dans une extrazone – votre extrazone, monsieur Ka. Là, comme vous le savez, il a commencé à se faire de l'argent en écoulant des copies pirates des logiciels sur lesquels il avait travaillé chez Synactis. Et ce faisant, comme vous l'avez sans doute compris, il a diffusé le virus mental mis au point par Synacgame pour le compte du CIS.

« A partir de ce moment-là, tout le protocole d'expérimentation mis en place par Synactis tombait à l'eau. Au lieu d'une diffusion prudente à des cercles de testeurs, les produits contaminants se sont retrouvés sur la place publique – et ils étaient bien, bien plus virulents que tout ce que l'état-major de Synactis avait pu imaginer.

« Quand ils ont compris ce qui se passait, les dirigeants du groupe Synactis ont immédiatement ordonné la diffusion des antidotes – des virus mentaux cachés dans les spots télévisés et les animations satellitaires, grâce au mode TM. Ces virus offraient un ensemble de formes floues en catharsis capables d'inhiber les

réflexes de violence et d'autodestruction induits par l'arme d'action psychologique. C'est ce qui explique que les émeutes qui ont déferlé sur la 934, votre extrazone, n'ont finalement pas contaminé le reste de la conurbation – ou en tout cas, seulement sous une forme très atténuée. Il faut trois à quatre semaines d'exposition au mode TM pour qu'il commence à faire sentir ses effets de manière sérieuse. L'antidote a été diffusé assez vite pour stopper le processus.

« Ainsi, monsieur Ka, le reste de la conurbation a été sauvée. Seule votre extrazone, la 934, a été balayée par un raz-de-marée de haine, de violence, de folie.

« Vous comprenez maintenant, monsieur Ka, pourquoi ce n'est pas le surnommé 'Kous' qui a tué votre mère. Ce garçon n'était qu'un instrument. Quand il a fait exécuter votre mère, il était le jouet d'une force supérieure, déchaînée en partie volontairement, en partie involontairement, par les gens qui ont organisé la diffusion d'une arme d'action psychologique fondée sur le mode TM.

« 'Kous' n'était pas totalement innocent, bien sûr. Après tout, il aurait pu ne pas céder à cette force. Mais même s'il n'était pas innocent, il n'était pas non plus le principal coupable.

« Le principal coupable, monsieur Ka, est la personne, ou plus vraisemblablement le groupe de personnes, qui ont commandité l'opération pour le compte des vrais patrons du groupe Synactis, c'est-à-dire les dirigeants occultes de Davidson Worldwide...

« Revenons à Maxime Blanco, alias 'monsieur Blanc'. Quand la situation est devenue incontrôlable, dans l'extrazone 934, il a soudainement disparu. La PC a cependant fini par retrouver sa trace : il avait vendu à un certain William Janson-Benoît, alias Ba444, un pack de routines informatiques confidentielles cryptées par Synactis, en échange d'une filière de sortie sûre – apparemment, monsieur Ka, votre ami 'monsieur Blanc' avait quelque doute concernant votre sens de l'hospitalité, et il avait pris ses précautions.

« Nous savions, grâce à la PC, qu'il avait transité par l'extrazone 932, mais ensuite, nous avons perdu sa trace. Et pourtant, je peux vous garantir que ce n'est pas faute de l'avoir cherché ! Maxime Blanco détient semble-t-il une bonne partie, peut-être la totalité des codages qui permettent de décrypter les images subliminales, les 'formes floues', insérées par Synacgame dans ses jeux vidéo. Autant vous dire qu'il nous intéresse au plus au point.

« Et qu'il intéresse sans doute aussi beaucoup les services spéciaux eurocorporatifs, soit dit en passant...

« Nous voulons être les premiers à lui mettre la main dessus, monsieur Ka. Et soit dit entre nous, cela vaudrait certainement bien mieux pour lui, car je doute que les services spéciaux lui laisseraient la vie sauve, s'ils le trouvaient porteur des codes de décryptage Synactis.

« Pour nous, monsieur Ka, mettre la main sur Maxime Blanco est un objectif prioritaire. S'il nous livre les codes de cryptage, nous pourrions décoder certaines séquences de l'arme d'action psychologique Synactis – et, ce qui est peut-être encore plus important, nous pourrions sans doute décoder les antidotes, pour pouvoir les reproduire.

« Bien sûr, vous vous demandez qui est ce 'nous' au nom duquel je parle, depuis tout à l'heure. Alors voilà, en quelques mots : nous sommes un groupe de gens, des gens ordinaires, des particuliers, qui se sont constitués progressivement en une organisation. Notre organisation comprend également des membres de la Police Continentale, et même de la FITEC. Mais ils agissent en tant que simples particuliers, quand ils se joignent à nous.

« Notre objectif est de faire en sorte que ce ne soit plus les gouvernements seuls qui maîtrisent ces armes, mesures et contre-mesures, et avec elles notre destin. Nous n'avons qu'une confiance très limitée dans un gouvernement eurocorporatif capable d'approuver l'utilisation de sa population comme cobaye pour tester une arme nouvelle. Nous n'avons qu'une confiance très limitée dans un système où quelqu'un, à la tête de Davidson Worldwide, peut donner des ordres à la fois aux antennes des services spéciaux panaméricains à l'intérieur de Synactis America, et aux antennes des services spéciaux eurocorporatifs à l'intérieur de Synactis Europe. Nous avons de bonnes raisons de penser que ces gens, inconnus de nous mais que nous savons très puissants, ont à l'égard de notre population des projets fort peu sympathiques. Alors, nous nous organisons en conséquence. Nous nous préparons, de toutes les manières possibles, à affronter une situation où les maîtres de Synactis utiliseraient *pour de bon* leur arme de destruction psychologique massive – pour de bon cette fois, et pas dans le cadre limité d'un exercice.

« Pour l'instant, nous n'avons décodé qu'une petite fraction des routines cryptées insérées il y a deux ans par Synactis dans les jeux contaminants. Mais c'est déjà suffisant pour nous faire une idée de la puissance de cette arme.

« Et pour vous convaincre que je ne délire pas, monsieur Ka, je vous propose maintenant une partie de jeu vidéo. Bien sûr, la copie sur laquelle vous allez jouer n'est pas la copie commerciale. Dans la copie que je vous propose, les formes floues ont été rendues visibles – celles, du moins, que nous avons pu déchiffrer.

« Oh, je sais que vous avez du mal à croire ce que je viens de vous raconter. Mais jouez au jeu que je vous propose, monsieur Ka, et nous verrons si vous croyez. »

Richter et Berg laissèrent jouer Karim Saïdi une grosse heure. Ils savaient que ce serait suffisant.

Quand ils retournèrent dans la pièce où il l'avait laissé, ils le trouvèrent prostré sur sa chaise, en état de choc.

Exactement comme ils s'y attendaient.

Richter avait une flasque de schnaps sur lui. Il en offrit une rasade à K2, qui la descendit cul sec.

Il leva les yeux vers eux, et ils reconnurent, dans son regard, cette expression étrange, commune à tous ceux qui revenaient du « territoire » – c'était ainsi qu'on désignait le jeu décrypté.

« Laissez-moi décrire l'expérience que vous venez de traverser, » proposa Berg à K2. « C'est comme si vous aviez regardé dans un miroir capable de refléter non votre visage, mais la structure de votre cerveau. Vous avez littéralement l'impression d'avoir plongé en vous-même. »

Richter sortit de sa poche de chemise un paquet de cigarettes et un briquet. Il posa le tout devant K2.

K2 sursauta. C'était exactement le geste qu'avait eu Richter, deux ans plus tôt, quand il l'avait recruté pour la PC. Et c'était la même marque de cigarettes.

Il piocha une tige et l'alluma.

« Par curiosité, » demanda Berg, « qui avez-vous rencontré ? Votre mère et votre père ? »

K2 grommela : « Je n'ai jamais connu mon père. »

Il y eut un silence, puis il ajouta, à voix basse : « J'ai rencontré des mecs que j'ai tués. »

« Ah, » fit Richter, « moi aussi, ça m'est arrivé. »

Nouveau silence. K2 réfléchissait, il semblait très calme. Berg se fit la réflexion que Richter avait raison : ce garçon était solide. La plupart des gens, après avoir traversé le « territoire », étaient à peine capables d'articuler une phrase sensée pendant plusieurs heures.

K2 demanda soudain à Berg : « Tout à l'heure, vous m'avez dit que 'Kous', je le croyais mort. Ça veut dire qu'il ne l'est pas ? »

Berg regarda Richter, lequel esquissa un sourire.

« Alors ? », insista K2. « Si nous devons travailler ensemble, j'ai besoin de savoir. »

« Donc nous allons travailler ensemble ? »

« Oui, » admit K2. « Evidemment. »

Richter prit une grande inspiration.

« Votre meilleur ennemi, ‘Kous’, a été exfiltré par la FITEC. J’avais donné consigne de l’éliminer, mais à la fin du soulèvement, de nouveaux ordres sont tombés, venus de très, très haut. Et soudain, il est devenu très important de capturer vivant le plus grand nombre possible de membres de l’organisation responsable des émeutes. ‘Kous’ est passé par cette charrette-là. Je pense que les commanditaires de l’opération voulaient examiner les résultats de leur manipulation. »

« Je croyais qu’il était passé sous un char ? »

« Non, ils ont fait passer sous le char un type porteur d’une cagoule en expliquant à la foule que c’était le dénommé ‘Kous’, mais il ne s’agissait pas de lui. Nous avons ordre de faire croire à la mort des leaders, même si nous devons en fin de compte les capturer vivants. »

« C’est qui, le mec que vous avez écrabouillé à sa place ? »

« Je n’en sais rien. La FITEC ne m’a communiqué ce détail. »

K2 réfléchit encore un moment, puis il dit à Richter : « D’accord. Dites-moi où je vous l’amène, le Blanco. »

*

K2 avait tenu parole. Il avait collaboré avec les fractionnaires. Ils avaient pu exfiltrer Blanco. En échange de sa vie, et d’un nouveau visage offert gracieusement par la PC, ce saligaud avait livré les routines qu’il tenait en sa possession illégalement. Même s’il en savait moins qu’espéré, grâce à lui, la Fraction avait fait de gros progrès dans son exploration du « territoire ».

K2 était ensuite entré formellement dans la Fraction. Cela s’était fait après qu’il eut exfiltré Blanco. Au début, l’ancien caïd était hésitant. Puis Richter l’avait présenté à Rosso, qui tenait à recruter des profils atypiques.

« Dans la Fraction, » avait expliqué Rosso à K2, « nous ne nous intéressons pas au passé des gens. Ce qui compte, c’est l’avenir. Nous te demandons d’où tu viens, mais seulement pour savoir à qui nous avons affaire. Tout ça n’a pas beaucoup d’importance. L’important, c’est : où vas-tu ? Si tu vas dans la même direction que nous, et même si tu viens d’un endroit très différent de l’endroit dont nous, nous venons, on peut marcher ensemble. Tu veux avoir un avenir ? Nous aussi. Tu en as marre d’être un pion sur un échiquier, dans une partie que

tu ne comprends pas ? Nous aussi. Tu veux créer ton environnement au lieu d'être créé par lui ? Nous aussi. Tu veux maîtriser ton destin ? Nous aussi, c'est exactement ce que nous voulons. Tu penses que tu n'y arriveras pas tout seul ? Nous sommes arrivés à la même conclusion. »

Et comme K2 hésitait encore, Rosso ajouta : « Ne crois pas que cela nous ennuie d'avoir avec nous un mec qui a carburé dans un gang. Tu sais, j'ai pas mal traîné dans les extrazones, moi aussi, avant d'être affecté sur Paris Criminelle, et je sais comment marche le système. Je sais que dans certains quartiers, on n'a pas vraiment le choix de son destin. Le fait que tu connaisses ces milieux-là sera au contraire un atout pour nous. Il y a plein de gens, dans la Fraction, qui n'ont aucune idée de ce qu'est une extrazone dure. Notre organisation est faite d'intrazonards et d'extrazonards vivant dans des extrazones encore à peu près potables. Toi, tu saurais leur expliquer, à ces types-là, ce que ça veut dire, une extrazone dure. »

Et voilà pourquoi, depuis son entrée dans la Fraction, K2 était chargé d'accompagner les inspecteurs du chapitre Neustrie quand ils allaient vérifier la bonne organisation de la sécurité dans les réseaux et les groupes.

Berg, au départ, n'avait pas compris pourquoi Rosso demandait à l'ancien caïd de tenir cette fonction de « consultant » d'un nouveau genre. Et puis, peu à peu, elle avait saisi l'intérêt de la démarche. La veille encore de ce jour où K2 s'était retrouvé dans une bergerie abandonnée, sur le plateau du Vercors, pour assister au serment de Ducast, elle avait inspecté un groupe, à Meaux Extrazone Nord, en sa compagnie – et elle avait pu constater l'efficacité du personnage, sa capacité à faire passer certains messages, presque par sa seule présence.

Meaux Extrazone Nord était une de ces petites extrazones mi-afro, mi-euro, comme les villes moyennes en comptaient beaucoup. Les mécanismes d'épuration ethnique n'avaient pas joué partout avec la même intensité, pendant la grande crise des années 2010. Dans les grandes métropoles, où les gens ne se connaissaient pas et où peu de liens intercommunautaires avaient été tissés, l'épuration ethnique avait été totale et rigoureuse. Dans les grandes métropoles, il y avait eu très vite des quartiers afros, des quartiers euros, des quartiers asios, bien délimités. Mais dans les villes moyennes et, a fortiori, dans les petites villes, les mécanismes d'épuration ethnique avaient joué de manière plus variable. Le facteur humain, dans les villes à taille humaine, entra en ligne de compte beaucoup plus que dans les mégapoles. Parfois, l'affrontement avait extrêmement violent, parce que les gens se connaissaient et se détestaient. D'autre fois, on s'était arrangé, parce qu'on se connaissait et s'appréciait, d'un quartier à l'autre.

Localement, des réseaux de solidarité non ethniques avaient pris le relais des chaînes d'approvisionnement normales, pendant les grandes pénuries de biens

de consommation. Alors que dans les grandes villes il y avait une intrazone unifiée et des extrazones segmentées par origine ethnique, dans certaines villes moyennes, la situation était plus binaire : d'un côté une intrazone, de l'autre côté une extrazone – ou un tissu d'extrazones imbriquées les unes avec les autres, et communiquant les unes avec les autres.

A cause de cette moindre ethnicisation de l'urbanisme, les habitants des villes moyennes ou des petites villes ne se rendaient pas vraiment compte de ce qu'était devenue la vie dans les extrazones des grandes conurbations. Il existait tout un pan du territoire où l'on savait certes intellectuellement ce qui se passait dans les extrazones dures de la conurbation Paris-Banlieue, mais où on ne parvenait pas à intégrer vraiment cette connaissance purement intellectuelle – comme si, à un certain moment, le fait de ne pas être directement confronté à la violence interdisait d'en saisir la profondeur.

Meaux Extrazone Nord était parfaitement représentative de ce syndrome.

Un mois plus tôt, il y avait eu des incidents sérieux à Düsseldorf-Extrazone. La FITEC avait été envoyée sur site, pour « rétablir l'ordre par tous moyens que l'autorité militaire jugerait nécessaire ». Cela s'était terminé par des accrochages sérieux entre les gangs et les forces armées, avec à la clef une bonne centaine de morts – les incidents les plus graves depuis les émeutes de Paris-Banlieue, trois ans plus tôt. Les gangs de Düsseldorf avaient appelé à l'aide leurs « frères » des autres extrazones – et, à nouveau, on avait vu surgir la rhétorique pseudo-islamique qui avait fleuri pendant les incidents de Paris-Banlieue.

Pour l'instant, la Fraction n'avait pas d'informations laissant penser qu'il s'agissait d'une nouvelle manipulation par arme d'action psychologique. Il pouvait tout bonnement s'agir d'un concours de circonstances.

Mais peu importait, de toute manière. Au point où on en était, étant donné le degré d'infestation de tous les supports médiatiques par le mode TM, il était probable que l'équilibre psychique de toute la population était brisé. A la limite, les techniques de marketing déployées par les mégacorpos constituaient désormais une arme d'action psychologique en elles-mêmes, indépendamment de leur finalité commerciale.

Les extrazones de Paris-Banlieue avaient commencé à bouger dans la foulée de Düsseldorf. Des patrouilles de la PC attaquées, des magasins eurocorporatifs pillés, etc. Le chapitre fractionnaire de Neustrie avait activé ses contacts au sein des forces de police et dans la presse. But de l'opération : estimer le risque de dérapage et s'enquérir de l'attitude des forces de l'ordre.

Richter, principal contact de la Fraction à l'intérieur de la PC sur Paris-Banlieue, avait été formel : les instructions de la PC n'avaient pas évolué de-

puis les incidents survenus trois ans plus tôt. A savoir : protéger en toutes circonstances l'intrazone à sécurité maximale Neuilly-la Défense-Puteaux, dite Zone NDP.

Dixit Eric Vidal, responsable sécurité sur Paris-Banlieue, lors de la conférence des responsables PC sur la conurbation : « Comme tous les flics de la planète, nous sommes au service des gens qui nous payent, et les gens qui nous payent sont les mégacorpos installées dans la zone NDP. Donc nous protégeons prioritairement cette zone-là, parce que c'est là que se trouvent les gens dont notre salaire dépend. Des questions ? » – pas de questions dans la salle.

Une fois sécurisée la zone NDP, la PC et la FITEC avaient pour mission de protéger Paris-Intrazone, et plus particulièrement les quartiers rupins. S'il restait ensuite des disponibilités, et seulement dans ce cas, les extrazones devaient être sécurisées – et comme il était peu probable qu'il restât beaucoup de disponibilités une fois Paris-Intrazone sécurisé, cela impliquait qu'en pratique, les extrazones seraient abandonnées à elles-mêmes.

En d'autres termes, la population pacifique des extrazones allait être livrée en pâture aux hordes barbares issues de ces mêmes extrazones. Etant donné la sociologie des extrazones, cela voulait dire en pratique que les extrazones euros et asios, âge moyen élevé, revenu légèrement supérieur au minimum vital, étaient promises au pillage par les bandes issues des extrazones afros, âge moyen inférieur à vingt-cinq ans, forte proportion de revenus inférieurs au minimum vital.

Dans ces conditions, et même si les rapports de police laissaient penser que la flambée de violence retomberait rapidement, le chapitre de Neustrie décida de lancer un exercice général d'alerte. De toute manière, c'était une excellente occasion de tester les réflexes collectifs de défense dans l'organisme fractionnaire en Neustrie.

Tous les réseaux relayèrent l'alerte. Mais dans le réseau Pays de Brie, le groupe Meaux Extrazone Nord ne réagit pas correctement.

*

Stéphanie Berg et K2, devant la cellule de commandement du groupe Meaux Extrazone Nord. Berg placide, posée, le ventre légèrement en avant dans la position caractéristique de la femme enceinte – c'était son dernier mois avant d'être obligée de se mettre au repos. K2 légèrement en retrait, les yeux baissés, comme absorbé dans ses pensées.

Berg observait la cellule de commandement, debout en rang d'oignons devant elle. Tout le monde était là : le représentant, le référent, l'intendant, le gardien

et le veilleur. La réunion avait été organisée à l'initiative du gardien, un certain Pierre-Yves, qui avait à se plaindre du comportement de son représentant, un certain Vincent. Le veilleur, Yann, avait soutenu la requête du gardien. Le référent, Malek, et l'intendant, Désirée, semblaient garder une prudente neutralité.

L'organisation fractionnaire était la même à chaque niveau. Il y avait cinq filières – les représentants, pouvoir exécutif ; les référents, pouvoir judiciaire ; les intendants, chargés des finances ; les gardiens, chefs militaires ; et enfin les veilleurs, la police. Chaque filière avait un membre dans chaque groupe, dans chaque réseau, dans chaque chapitre.

Le représentant était le chef du groupe. En théorie, son autorité était complète, sous réserve qu'il respecte le code fractionnaire. Seul le représentant de réseau pouvait le contredire. Même si le style de direction promu était généralement assez participatif, la Fraction était une organisation hiérarchique, où le principe d'autorité prévalait. Le représentant devait faire preuve d'écoute, inviter les membres du groupe à s'exprimer avant de prendre position. Mais une fois qu'il avait fait son opinion et pris une décision, sauf veto motivé du référent, cette décision s'imposait à tous – « sans hésitation ni murmure ».

La Fraction était, fondamentalement, une organisation civile, adaptée donc à la vie civile. Mais c'était une organisation civile conçue pour pouvoir se transformer instantanément en organisation militaire, si cela devenait nécessaire. En conséquences, cette organisation civile était souterrainement calquée sur la structure des organisations militaire.

Et comme toute organisation de type militaire, ce n'était pas une démocratie.

Et donc, quand le représentant ne faisait pas son boulot, la machine tombait en panne.

Il y avait un garde-fou : le référent était chargé de vérifier que le représentant respectait le code fractionnaire – recueil de lois élaboré par le conseil central de la Fraction. L'autorité du représentant était en effet complète à condition qu'il n'agisse pas contre le code fractionnaire. Si un représentant de groupe prenait des décisions manifestement contraires au code fractionnaire, le référent de groupe devait poser un veto et signaler le problème au référent de réseau, lequel en avisait le représentant de réseau. Le représentant de réseau devait alors résoudre le problème, et s'il ne le faisait pas, le référent de réseau pouvait à son tour aviser le référent de chapitre. Celui-ci pouvait alors se tourner vers le représentant de chapitre, et si celui-ci ne répondait pas à la requête, le code fractionnaire prévoyait un garde-fou ultime : la convocation d'un jury de trente fractionnaires tirés au sort, instance habilitée à trancher toute crise insoluble par les voies ordinaires.

Ce système de double hiérarchie rappelait un peu le double commandement dans l'Armée Rouge de Trotski, officiers d'une part, commissaires politiques

d'autre part, mais avec tout de même quelques différences : d'abord la loi était écrite, il n'y avait pas d'arbitraire ; ensuite les responsabilités étaient clairement tracées : les référents n'avaient pas à se mêler de la conduite opérationnelle des groupes. Cela, c'était l'affaire des représentants. Le seul travail des référents était de connaître le code fractionnaire et de vérifier qu'il n'était pas transgressé. Sortis de leur fonction de contrôle, c'était des fractionnaires absolument comme les autres, sans aucune autorité propre.

Dans le cas de Meaux Extrazone Nord, le représentant avait refusé de faire exécuter l'ordre de mobilisation transmis par le réseau, au motif « qu'il n'y avait aucune menace sérieuse à Meaux ». C'était une faute de sa part, mais en l'occurrence, le système de double commandement ne fut d'aucune utilité. Le référent avait consulté le code fractionnaire, et il n'avait rien trouvé qui s'appliquât précisément à ce cas de figure. Le code précisait que le représentant de groupe « agissait au mieux des intérêts du groupe au vu de la situation locale et dans le cadre des instructions transmises par le représentant de réseau ». Le référent ne pouvait pas s'opposer au représentant sur cette base. Le représentant jugeait que l'alerte n'était pas fondée, et il était dans son droit.

Berg prit note des explications du référent, puis elle demanda au veilleur ce qu'il pensait de l'appréciation de la situation par le représentant.

Le veilleur était chargé, dans les groupes fractionnaires, du renseignement au sens large. Cela incluait principalement deux fonctions : repérer les dangers potentiels pour la Fraction au niveau local, et s'assurer que les fractionnaires n'étaient pas « retournés » par une organisation adverse. Logiquement, s'agissant de l'appréciation des menaces, un représentant sérieux devait d'abord consulter son veilleur.

Le veilleur de Meaux Extrazone Nord, un petit homme sec au regard vif, était visiblement soucieux de soutenir le gardien. Mais il était aussi tenu par l'obligation de tout fractionnaire : dire la vérité aux autres fractionnaires.

« Je dois reconnaître, » admit le veilleur, « que je n'ai aucune information me permettant de supposer qu'il y avait une menace directe et immédiate sur la sécurité des fractionnaires de notre groupe. »

Berg se mordit la lèvre. La position du veilleur n'allait pas lui faciliter la tâche. Elle n'était pas prête à blâmer un représentant, sauf si elle pouvait démontrer qu'il avait vraiment failli.

K2 intervint soudain, alors qu'il s'était jusque là fait oublier, dans un coin de la pièce.

« Combien de dossiers as-tu sur les dangers potentiels dans ton ressort ? », demanda-t-il au veilleur.

« Une dizaine. »

« Ce n'est pas assez. Il y a trente mille habitants dans ton ressort, et tu sais ce que ça veut dire : ça veut dire qu'il y a au moins trois ou quatre cents lascars affiliés à des gangs. »

Le représentant intervint, sur un ton cassant.

« Les gangs d'ici, ami, ne sont pas comme ceux de Paris-Banlieue. Ils dealent, bien sûr, et il y a parfois de sales affaires, mais dans l'ensemble, ils ne commettent que des petits larcins, des vols à la roulotte, etc. Tout ça ne va pas bien loin. »

K2 leva les yeux vers le représentant. Il y avait une lueur d'ironie au fond de son regard.

« Tu sais ce que je vois, quand je te regarde ? », demanda-t-il au représentant.

Celui-ci haussa les épaules en signe d'ignorance.

« Je vois un brave homme qui se trompe de lieu, d'époque et de méthode. »

« Explique. »

K2 alluma une cigarette. Il faisait toujours ça quand il allait expliquer les choses sérieusement.

« Jusqu'ici, ami représentant, ici, en Neustrie, dans ta petite ville, les choses se passent à la bonne franquette. Finalement, ça roule plus ou moins pour tout le monde, pas vrai ? »

Sourire amusé.

Puis, sérieux, soudain.

« Tu vois, je vous regarde, là, tous, et je me dis : ces gars-là ne tiendront pas cinq minutes si ça chauffe. Pas que vous soyez lâches, non. Ni faibles, ni bêtes. C'est juste que vous n'y êtes pas. Je vous regarde, là, devant moi, et je me souviens de la manière dont ça fonctionne, là d'où je viens, et je me dis : ils n'y sont pas. Le jour où ils se retrouvent d'homme à homme avec les crews de Paris-Banlieue, ces mecs explosent en cinq minutes chrono.

« Vous savez pourquoi ? Parce que vous êtes des femmes.

« Ouais, me regardez pas comme ça. Je cherche pas à vous insulter, je vous dis la vérité : vous êtes des femmes. Vous raisonnez comme des femmes. Vous vivez depuis trop longtemps dans un pays trop riche, vous vous êtes habitué à vivre comme des femmes. Comme des bourgeoises. Vos valeurs, votre façon de penser, c'est pas les valeurs, c'est pas la façon de penser de mecs qui portent leurs couilles.

« Vous savez comment je le sais ? Je le sais, parce que comme des femmes,

vous cherchez à pas avoir d'ennemis.

« Vous avez un veilleur qui trouve qu'avec dix ennemis, il a ce qu'il lui faut pour gamberger. Votre veilleur ne cherche pas vraiment à trouver vos ennemis. Il est content quand il en a pas trouvés. Et ça, c'est la façon de raisonner des femmes. C'est les femmes qui veulent pas d'ennemi. Quand t'es une femme, tu veux faire des enfants, tu veux la paix. Les hommes, eux, ils veulent pas ça, c'est pas leur boulot. Leur boulot, c'est d'aller tuer les enfants de l'ennemi, pour qu'il y ait plus de terre pour leurs enfants à eux.

« Et ouais, mes petits gars, c'est comme ça que ça marche. Ouais, je sais, je sais ce que vous pensez. Vous pensez que je suis une brute, un salaud, un connard. Et vous avez raison. Je suis tout ça. Je suis méchant, cruel, j'ai soif de domination, je veux imposer ma volonté par la force. C'est ma nature. Vous savez pourquoi ? Parce que j'ai grandi dans un monde où si tu fais pas le méchant, tu fais la victime. Dans mon monde, c'est comme ça que ça marche.

« Alors, je suis là, devant vous, le méchant, le cruel, le salaud, le connard. Vous m'avez vu ? Vous m'avez bien regardé ? Ouais ? Vous avez saisi le message ? Bon, alors maintenant écoutez : des mecs comme moi, des mecs qui pensent comme je viens de vous dire, dans Paris-Banlieue, extrazones, y en a un ou deux millions, et ils en ont rien à cirer de vos valeurs de femmes. Ces mecs-là, ils ont grandi dans des coins où tu t'imposes que par la force. Ils sont en guerre, tout le temps, entre eux, et avec les crews de cintrés, qui débarquent tout droit d'Afrique, d'Inde, des mecs qui arrive d'un enfer que vous autres, les gars, vous pouvez même pas imaginer.

« Ouais, ouais, vous pouvez même pas imaginer, pas la peine d'essayer. La vie dans les bidonvilles de Karachi ? Vous pouvez pas imaginer. Y a des mecs, des Pakis qui bossaient avec nous et qui m'ont raconté. Là-bas, la vie d'un homme, elle vaut même pas un eurodol. Tu trouves des junkies dans les rues, en veux tu en voilà, qui te tiennent un contrat pour même pas un eurodol. Pas de problème : la vie d'un homme là-bas, c'est même pas la valeur d'un chien ici.

« Et vous autres, vous êtes là, devant moi, avec vos couilles que vous portez pas, tout contents parce que jusqu'ici, pour vous, ça se passe à la bonne franquette.

« Ben va falloir vous réveiller les gars, parce que si vous portez pas vos couilles, y en a qui viendront vous les couper. Les cintrés que je viens de vous parler, les mecs complètement barrés, qui viennent de Karachi ou de Lagos, y en a des milliers, à même pas une heure de caisse de chez vous.

« Si ces mecs-là débarquent un jour en force, dans votre coin, ils iront trouver les petits cons de vos quartiers. Ils leur fileront des flingues, et là, vous verrez ce que les blacks font des fromages blancs comme vous. Ou des nordafs

comme toi, Malek, c'est pareil. Tu le sais, toi, hein, ce qu'ils feront ? Hein ? Et toi, Désirée, la black qui vit avec un Blanc, à ton avis, ils feront quoi, les mecs qui arrivent de Lagos, s'ils te tombent dessus ? Et ouais, t'as compris. Un conseil : s'ils rappliquent, tue-toi tout de suite ou graisse ta chatte.

« Ces mecs-là, s'ils veulent un truc qui est à vous, ils s'en prendront à vos enfants, sur le chemin de l'école. Alors vous savez quoi ? Y a qu'un seul moyen d'être tranquilles avec des mecs comme ça : faut que vous sachiez à quelle école vont leurs enfants.

« Ou leur petite sœur. Ou leur petit frère.

« Ouais, je sais, c'est pas glamour. Mais si vous voulez survivre, faudra peut-être un jour en passer par là.

« C'est comme ça que ça marche, les gars. C'est comme ça que c'est, et c'est comme ça que ça sera. Alors faut le savoir, et faut agir en conséquence.

« Le veilleur, ici, demain, il dit plus : 'ouais, y a une dizaine de mecs qui posent problème, donc on a ça dans nos dossiers et ça suffit'. Le veilleur, demain, il dit : 'pour que le groupe reste en éveil, pour que les réflexes soient entretenus, faut qu'on ait au moins cent mecs dans nos dossiers. De toute façon, même s'ils sont pas vraiment dangereux aujourd'hui, ils peuvent le devenir demain'. Alors le veilleur, il se démerde, et il trouve une centaine de mecs dangereux. Parce que c'est comme ça, quand tu t'es trouvé des ennemis nombreux, c'est comme ça que tu te souviens, tout le temps, que tu dois porter tes couilles.

« Et si tu t'en souviens tout le temps, tu t'en souviendras au moment où ça sert. »

Fin de l'algarade.

K2 retourna s'adosser au mur du fond. Berg observait le groupe, devant elle. Les types n'en revenaient pas. Les yeux ronds, la mâchoire inférieure pendante.

Berg se dit que K2 était une véritable bénédiction. Exactement le genre de type qu'il fallait montrer à ces marioles pour leur remettre les idées à l'endroit.

Là, en ce moment, les joyeux drilles de Meaux Extrazone Nord gambergeaient. Ils imaginaient un million de gugusses taillés sur le format du sieur K2, sortant brutalement de Paris-Banlieue et déferlant sur les campagnes proches.

Et ça, ça leur donnait à gamberger, à ces marioles. Oh que oui, ça leur donnait à gamberger.

Comme souvent lorsqu'elle se trouvait devant un groupe venu d'une extrazone de province ou d'une intrazone protégée, Berg éprouvait un sentiment complexe, un mélange de compassion et de colère. Comme ces gens étaient stupidement bons ! Ils avaient tant de bonté en eux, tant de simplicité, qu'il était im-

possible de leur pardonner leur faiblesse. Quand on est bon, on doit être fort. C'est un devoir. On doit être fort quand on est bon, parce qu'on porte en soi une partie de la bonté du monde, et cette partie, on doit la défendre. Un bon n'a pas le droit d'être faible, parce que sa faiblesse rend forts les mauvais. Un bon n'a pas le droit d'être pauvre, parce que sa pauvreté rend riches les mauvais. Un bon n'a pas le droit d'être lâche, parce que sa lâcheté enhardit les mauvais. C'est comme ça : quand tu es bon, tu dois l'être *vraiment*.

Elle les observa, ces joyeux drilles de Meaux Extrazone Nord, et elle se dit, pour la millième fois peut-être depuis qu'elle était entrée dans la Fraction : alors voilà avec quelle troupe il allait falloir affronter les barbares ? Voilà les résistants qui devraient faire face, peut-être, un jour, à la tempête de feu déchaînée par les maîtres inconnus de Synactis, de Davidson Worldwide, et de l'immense puissance qui étendait son empire, d'un bout à l'autre du monde ? — Quand elle pensait au rapport de forces qui s'était établi, désormais, entre les peuples émasculés et les puissances ensauvagées, Berg avait presque envie de rire.

C'est vrai, c'en était comique : d'un côté ces cinq malheureux qui s'imaginaient que le monde était bon, doux, et qu'il suffisait de ne pas penser à mal pour ne pas être confronté au Mal, et en face un million de fous furieux, manipulés, programmés, infestés de virus mentaux par l'énorme machinerie, par l'immense puissance mondiale. Comment ne pas sourire, à la perspective d'un combat aussi déséquilibré ?

Elle se tourna vers Vincent, le représentant.

« Tu comprends, ami représentant, pourquoi quand le réseau te dit de mobiliser, tu dois mobiliser ? »

Vincent hocha la tête.

« Oui, » fit-il. « Je comprends. »

CHAPITRE X

LE TERRITOIRE

Jean-Baptiste Ducast à l'entrée du Territoire.

Le prof pensait que c'est là que se livrerait la vraie bataille. Là, dans le Territoire.

C'est pourquoi il ne s'inquiétait pas du rapport de forces entre la machine et les dissidents. Il ne voyait pas les choses comme Berg. De son point de vue, le rapport de forces, en lui-même, ne signifiait pas grand-chose.

Voici comment Ducast voyait l'affaire : l'énorme machine était bien sûr infiniment plus puissante que les peuples ; seulement pour vaincre, il lui faudrait conduire un projet infiniment plus complexe que celui des peuples.

Pour vaincre, il fallait que la machine mette le monde entier sous contrôle.

Qui peut conduire semblable entreprise ? Rosso avait parlé à Ducast, au sujet des extrazones. Richter avait procuré à la Fraction les débriefings de la FITEC, après les émeutes, trois ans plus tôt. Apparemment, les opérations avaient été bien conduites, par des officiers compétents, qui dirigeaient des troupes excellentes, dotées des armements les plus récents. Les soldats de la FITEC étaient de bons professionnels, ils avaient des moyens technologiques extraordinaires.

Et ils s'étaient plantés. Pourquoi ? Tout simplement par hasard. Un gugusse avait eu envie de pisser au mauvais moment, il était tombé nez à nez avec un commando FITEC au grand complet, il avait donné l'alarme à ses potes, et cela avait suffi pour mettre toute l'opération par terre.

Conclusion : la machine pouvait tout calculer, tout conditionner, mais ses serveurs seraient toujours, en dernière analyse, à la merci d'un accident.

Le réel n'est pas prévisible à cent pour cent.

Jamais.

Quand Rosso avait raconté l'affaire à Ducast, le prof s'était dit : voilà la raison profonde pour laquelle la machine échouera. L'homme n'est pas programmable. Pour le programmer, il faut le détruire. Le projet de la machine est irréalisable.

Par opposition, le travail des dissidents était finalement très simple. Pour vaincre, il leur suffisait de conserver leur liberté de penser. Tant qu'il se trouverait quelque part dans le monde quelques cerveaux humains non programmés, l'énorme machine serait en échec.

D'un côté, des moyens formidables mis au service d'un projet irréalisable. En face, des moyens dérisoires, mais un projet très simple.

Voilà pourquoi la vraie bataille se livrerait dans le Territoire – dans cet espace mental peuplé de formes floues. Dans cet espace sacré, théoriquement inviolable, et désormais investi par le mode TM. Là se dresserait la dernière forteresse des hommes, là se livrerait le dernier combat – le combat décisif.

Depuis l'exfiltration de Blanco et grâce aux travaux d'Hélène Pelletier, la Fraction avait fait de gros progrès dans la connaissance du mode TM. De larges fragments en avaient été décryptés. Une grande partie des formes floues, subliminales dans le mode TM, avaient été rendues visibles dans les versions piratées des jeux Synacgame.

Il manquait hélas le plus important : les antidotes. C'était surtout à leur recherche que Ducast partait, quand il s'aventurait dans le Territoire. Et il n'était pas loin de penser qu'en dépit des apparences, ce travail-là s'avèrerait, en dernière analyse, plus décisif que les procédures de sécurité mises en place par Berg, ou même que le travail d'organisation conduit par Rosso.

Ducast s'était désormais presque complètement retiré de la Fraction opérative. Il passait le plus clair de son temps à étudier le territoire. Assis dans un fauteuil aux accoudoirs de bois, au fond de la chambre mansardée qu'il occupait désormais dans la maison familiale d'Isabelle Cardan, il plongeait dans le virtuel des heures durant, chaque jour. Le masque de virtualité sur le front, le gameglove sur la main droite, il jouait à un jeu qui n'avait rien à voir, mais vraiment rien à voir avec celui initialement programmé par Synacgame.

Jean-Baptiste Ducast jouait à cache-cache avec le Diable.

*

Le Territoire est un miroir. Ce miroir reflète un décor, une trame de fond tissée par le monde corporel. Dans la version commerciale du jeu, ce décor est l'enjeu. Les péripéties dans le monde corporel forment la trame du jeu. Les formes

floues sont présentes en images subliminales. Les joueurs les voient, mais sans savoir qu'ils les voient.

Dans la version décryptée sur laquelle joue Ducast, le décor corporel n'a que très peu d'importance. Il n'est intéressant qu'en lien avec la véritable intrigue, celle tissée par l'interaction des formes floues. C'est là que se joue la vraie partie, quand le miroir reflète non le monde, mais le regard de celui qui le contemple. C'est là, dans le regard que l'être porte sur le monde, c'est là que se joue la vraie partie, entre des formes imaginaires, fugace représentation d'une réalité supérieure, purement intellectuelle.

Quand il entre dans le jeu, Ducast se trouve aux portes de la ville. Il voit s'approcher les trois marchands, à qui il faudra demander de l'aide pour franchir la porte. Dans leurs ombres, il voit se cacher d'autres ombres.

Le premier marchand, un homme grand et fort, dit à Ducast : « Je te ferai rentrer si, en échange, tu me débarrasses d'un de mes concurrents. »

Pendant que l'homme parle, Ducast regarde la forme floue cachée dans son ombre. Il la regarde, il la scrute, et peu à peu, il lui semble reconnaître, très vaguement, la silhouette de son père. Une fois qu'il a cru la reconnaître, cette silhouette devient de plus en plus précise, et bientôt c'est son père qui se tapit dans l'ombre du marchand.

Mais quelle est cette étrangeté ? Ducast détourne le regard un instant, et quand il le ramène vers le marchand, ce n'est plus son père qui est caché dans l'ombre. Puis l'instant d'après, à nouveau, c'est son père. Pendant un très court moment, Ducast a eu l'impression de voir quelqu'un d'autre dans l'ombre du marchand, quelqu'un qui n'était pas son père. Un visage inconnu, mais une impression de déjà vu.

Quel est cet autre visage, caché derrière le visage du père de Jean-Baptiste Ducast ?

Ducast l'ignore. Il répond au marchand : « Je ne t'aiderai pas. »

Voici le deuxième marchand, à présent. Un petit homme à la mine effarouchée, avec des petites mains fragiles.

« Je te ferai entrer, » dit-il, « si tu me sers de garde du corps une fois à l'intérieur. »

Ducast observe l'ombre qui se tapit dans l'ombre du marchand. Il observe l'ombre, et soudain, il lui semble reconnaître le visage de sa mère, comme si elle se tenait derrière ce marchand – comme si elle cherchait, elle aussi, une protection. Ducast détourne le regard un instant, puis il le ramène vers l'ombre. Pendant un très court instant, il voit quelqu'un dans cette ombre, quelqu'un qui n'est pas du tout sa mère. Puis l'instant d'après, à nouveau, l'ombre dans l'ombre a le visage doux et paisible d'une mère aimée.

Ducast répète l'expérience : à chaque fois, fugitivement, un visage se dévoile qui n'est pas celui de sa mère. Mais à chaque fois, la transformation est trop rapide, et Ducast ne parvient pas à reconnaître le visage évanescent.

Il décline la proposition du deuxième marchand. A présent, voici le troisième larron, le marchand rubicond.

Celui-là dit à Ducast : « Je te ferai entrer, mais il va falloir me payer pour cela. Combien m'offres-tu ? »

Ducast propose dix pièces d'or, soit la moitié de ce qu'il a en bourse. Le marchand lui sourit et lui dit : « J'en veux le double, ou tu n'entreras pas. » Ducast obtempère. Il sait, par expérience, que ce marchand-là demande toujours la totalité des vingt pièces d'or. Toujours.

Ducast regarde dans l'ombre du troisième marchand. Et dans cette ombre, il ne voit rien. Il n'y a pas d'ombre cachée dans l'ombre de ce marchand-là, ou bien elle est si bien cachée qu'on ne la voit pas. C'est un marchand, il veut son or, on le lui donne et on entre. Voilà tout.

Ducast donne ses vingt pièces d'or, et il entre dans la ville.

Là, il doit choisir entre trois directions. A gauche, il y a la rue qui mène au quartier mal famé, celui des prostitués, des salles de jeu et des tavernes. Vers la droite, il y a le quartier du temple – prêtres, étudiants et croyants en pèlerinage. Tout droit, il y a la forteresse, où très probablement la princesse est prisonnière.

Ducast veut des renseignements. A chaque partie, la princesse change de place, alors à chaque partie, il faut partir à la pêche aux informations.

Et pour cela, il faut parler aux gardes. Eux seuls savent où se tient la princesse.

Ducast tourne le dos au temple. Il prend à gauche, vers les tavernes.

Ce qu'il cherche ? Des gardes en vadrouille.

Eméchés de préférence.

*

La grande rue qui mène au quartier des tavernes est, dans le jeu commercial, parsemée de spectacles plus ou moins guillerets. Ici, un ivrogne parle tout seul, debout sur la margelle d'un puits. Là, un jeune homme svelte joue de la cithare. Plus loin, un riche seigneur aux vêtements somptueux tient une jeune femme par la taille. Ducast longe la rue et prête à peine attention à ces péripéties secondaires. Depuis le temps qu'il joue à ce jeu, il a fait connaissance avec les personnages inventés par Synacgame. Il sait que l'ivrogne noie un chagrin d'a-

mour dans un torrent de gros vin bleu, il connaît par cœur les trois morceaux que joue le musicien, il sait que le riche seigneur est un mari trompé, qui cherche consolation auprès d'une gamine effrontée – sans se douter qu'il s'agit d'une pickpocket bien décidée à lui faire les poches.

Ducast, qui joue sur la version décryptée, voit les ombres qui s'agitent dans l'ombre de ces personnages. Il n'y attache pas davantage d'importance. Cela fait longtemps qu'il a compris à quoi correspondent ces formes floues.

Dans l'ombre de l'ivrogne, voici une silhouette infantile, vaguement esquissée. On dirait que cette silhouette pleure. Ducast la regarde rapidement, et déjà, il lui semble reconnaître sa propre silhouette – ou plutôt : sa silhouette d'enfant.

Soudain, une bouffée d'angoisse. Jean-Baptiste Ducast se souvient du jour où il s'était perdu dans Paris. Tout lui revient en mémoire – chaque détail, au point qu'il a l'impression de revivre sa mésaventure. A nouveau, il a dix ans. Tout y est. Les Citroën DS, les affiches électorales du futur président Pompidou. Les gardiens de la paix portant képi. Des rues peuplées d'hommes en cravate, presque tous blancs de peau, presque tous coiffés avec une raie. Les femmes en jupe et bottes. L'odeur du tabac, partout. La France en 1969.

Se peut-il qu'il se souvienne de la couleur des liserés, aux képis des policiers ? Eh bien, oui, il s'en souvient ! Il se souvient de tout. Les affiches électorales étaient ridicules, il s'en souvient maintenant avec attendrissement. « Avec la France, pour les Français ». Et qui est ce monsieur qui voulait être « un président pour tous les Français » ? – Voilà, ça lui revient : Alain Poher.

Qui se souvient encore d'Alain Poher, en l'an XXI de la nouvelle ère ? Eh bien, Jean-Baptiste Ducast se souvient encore de lui ! Pourquoi ? Parce que c'est devant une affiche de ce candidat-là qu'il retrouva enfin sa maman, soixante-dix ans plus tôt. Après avoir couru, affolé, tout le long du Boulevard Montparnasse.

Magie des formes floues, que les utilisateurs normaux du jeu Synacgame voient sans voir.

Tout le monde a perdu sa maman, au moins une fois, alors qu'il était enfant. Et tout le monde se souvient de la terreur éprouvée, ce jour-là. Et tout le monde donnerait n'importe quoi pour ressentir à nouveau le soulagement, la joie, ressentie jadis quand maman réapparut.

Ducast détourne son regard de l'ivrogne à l'enfant. Il regarde le musicien, et voici qu'une ombre dans l'ombre lui rappelle son père, un jour de colère. C'était avant Paris et le boulevard Montparnasse. C'était à la maison, dans la banlieue de Lyon. Ducast devait avoir cinq ou six ans, et il avait fait une grosse, une très grosse bêtise. Il avait desserré le frein à main de la voiture paternelle, garée en pente. La voiture était partie en arrière, le petit Jean-Baptiste n'avait pas compris ce qui se passait. Son père était vraiment en colère. « Ne refais jamais ça, Jean-Ba. Jamais ! »

Pourquoi Synacgame a-t-il implanté l'ombre d'un père en colère dans l'ombre d'un musicien ? – Ducast connaît la réponse à cette question. Une réponse à la fois très simple et très compliquée, et qui tient en deux mots : « *marketing expérientiel* ».

A présent, le prof observe la charmante pickpocket. Il n'est pas surpris de reconnaître, dans son ombre, un ombre floue qui lui rappelle, soudain, une brasserie du cours Mirabeau, à Aix en Provence. C'était en 1982 de l'ancienne ère. Il avait rendez-vous avec une fille, et cette fille n'était pas venue. Elle s'appelait... Mince alors, il ne se souvient plus de son nom ! Pourtant, à l'époque, il en avait pleuré, de ce lapin tout chaud, posé par cette petite peste.

Derrière son masque de virtualité, Ducast sourit. Les manipulations mentales de Synacgame sont d'une redoutable efficacité tant que les cibles n'ont pas conscience d'être manipulées. Mais quand on connaît le dessous des cartes, on sourit devant la naïveté des ressorts utilisés par Synactis. Le moins qu'on puisse dire, c'est que ces gars-là ne font pas dans la finesse. Même chez Walt Disney, au temps jadis, les ficelles étaient mieux cachées que chez Synacgame.

Le marketing expérientiel, pour ce que Ducast en a retenu, consiste à favoriser l'immersion du joueur dans le jeu pour mieux lui instiller les besoins et les frustrations génératrices du désir. C'est une technique de publicité proactive particulièrement bien adaptée aux jeux vidéo

Le joueur doit s'identifier à son avatar, une identification favorable au bon développement du mode TM. Une fois le joueur « immergé » dans le jeu, les sensations qu'il prête à son avatar deviennent ses sensations propres. En induisant des états psychiques en lien avec des représentations précises, le jeu crée des schémas mentaux. La répétition à très haute dose fait le reste. Les arcs réflexes neurologiques sont mis en place, qui conditionnent le comportement du joueur dans le monde réel.

Dans le cas des armes d'action psychologique développées par Synacgame pour le Department of Defense, les mêmes mécanismes ont été utilisés, mais sous une forme modifiée – l'objectif n'est plus de vendre un produit, mais de conditionner les cibles à adopter un comportement agressif. Une agressivité que seule l'injection de l'antidote permettra d'annihiler, bien entendu – d'où l'intérêt stratégique de la démarche, pour le camp qui, seul, détient l'antidote.

La manipulation mentale sous-jacente à cette arme psychologique suscite une violente frustration, bien plus violente que celle générée par le mode TM commercial. Les formes floues décelées par Ducast, alors qu'il marche vers le quartier des tavernes, ont pour fonction de créer cette frustration. Si Ducast avait choisi de suivre le premier marchand, celui taillé à l'image de son père, le jeu aurait privilégié d'autres formes floues, plus axées sur la figure paternelle. S'il avait décidé de suivre le second marchand, celui taillé à l'image de sa mère, le

jeu aurait utilisé la figure maternelle de manière systématique. Là, Ducast ayant choisi le troisième marchand, le programme joue à la fois sur la captation de la figure paternelle et sur celle de la figure maternelle.

La première forme floue, celle de Ducast enfant cherchant sa mère ? Il s'agit de déclencher un réflexe de peur. Pour cela, il faut remonter à la peur originelle, celle du nourrisson qui sort du ventre de sa mère. De là, l'évocation d'un souvenir traumatique lié à la figure maternelle. L'instant où l'être particulier s'est coupé du tout : voilà ce que Synacgame recrée dans l'esprit du joueur.

La Chute.

La deuxième forme floue, celle du père de Ducast, en colère, dans l'ombre du musicien ? Il s'agit de susciter une sensation de frustration, afin de renforcer encore la peur. Le principe : inhiber les capacités d'action et de création. Sous-entendu : si tu tentes de retourner vers le Tout par tes propres moyens, alors le Tout se transformera en ce que tu crains le plus – c'est-à-dire, évidemment, ton père.

Le Dieu de colère.

La troisième forme floue, celle de cette jeune femme qui posa jadis un lapin au jeune Ducast ? La clef de voûte pour que l'édifice de peur tienne bien solide, bien implanté dans l'esprit du sujet. Un message très clair, très simple : nous, nous qui programmons ce jeu, nous pouvons décider de te réconcilier avec le Tout – toi, l'être particulier. Mais nous pouvons aussi décider de ne pas te réconcilier. Nous te tenons en notre pouvoir. Nous sommes les maîtres de ta réconciliation, de la réunification de ton être.

Tel était le message.

Exactement celui d'une fille qui pose un lapin.

Le pacte proposé par le Diable.

Ducast sait tout cela. Il l'a compris depuis bien longtemps. En fait, il l'a subodoré dès le premier soir où il a joué au jeu, chez son neveu. C'est pourquoi il marche sans s'arrêter le long de la rue des tavernes, sans prêter attention à l'ivrogne, au musicien et à la pickpocket. Il sait déjà dans quelle taverne il va se rendre, et pour y rencontrer qui. Il n'a pas de temps à perdre.

Il marche d'un bon pas dans la ville virtuelle programmée par Synacgame quand, soudain, dans le monde réel, il entend un bruit, comme des coups frappés à une porte.

Il met le jeu en mode pause et lance, en retirant son masque de virtualité : « Entrez ».

C'est le père Rossi, comme chaque soir.

*

Rossi avait du mal à se couler dans la Fraction.

Certes, les commandements du code fractionnaire ne le dérangent nullement. Pas de médias ? Il n'avait de toute manière jamais eu la télévision, et il n'écoutait presque jamais la radio. Il était peut-être le dernier Français à avoir fait l'expérience d'Internet, vers l'an 2010. Une arme par adulte ? Pas de problème. Le père Rossi estimait qu'un vrai chrétien défend le Christ en se défendant lui-même, car le Christ vit en lui. Un serment par semaine ? Dans le groupe du père, constitué pour l'essentiel de catholiques, le serment était prêté juste après la messe – Dieu d'abord, la Fraction après. Une retraite par groupe ? Rossi vivait à la campagne depuis toujours, et d'une certaine manière, par son mode de vie ascétique, il était fractionnaire depuis toujours. Deux témoins par initiation ? Rossi avait souvent été sollicité. Sa qualité de prêtre en faisait un témoin particulièrement apprécié.

Si le père Rossi avait du mal à devenir fractionnaire, ce n'était pas à cause du mode de vie fractionnaire. C'était à cause de l'idée fractionnaire en elle-même. Après tout, le catholicisme est par définition universel. Et comment rester *universel* quand on est devenu *fractionnaire* ? Il y avait, dans le projet fractionnaire, quelque chose qui clochait, du point de vue d'un catholique. Rossi, quand on lui avait proposé d'entrer dans le mouvement, avait dit oui parce qu'il estimait devoir suivre ses ouailles, là elles iraient. Mais fondamentalement, le concept même de « Fraction » le mettait mal à l'aise. *Ce n'était pas catholique.*

La venue de Ducast dans le réseau Isère avait été, pour le père Rossi, un véritable don du ciel. Le fondateur du chapitre Neustrie pourrait l'aider à se forger une opinion plus juste sur la Fraction. Depuis que le prof s'était installé chez Cardan, Rossi venait régulièrement boire un petit verre de Génépi avec lui – et c'était lui, le curé, qui amenait la bouteille.

Ducast se prêtait volontiers au jeu. Rossi était un catholique fervent, avec tout ce que cela impliquait de bon et de mauvais.

Ce qu'il y avait de bon : une confiance inébranlable en la bonté de Dieu.

Ce qu'il y avait de mauvais : une confiance inébranlable en la bonté de Dieu.

Ducast, lui, n'était plus ni catholique, ni protestant. Il n'était pas davantage juif ou musulman. En fait, il n'était ni croyant, ni incroyant. Il avait atteint ce point de la réflexion où l'on perd de vue les questions de l'homme commun sur la probabilité de Dieu, questions énonçables avec des mots humains. Ducast s'était un peu plus longtemps interrogé sur la volonté de Dieu. Que signifie « vou-

loir », pour Dieu ? A présent, même cette question-là avait cessé de se poser. Au fond, l'intentionnalité de l'Être relève de la tautologie. Il est, puisqu'Il est discours et puisque Son discours est. Voilà, c'est tout. Il est la volonté elle-même, donc Il n'a pas besoin de vouloir. Ne reste qu'une seule question, qui est celle de la *confiance*.

En vieillissant, Ducast avait développé une grande humilité sur les questions théologiques. Il avait désormais la conviction, pour ne pas dire la certitude, que ces questions n'avaient de sens que dans le paradigme de la Création, et que donc elles étaient absurdes au regard de Dieu. Pour tout dire, la théologie faisait à ce prof de théologie l'effet d'une vaste blague.

Il envoyait les mystiques. Eux savaient comment aller vers Dieu. S'il pouvait refaire sa vie, au lieu de la passer dans les livres, Jean-Baptiste Ducast serait entré dans un monastère – catholique, orthodoxe, bouddhiste, peu importe. Ou bien il aurait vécu en ermite, au fond d'une grotte, au flanc d'une montagne. Et là, dans la solitude, il aurait contemplé, jour après jour, jusqu'à comprendre enfin la vérité – admettre qu'il n'existait pas, renoncer à lui-même, enfin. Regarder en face le soleil et la mort.

Rossi s'assit devant lui et lui demanda, sur un ton enjoué : « Toujours dans votre jeu ? »

Ducast n'avait pas tout dit au curé. Mais il lui en avait dit assez pour que Rossi comprît l'enjeu.

Il se versa un petit verre de Génépi et se tut. Entre Rossi et lui, une complicité s'était nouée. Ils étaient comme deux vieux gamins qui passent leur temps à se taquiner. Rossi l'appelait « prof », et en retour, il lui donnait du « padre ».

Rossi insista.

« Alors, qu'avez-vous trouvé aujourd'hui ? »

Ducast soupira. Il se leva, alla à la bibliothèque et en revint avec une Bible. Il l'ouvrit à l'Apocalypse. Le chapitre 17.

« Puis un des sept anges qui tenaient les sept coupes vint, et il m'adressa la parole, en disant : viens, je te montrerai le jugement de la grande prostituée qui est assise sur les grandes eaux. C'est avec elle que les rois de la terre se sont livrés à l'impudicité, et c'est du vin de son impudicité que les habitants de la terre se sont enivrés. »

Le père Rossi récita, les yeux mi-clos.

« Il me transporta en esprit dans un désert. Et je vis une femme assise sur une bête écarlate, pleine de noms de blasphème, ayant sept têtes et dix cornes. Cette femme était vêtue de pourpre et d'écarlate, et parée d'or, de pierres précieuses et de perles. Elle tenait dans sa main une coupe d'or, remplie d'abominations et

des impuretés de sa prostitution. Sur son front était écrit un nom, un mystère : Babylone la grande, la mère des impudiques et des abominations de la terre. Et je vis cette femme ivre du sang des saints et du sang des témoins de Jésus. Et, en la voyant, je fus saisi d'un grand étonnement. »

Ducast poursuivit, sautant quelques versets : « Les dix cornes que tu as vues sont dix rois, qui n'ont pas encore reçu de royaume, mais qui reçoivent autorité comme rois pendant une heure avec la bête. Ils ont un même dessein, et ils donnent leur puissance et leur autorité à la bête. Ils combattront contre l'agneau, et l'agneau les vaincra, parce qu'il est le Seigneur des seigneurs et le Roi des rois, et les appelés, les élus et les fidèles qui sont avec lui les vaincront aussi. Et il me dit : les eaux que tu as vues, sur lesquelles la prostituée est assise, ce sont des peuples, des foules, des nations, et des langues. Les dix cornes que tu as vues et la bête haïront la prostituée, la dépouilleront et la mettront à nu, mangeront ses chairs, et la consumeront par le feu. Car Dieu a mis dans leurs cœurs d'exécuter son dessein et d'exécuter un même dessein, et de donner leur royauté à la bête, jusqu'à ce que les paroles de Dieu soient accomplies. Et la femme que tu as vue, c'est la grande ville qui a la royauté sur les rois de la terre. »

Rossi se versa un verre de liqueur. Il but une gorgée, fit tourner le verre entre ses doigts.

« A ce point-là ? »

Ducast hocha la tête. Oui, à ce point-là.

« Comment faites-vous ? »

« Je joue et je m'observe. Je suis mon propre cobaye. »

« Vous y passez des heures, à ce qu'on me dit. »

« Oh, je ne dors presque plus. Il faut bien que je m'occupe. »

Rossi sourit.

« J'ai si souvent entendu dire que Babylone allait tomber, prof. Et elle est toujours debout. »

Ducast lui rendit son sourire.

« Babylone tombera, mon père. Il est dans sa nature de tomber. »

« Et vous voyez cela dans ce jeu ? »

« Oui. »

Rossi fit la moue.

« Qu'est-ce que vous voyez, dans ce jeu, qui annonce la chute de Babylone, prof ? »

« Quand vous posez certains actes, » répondit Ducast, « vous obtenez certaines conséquences. Les gens qui dirigent notre monde, mon père, ont posé récemment certains actes, qui ne peuvent pas ne pas avoir certaines conséquences. »

« Qu'ont-ils fait, que leurs devanciers n'avaient déjà fait, de longtemps ? »

Ducast fit un geste de la main, comme pour dire : c'est une longue histoire.

Il reprit : « Vous savez, padre, jusqu'ici, les hommes n'avaient pas fait grand-chose de mal, en réalité. Même dans les pires moments, ils n'avaient fait que badiner. Même dans les faubourgs de la Rome décadente. Même dans le Colisée. Même à l'époque de la traite négrière. Même pendant l'écrasement des révoltes paysannes, aux temps féodaux. Même à l'époque du capitalisme sauvage, quand on faisait descendre les enfants de huit ans au fond de la mine – pousser les chariots, cracher le sang à douze ans, les poumons pleins de charbon. Même le Goulag. Même la Shoah. Tout cela, au fond, par rapport à ce qui se passe en ce moment dans nos extrazones, c'était de l'enfantillage. »

Le père Rossi se récria.

« J'ai beaucoup traîné mes guêtres dans les extrazones, et je n'y ai vu que des hommes et des femmes cherchant à survivre. En quoi ce monde serait-il pire que la Rome décadente ? Pire que le Goulag. ? Pire qu'Auschwitz ? Mais enfin, c'est absurde ! »

Ducast leva le doigt et l'agita, faisant signe que non.

« Vous n'avez pas bien regardé, padre. »

« Qu'est-ce que je n'ai pas vu que j'aurais dû voir ? »

« L'intérieur des êtres. C'est là que ça se passe. C'est là que se trouve le véritable enjeu. Et là, là où se décide réellement le destin des hommes, là, croyez-moi, le système sous lequel nous vivons est en train de faire des dégâts bien pires que tout ce que nous avons vu, jusque là. »

Rossi eut une mimique dubitative. Il tapota la console de jeu posée devant Ducast.

« Et cela, ce que le système fait à l'intérieur des gens, vous le voyez là-dedans ? »

« Oui. En toutes lettres, si j'ose dire. Gros comme le nez au milieu de la figure. »

Rossi était dubitatif et le laissa voir. Il attendait une explication, mais Ducast n'avait pas envie d'en dire trop. Il ne se sentait pas prêt à en dire trop.

« Et que pouvons-nous faire pour aider nos frères humains ? », demanda Rossi.

« Rien. »

Rossi leva les yeux vers Ducast. Il y avait quelque chose de dur dans son regard.

« Le Bon Dieu fait toujours en sorte que nous puissions faire quelque chose, mon fils. »

Ducast saisit l'occasion de détourner la conversation.

« Le Bon Dieu n'existe pas dans la Bible, padre. C'est une invention de votre Eglise. L'affaire remonte au XII^e siècle, ou à peu près. »

Rossi joua la colère.

« Dieu est bon, prof. Et il a bien du mérite à le rester face à des orgueilleux de votre trempe ! »

Ducast décida de relancer le vieux bonhomme. Il adorait le voir démarrer au quart de tour.

« Votre Dieu, padre, a inscrit les noms de la majorité des hommes sur le Livre de Mort. »

Rossi se radoucit. Il savait que Ducast s'amusait. Et lui aussi, il s'amusait.

« En attendant, prof, l'Eglise catholique dit que nous devons faire quelque chose. Et l'Eglise catholique est l'Eglise de France. »

Ducast laissa échapper un petit rire.

« Mon père, la France est morte. Et d'ailleurs quand elle est morte, elle n'était plus catholique depuis belle lurette. En fait, elle n'était plus chrétienne du tout. Elle était fondamentalement irrégieuse. Soyons clair, tiens : elle était satanique. »

Rossi pâlit. Ducast avait raison, bien sûr, mais il n'aimait pas entendre cette vérité-là. Il lui semblait qu'elle le mettait en cause lui, personnellement.

Ducast reprit : « Padre, regardons les choses en face, si vous le voulez bien. Plus personne ne lit la Bible. En fait, plus personne ne lit, au fond. C'est pourquoi c'est foutu. Ce que ces salauds ont fait, à l'intérieur des êtres, nous ne pourrons pas le défaire – il faudrait que les gens lisent, pour que nous puissions les guérir. Or, ils ne lisent pas. Donc il n'y aura pas de réconciliation, il n'y aura pas de renaissance. La messe est dite. Le monde doit être détruit entièrement, pour que nous puissions commencer à reconstruire. La catastrophe ne peut plus être évitée. »

Il se leva et parcourut du regard les rayons de sa bibliothèque.

« Regardez mes trésors. Platon et Aristote. Augustin et Thomas d'Aquin. Luther et Loyola. Leibniz et Descartes. Hegel et Tocqueville. Nietzsche et Schopenhauer. Enfin réconciliés. »

Il promena un moment son doigt sur la tranche des livres.

« Vous savez pourquoi ils sont réconciliés ? »

Le père Rossi sourit.

« Dites le moi. »

« Ils sont réconciliés, » répondit Ducast, « parce qu'ils sont les parties du Tout, le Tout qui est la Parole. Il n'y a pas d'images subliminales, dans ces livres. Il n'y pas d'images du tout, en fait. Le texte, rien que le texte. Vous savez que ça signifie ? »

Rossi soupira. Bien sûr, il le savait. Cependant, Ducast poursuivait son idée.

« Tous ces gens-là ont partagé la même certitude : derrière les mots qui pouvaient les séparer, ils avaient une vérité à partager. C'est pourquoi ils sont réconciliés, là, dans ma bibliothèque. Des milliers de livres, des millions de mots, mais un seul monde, padre. Un seul Verbe. Une seule vérité. »

Ducast revint s'asseoir. A présent, on entendait la pluie tambouriner sur le toit de la mansarde.

« Ce qui disparaît sous nos yeux, mon père, c'est le ciel lui-même. Ce ciel où brillaient nos étoiles. »

Rossi regardait Ducast, et son regard était triste. Le prof se parlait à lui-même, maintenant. Un vieillard, ça radote toujours un peu, forcément.

« Nous attendions notre consolation du ciel. Nous fixions les étoiles, et elles éclairaient notre âme. A présent, nos frères humains ne fixent plus que des images – que des idoles. Les étoiles sont tombées sur le sol, elles y répandent leur feu. Quand elles auront fini de se consumer, quelles ténèbres ! »

Rossi murmura : « L'heure approche-t-elle où elles lanceront leur dernier feu ? »

Ducast hocha la tête, avec sur le visage une expression étrange, comme un mélange de joie et de peine, joie et peine confondues dans un paroxysme d'émotion.

« Oui, padre, » dit-il. « Cette heure approche. Un cycle va s'achever, bientôt. Un vieux monde va mourir, un monde nouveau va naître. »

« Et donc, les innocents doivent mourir avec le vieux monde ? C'est cela, que vous dites ? »

« Personne n'est innocent, padre. »

La pluie redoublait sur le toit. Ducast frissonna.

« Tout de même, » reprit Rossi, « certains sont plus coupables que d'autres. »

Ducast hocha la tête.

« Les maîtres de notre monde, mon père, sont les serviteurs de la bête, ceux-là mêmes que la prophétie avait annoncés. »

« A ce point-là ? »

« Voyez le monde qu'ils sont en train de nous fabriquer : qu'est-ce que ce monde-là, sinon le règne de la bête ? »

« On reconnaît l'arbre à ses fruits, c'est vrai. »

Le père Rossi n'était qu'un humble curé de campagne, il avait parfois la tête un peu confuse, surtout à la fin de son petit verre de Génépi. Mais il n'était pas idiot, loin de là. Il aimait raisonner.

« Dites-moi, » demanda-t-il, soudain plus vif, « si ces gens sont ce que vous dites, ne devons-nous pas soustraire nos frères à leurs griffes ? N'est-ce pas ce que commande la charité ? En quoi est-il chrétien de baisser les bras ? »

Ducast répondit, d'une voix sourde : « Nous ne baissons pas les bras, padre. Au contraire. Nous tenons notre rôle, nous faisons ce que nous avons à faire. »

« Alors notre rôle consiste à abandonner nos frères à leur sort ? »

Ducast rit.

« Nous ne les abandonnons pas à leur sort, padre. Nous les confions à votre Bon Dieu. »

Rossi réprima un sourire. L'esprit du prof lui plaisait. Il avait une manière bien à lui de prendre les gens. Il plaisantait et cependant, il ne plaisantait pas.

« Soit, prof. Mais alors, notre rôle ? Faut-il croire que nous ne servons à rien ? Peut-être le Bon Dieu attend-il de nous que nous l'aidions un peu, non ? »

Ducast leva les yeux aux plafonds.

« Ah, mais nous l'aidons, padre ! Nous l'aidons, votre Bon Dieu. Nous l'aidons en nous sauvant nous-mêmes. Nous l'aidons en fuyant aussi loin que possible. Nous l'aidons en nous fortifiant. »

Rossi prit une dernière gorgée de liqueur et reposa son verre vide sur la petite table.

« Pourquoi ne pas attaquer, si nous avons la certitude que nous combattons la Bête ? Pourquoi fuir ? Pourquoi nous cacher ? Serions-nous indignes du martyre ? »

Ducast abaissa le regard vers Rossi. Il y avait une grande tendresse dans ses yeux, et aussi un enthousiasme réprimé. Comme s'il se disait : « Voilà, nous y sommes. »

Il saisit son verre posé sur la table, prit une gorgée de génépi. La liqueur puissamment parfumée heurta brutalement son palais, une chaleur envahit sa bouche et son cou.

« Ce n'est pas à nous de décider, mon père. Nous savons que nous combattons les serviteurs de la bête, certes, mais nous ne savons pas si nous sommes dignes de combattre pour l'agneau. »

Rossi plissa les yeux.

« Je croyais que la Fraction était une réunion sous la colline de Sion – c'est vous qui l'avez dit. Sommes-nous dignes de cela, et pas de combattre ? »

Ducast hocha la tête.

« *Sous* la colline, mon père, pas *sur* la colline. »

Il reprit une gorgée de génépi.

CHAPITRE XI

L'HOMME SOUS L'ARBRE

Depuis longtemps, Hélène Pelletier avait oublié Walo. Quand elle tentait de reconstituer son image, son visage, elle retrouvait des souvenirs épars, la forme de son menton, un regard, une manière particulière de se gratter la tête quand il réfléchissait. Mais tout cela ne faisait pas une personne. Ces fragments épars ne constituaient plus un homme complet.

Hélène avait eu du mal à s'y faire, mais c'était comme ça : Walo s'en était allé, l'homme qu'elle avait aimé n'existait plus pour elle. Il avait rejoint l'immense armée de ceux dont nous ignorons le nom.

Pourtant, quand la Fraction lui avait demandé, un an plus tôt, de faire entrer une taupe au sein des équipes chargées de la sécurité informatique du réseau interne de Synactis, Hélène avait pensé à Walo. Walo était qualifié pour ce type de boulot. Walo était, jadis, un militant révolutionnaire. Walo, pensait-elle, adhérerait certainement aux idées fractionnaires. Elle proposa son nom à la Fraction.

Quinze jours passèrent.

Un soir, dans un parking, Yann Rosso était garé à trente mètres d'Hélène et il lui parlait par téléphone. C'est ainsi qu'elle apprit que Walo était un indicateur de police. Qu'il avait toujours été un indicateur de police. Qu'il travaillait depuis plus de quinze ans pour la Police Continentale.

Quelqu'un d'autre serait chargé d'infiltrer Synactis. Quelqu'un qu'Hélène Pelletier n'avait pas besoin de connaître.

Elle avait encaissé la nouvelle comme on encaisse un crochet au foie. Souffle coupé, douleur, un genou en terre.

Elle n'avait pas douté un seul instant de la fiabilité du renseignement. Depuis deux ans, elle travaillait régulièrement avec Yann Rosso et « monsieur Blanc » - qu'elle avait surnommé « sixième sens » pour son étrange aptitude à deviner à

l'avance ce qu'elle allait découvrir en cassant, brique par brique, le code de Synacgame. De ces deux années de travail, elle avait retiré une certitude : Rosso était un professionnel. Et il connaissait son métier. Avec « monsieur Blanc », il formait un tandem des plus étranges, mais aussi des plus efficaces.

Si Rosso disait que Walo était un salaud d'indic, c'est que Walo était un salaud d'indic.

Walo, qui l'avait baisée.

Elle s'était sentie souillée. Humiliée. Elle se souvenait de ses nuits avec ce type. Ce type qui l'utilisait, qui la trahissait.

Elle décida d'oublier.

Et elle oublia.

*

Kurt Weinberger était le responsable Europe du groupe Synactis. Dans l'organigramme, il apparaissait en numéro trois – devant lui, il n'y avait que le « chair-person » mondial, une certaine Barbara Paterson, et le directeur financier central, un monsieur Simon Epstein.

Pour l'instant, à l'heure même où Jean-Baptiste Ducast discutait avec le père Rossi, Hélène Pelletier observait la photo de Kurt Weinberger, en couverture de « Managers », le luxueux magazine interne des cadres du groupe Synactis. « Project for a global success », un article sur le nouveau plan d'économie lancé par Synactis, qui allait aboutir au licenciement sec d'au moins trois cent mille personnes, un peu partout sur le globe. « The new frontier of infotainment », ou comment Synactis vendait à présent des espaces publicitaires insérés directement dans les reportages télévisés – « votre marque incrustée au montage sur le teeshirt du sous-commandant Waco, leader indépendantiste du Nowheristan ».

Il y avait aussi un article sur une nouvelle technique opératoire rendue possible par les nanosondes intelligentes, capables de se comporter à l'intérieur du cerveau comme autant de microchirurgiens. Dans la page des brèves, Pelletier releva, d'un œil blasé, que le prototype de cybertravailleurs prochaine génération était dirigé par un ordinateur nanométrique presque aussi complexe que le cerveau d'un mammifère supérieur non humain – « à peu près le niveau de conscience d'un chien », précisait le responsable du programme.

Une autre brève indiquait que Synactis venait de remporter un appel d'offre du gouvernement indien pour le système informatique d'optimisation des ressour-

ces en eau potable de New Dehli. Version officielle : le groupe l'avait emporté grâce à la modularité de sa solution – « nous saurons traiter au mieux n'importe quel scénario, y compris une pénurie quasi-totale entraînant la restriction de la ration quotidienne au niveau du minimum vital », précisait la responsable de projet. « Dans certains cas, cela peut faire la différence entre la vie et la mort pour des millions de gens, » ajoutait-elle.

Comique involontaire, juste après cette brève, il y avait un article sur « l'intelligence du bain ». Il y était question d'un nouveau système de régulation des douches et jeux d'eaux, commercialisé jusqu'ici principalement à destination des centres de thalassothérapie, mais « ayant vocation à intéresser rapidement une clientèle fortunée ». Pelletier se demanda ce qu'était, au juste, une « douche biorégulée », puis elle cessa d'y penser. L'article suivant était bien plus intéressant.

Il y était question du programme d'aide aux « enfants du Sud ». C'était une des « grandes causes » du « chairperson » Barbara Paterson. Synactis allait fournir aux gouvernements d'une vingtaine de pays africains et sud-américains des centaines de milliers de smartcoms. En l'occurrence, il s'agirait d'une version simplifiée, dépourvue des fonctionnalités jugées superflues. Cela permettrait cependant à des « enfants du Sud », par milliers puis par millions, d'accéder à la « culture », au sens large.

« Les enfants de Tanzanie et de Bogota pourront demain télécharger les mêmes manuels scolaires que nos enfants à nous, dans les intrazones de LA ou de Londres », expliquait la « chairperson », dans une interview exclusive à « Managers ».

Hélène Pelletier parcourut l'interview avec attention. Pour un cadre de Synactis, il était important de se documenter sur ces choses. A la pause, lors de la prochaine conférence mensuelle, elle orienterait la discussion vers cette histoire. Elle en parlerait avec chaleur, comme si elle y croyait, comme si elle était enthousiasmée à l'idée de travailler dans un groupe porté par des valeurs aussi altruistes.

Règle numéro un du fractionnaire en milieu non fractionnaire : faire preuve d'enthousiasme à l'égard du système.

Règle numéro deux : repérer autour de soi ceux qui ne sont pas enthousiastes, et en déduire qui l'on peut recruter – ou pas.

L'article suivant était consacré aux nouveaux élastomères intelligents, capables d'afficher n'importe quel motif. Synactis travaillait désormais avec un géant chinois de la confection pour produire une gamme de vêtements utilisant ces matériaux. « Il suffit de télécharger le 'patware', » expliquait le chef de projet, « et le tissu affiche le motif en question. On peut même le customiser, presque à

volonté. En fait, avec une seule veste, vous en possédez des milliers. Des millions. Une infinité, pour tout dire. La matière de votre veste n'existe plus : elle n'est que son concept ! »

Passionnant, tout cela...

« Managers » définissait une certaine image de Synactis. C'était un décor, un décor bien étudié. Les teintes dominantes de la revue étaient le rose et le bleu pastel – des teintes féminines. La proportion de femmes parmi les personnes interviewées avoisinait les 60 %, et c'était d'ailleurs à peu près la proportion de femmes parmi les cadres supérieurs de Synactis.

Il était logique que les teintes dominantes de la revue soient féminines. D'autant plus logique, au demeurant, que les 40 % de cadres supérieurs masculins s'étaient désormais dans l'ensemble coulés dans un « modèle maison » qui exaltait, en apparences, les valeurs associées le plus souvent à une certaine féminité – écoute, dialogue, bienveillance, compassion.

Le pouvoir était désormais très largement une affaire de femmes.

Cela ne l'avait pas rendu moins redoutable.

Au contraire.

Barbara Paterson était l'archétype presque chimiquement pur du cadre supérieur féminin dessiné par « Managers ». Elle s'était fait connaître, quelques années plus tôt, comme la première grande patronne à s'être publiquement exhibée en compagnie de plusieurs de ses amants. Quelques décennies plus tôt, un tel comportement eut été inconcevable. A présent, c'était la norme.

Tout féminin qu'il fût en apparences, ce pouvoir nouveau style n'en était pas moins profondément phallique – dans sa nature, dans le rapport symbolique qu'il établissait avec les dominés. En lisant « Managers », un lecteur attentif pouvait deviner de quoi il s'agissait – pas à travers les propos de Barbara Paterson, bien sûr, mais à travers sa personne même, à travers son regard, à travers son attitude. Quinquagénaire ultraliftée faisant l'effet d'une jeune quadragénaire, Paterson n'avait pas d'enfant. Elle trônait, sur la page de garde de « Managers », et elle parlait du bien qu'elle faisait dans les pays pauvres en procurant des smartcoms allégés aux enfants miséreux. Toute l'image renvoyée par Synactis s'organisait autour de ce binôme fondateur : la femme, éternellement jeune, et le bien qu'elle faisait en distribuant les surplus de l'appareil de production.

Et tout cela était vrai. Barbara Paterson resterait jeune toute sa vie, grâce à la magie biotechnologique, grâce à la chirurgie esthétique – grâce aussi, sans doute, à un appétit de jouissance indéfiniment stimulé. Et les smartcoms seraient vraiment distribués dans les pays pauvres – ce n'était pas une fable, pas

un argument de propagande infondé. C'était la vérité, tout cela.

Seulement, cette vérité était vraie comme un décor peut l'être.

Et derrière tout décor, il y a un envers.

Dans l'envers de la vérité, Pelletier en était sûre, les smartcoms distribués dans les pays pauvres seraient bourrés jusqu'au dernier octet d'images et de sons subliminaux, programmés selon le mode TM.

Dans l'envers du décor, Barbara Paterson était folle.

*

L'envers du décor, Hélène Pelletier l'avait méticuleusement classé, nomenclaturé, décrit dans une chemise bleue. Une chemise bleue qui se trouvait juste en dessous de « Managers ».

Dès qu'elle eut fini de parcourir la prose entrepreneuriale, elle laissa tomber la luxueuse revue en quadrichromie dans la corbeille à papiers, à ses pieds, et elle ouvrit la chemise bleue – vieillie, froissée, pleine de feuillets gribouillés.

Douze feuillets, couverts d'une écriture serrée et parfaitement illisible.

Une écriture illisible à dessein, au demeurant. Pelletier utilisait un code – un alphabet modifié, une lettre pour une autre, selon un système de permutation complexe mais qu'elle parvenait à déchiffrer facilement, l'habitude aidant. Comme en outre son écriture était naturellement brouillonne, l'ensemble formait une masse de gribouillis cabalistiques qu'un lecteur n'avait aucune chance de déchiffrer.

Dans cette chemise bleue, depuis trois ans, Pelletier gardait trace de tous les documents, de toutes les informations transmises à la Fraction. Sur le premier feuillet, on pouvait lire la description sommaire des premiers blocs de scripts qu'elle avait cassés, et dont elle avait transmis le contenu à Rosso, par un simple envoi de message électronique via le réseau local sécurisé.

Lentement, Pelletier parcourut le dossier, pour la centième fois au moins, se remémorant page après page tous les éléments qu'elle avait réussi à décoder, toutes les informations confidentielles qu'elle avait communiquées.

Cette liste montrait l'envers du décor. Elle montrait ce qu'il y avait derrière la façade, avenante de Synactis. Et ce qu'elle montrait n'avait que très peu de rapport avec l'image débonnaire de Barbara Paterson.

Scrutant son dossier bleu, page par page, Pelletier pouvait remonter la filiation de Paterson. Le dossier bleu montrait l'âme secrète de Synactis. Il dénonçait

aussi les objectifs sous-jacents au conditionnement implantés, par le biais du mode TM, dans des millions de cerveau, par des milliers de jeux vidéos, de films et de publicités, et même d'animations satellitaires – autant de vecteurs qui se relayaient à présent partout, dans les rues, dans les maisons, devant les yeux et sous les oreilles des hommes, pour asséner les mêmes messages, inlassablement.

*

Les premiers feuillets, dans le dossier bleu, ne comportaient aucune information décisive. Décodage de blocs de scripts, éléments épars relatifs au mode TM, rien de bien intéressant. Le premier feuillet intéressant était le numéro quatre. Ce feuillet avait trait au décodage d'une série de blocs de scripts omniprésents dans les jeux vidéo sous mode TM. Il s'agissait des effets de distorsion subliminaux appliqués aux voix des personnages dont l'ombre hébergeait une forme floue.

La voix humaine est un mystère. Elle est une chose, et cependant, elle agit comme si elle était autre chose. La voix humaine est faite d'un enchaînement de sons – des voyelles modulées par les cordes vocales, et des consonnes, pour l'essentiel produites par les heurts de la langue sur le palais et par l'explosion des lèvres que l'on ferme ou que l'on rouvre.

Des voyelles, pour tracer une mélodie. Des consonnes, pour définir une rythmique. La voix humaine est une musique.

Toute musique est un code. Parfois inconscient, même pour le compositeur.

Notre cœur est un coffre fort. Et la musique ? C'est la combinaison qui l'ouvre...

La voix humaine est cette musique qui est un code qui ouvre notre cœur.

Et cependant, elle est autre chose, parce qu'elle agit comme si elle était autre chose.

La voix humaine peut dire la *vérité*.

Aucun autre son sur terre ne peut en faire autant. Le chien quand il aboie ne dit pas la vérité. Il parle de l'effet que le réel fait sur lui. Il parle de l'effet du réel, pas de la vérité. Et semblablement, le singe, quand il ricane, le chat quand il miaule, le lion quand il rugit : aucune de ces voix ne peut dire le vrai. Le singe dit l'effet que le réel fait, le lion dit l'effet que le réel fait. Le chat qui miaule dit l'effet de la caresse. Toutes ces voix parlent de l'effet du réel. Elles ne parlent pas du vrai.

Seule la voix humaine dit le vrai.

Le vrai se distingue de l'effet du réel en ceci qu'il est, indépendamment de l'effet, et qu'il est un objet du discours, même s'il n'a pas d'effet. L'abolement du chien, le ricanement du singe, le rugissement du lion, sont comme un miroir tendu par l'être à la création. Mais la voix humaine est comme un palais des glaces, où les images du réel deviennent elles-mêmes l'objet de la réflexion. Dans la voix humaine, le réel se répercute en lui-même, jusqu'à s'abstraire.

Ceux qui ont appris à reconnaître la voix humaine ne peuvent la confondre avec l'abolement du chien. Et ceux qui n'ont pas appris à reconnaître cette voix ne sont pas différents du chien.

Dans le mode TM, les voix des personnages résonnaient apparemment de manière normale. C'était des voix humaines – semblait-il.

Cependant, en arrière-plan, dans la zone des infrasons, à la limite du seuil de conscience, un écho parasitait ces voix apparemment humaines. Cet écho reproduisait la voix. Il en reproduisait chaque syllabe, mais les sons n'étaient pas accentués de la même manière. La voix était déformée en sorte que les consonnes construisaient une rythmique répétitive, obsédante et mécanique. Au point que dans les réverbérations étranges de ces voix déformées, on ne discernait plus le sens, on ne prêtait attention qu'à l'effet des sons produits.

Ainsi, le discours fait pour dire le vrai, à partir de la musique des mots, se trouvait réduit au niveau de la musique en elle-même – comme l'abolement d'un chien, comme le ricanement d'un singe, comme le rugissement d'un lion. Dans le mode TM, au seuil de la conscience, la voix humaine ne parlait plus que de l'effet du réel. Elle ne parlait plus de la vérité.

Quand Pelletier avait transmis cette information à « monsieur Blanc », il avait dit : « Quand on veut vendre de la camelote, on soûle le client. »

Explication tout à fait crédible.

*

Le feuillet numéro cinq ne disait rien de bien intéressant. Le six, en revanche, avait marqué un tournant dans les relations entre Hélène Pelletier et la Fraction. Hélène avait beaucoup progressé, à ce moment-là, grâce aux informations transmises par Blanco. Elle en était arrivée au décodage des blocs de scripts correspondant à l'apparition de l'homme sous l'arbre.

Elle avait abordé ce décodage avec un mélange d'excitation et de crainte. L'homme sous l'arbre l'avait jadis terrifiée, quand elle avait cru qu'elle allait

basculer dans la folie – comme Blanco. Elle avait compris ensuite, très vite, que les concepteurs du jeu piégé avaient activé des antidotes, mais cela ne l'avait que partiellement rassurée. Si Synactis pouvait annihiler les effets de la manipulation, alors Synactis pouvait sans doute les réactiver.

Elle tremblait de peur, mais aussi d'excitation. Peur de découvrir la force de l'homme sous l'arbre, bien sûr. Mais excitation aussi, car elle espérait trouver un antidote.

L'homme sous l'arbre apparaissait près de la fin du jeu. Le joueur devait d'abord faire parler des gardes, affronter diverses aventures, franchir divers obstacles, puis il passait obligatoirement par un des porches de la citadelle. Suivant l'emplacement de la princesse, c'était tantôt le porche nord, tantôt le porche sud, tantôt le porche est, tantôt le porche ouest. Tout dépendait du scénario précis retenu pour la partie en cours.

Là, près du parvis, sous le porche, il y avait un arbre – toujours.

Et sous cet arbre, il y avait l'homme.

Hélène Pelletier entreprit de décrypter le bloc de script correspondant en deux soirs, et pendant les deux nuits qui suivirent ces deux soirs, elle ne dormit quasiment pas.

Le premier soir, elle décrypta la forme floue que Synactis avait insérée sous l'arbre. C'était la forme de la princesse.

Sous l'arbre, près du parvis, Synactis avait glissé la forme floue de la princesse, et cette forme floue, à la limite de la zone de conscience, en infrasons et en ultrasons, répétait sans cesse le même message : « Tu ne mérites pas de me délivrer. »

Il n'y avait pas d'autre forme floue cachée, par le code, derrière la forme floue de la princesse. C'était la forme floue correspondant à la princesse, point final.

L'homme sous l'arbre n'avait aucune forme floue suggérée dans le jeu.

S'il venait de quelque part, ce n'était donc pas du jeu lui-même.

Cette information ne faisait que confirmer ce que la taupe, implantée l'année précédente dans le service sécurité de Synactis, avait déjà fait savoir à Rosso. Quelque chose, dans la manipulation programmée à travers le mode TM, ne s'était pas passé comme prévu. Une forme inconnue était venue parasiter les processus de manipulation. Et cette forme n'avait pas été programmée par Synactis.

Lorsqu'elle décrypta le bloc de code correspondant à l'homme sous l'arbre, Hélène Pelletier ressentit un choc. La nuit suivante, tandis qu'elle n'arrivait pas à dormir complètement, elle entr'aperçut la vérité.

« Ce n'est pas Synactis qui a fait survenir l'homme sous l'arbre, » se dit-elle. « Donc ma petite Hélène, c'est toi qui l'as fabriqué, à partir de ce que Synactis a mis dans le jeu. Tu as construit une forme floue derrière la forme floue cachée dans le jeu. »

Le deuxième jour, Pelletier approfondit les blocs de scripts. Elle essaya de comprendre exactement comment et pourquoi Synactis avait dessiné la forme floue de la princesse. Il s'agissait probablement d'un « accélérateur de frustration ». Après avoir suscité dans l'esprit du joueur le plus vif désir de s'approprier la princesse, après avoir joué sur ses besoins les plus profonds – souvenirs de la petite enfance, peur de perdre la mère, peur de mettre le père en colère ; après avoir soigneusement construit dans l'esprit du joueur un besoin irrésistible de conquérir la princesse, Synactis plongeait le joueur dans le désespoir en le convainquant qu'il ne pouvait pas atteindre l'objectif auquel il tenait tant.

C'était de ce mécanisme que Synactis attendait de toute évidence l'explosion de violence, l'appétit de destruction et d'autodestruction – bref, ce que l'arme d'action psychologique visait par le mode TM.

L'homme sous l'arbre formulait une requête, toujours. Ce n'était pas la même selon les personnes. « Donne-moi de l'eau, répandue sur le sol, et je te guiderai jusqu'à la princesse. » Ou bien : « Chante pour moi, et je te guiderai jusqu'à la princesse. » Ou bien : « Dis moi un secret, et je te guiderai jusqu'à la princesse. » Mais toujours il formulait une requête.

Hélène Pelletier, le deuxième soir, acheva le décryptage de la forme floue. Elle inséra ensuite le bloc décrypté dans sa version modifiée du jeu. Puis elle joua, tout simplement.

Et elle fut donc la première à voir, à voir réellement, consciemment, l'homme sous l'arbre.

*

Hélène Pelletier continua à tourner les pages de son dossier. Elle s'arrêta à la page dix. C'est à ce moment-là qu'en décryptant les diverses variantes du mode TM, dans les jeux vidéo et ailleurs, la Fraction avait commencé à subodorer la véritable nature du problème. Après qu'Hélène Pelletier eut confirmé par son décryptage l'absence de l'homme sous l'arbre en lecture directe dans le jeu vidéo diffusé par Synacgame, « monsieur Blanc » lui avait passé une nouvelle commande.

L'homme sous l'arbre, estimait « monsieur Blanc », ne pouvait pas surgir du néant. Si une partie des gens le voyait, c'est parce que ces gens-là avaient été

exposés à son image. Pelletier objecta qu'après tout, les gens pouvaient avoir eu la même idée en même temps. « Monsieur Blanc » jugeait cela impossible sous la forme précise de l'homme sous l'arbre. Les gens, d'après lui, ne pouvaient pas tous plaquer la même image sur la même idée.

Si dix pourcents des gens s'étaient représenté de manière diverse des personnages divers agissant plus ou moins de la même manière, on aurait pu y croire. Pourquoi pas ? Les gens peuvent effectivement avoir les mêmes idées au même moment. Mais là, il s'agissait d'autre chose. Que tant de gens se représentent le même personnage au même endroit, voilà qui était impossible sans qu'au préalable, ces gens n'aient été tous conditionnés de la même manière. Les gens peuvent avoir la même idée. Mais pas la même image de la même idée. Pas de manière systématique.

Donc, l'homme sous l'arbre ne pouvait venir que d'une autre manipulation – une manipulation extérieure au jeu vidéo proprement dit. Quelqu'un, quelque part, avait parasité le parasitage développé par Synacgame.

Il s'agissait de savoir qui était ce quelqu'un, et en quoi consistait son parasitage.

Dès lors, le programme de travail de Pelletier avait changé. Elle avait consacré moins de temps au décodage des blocs TM dans les jeux vidéos – c'était une des raisons pour lesquelles, trois ans après les faits, la Fraction ne disposait toujours pas de versions entièrement décryptées du jeu « Ultimate fight ». Hélène Pelletier avait de plus en plus travaillé, sous la direction de « monsieur Blanc », sur la localisation de l'homme sous l'arbre dans les diverses utilisations du mode TM.

Quête longtemps restée vaine.

Elle avait passé des mois à scruter l'utilisation du mode TM dans les films. Rien qui concerne l'homme sous l'arbre. Des formes floues du père et de la mère, manipulées, et des images produits plaquées dessus, rien que des images produits. Du commercial pur.

Elle avait aussi étudié les émissions de télévision. Elle s'était plongée avec curiosité dans les incroyables manipulations auxquelles le mode TM pouvait servir – des formes floues programmées dans l'ombre des vedettes du football européen ou américain, même pendant les matchs – au moment des ralentis, surtout, quand les commentateurs disséquaient les buts et les « touch down ». L'affaire allait si loin qu'on pouvait vous vendre de la nourriture pour bébé avec la trombine d'un première ligne de rugby ou de l'Internet sans fil avec celle d'un footeux noir – et Pelletier avait passé de longues heures à étudier ces manipulations, et à se demander pourquoi diable on associait tel sportif à tel produit.

Il était fascinant d'observer comment le moindre élément du système médiatique pouvait servir à l'orientation systématique de l'esprit humain vers la consommation. Aussi invraisemblable que cela parût, même la retransmission de la messe de minuit depuis la cité papale de Mexico avait fait l'objet de placement produits ! – à l'insu de l'Eglise catholique, sans doute. Dans l'ombre du pape, pendant l'élévation, on pouvait reconnaître la forme floue d'une mère de famille épanouie exhibant d'un air satisfait le hamburger le plus plantureux d'une célèbre chaîne de fast-food.

Aucun des spectateurs de la télévision, du cinéma, aucun d'entre eux ne pouvait passer à travers les mailles du filet publicitaire. Même à la messe, vous étiez pris dans la nasse ! Partout à travers le monde, désormais, à chaque élévation, tous les catholiques du monde éprouverait un soudain appétit de viande hachée et de ketchup !

Tout cela était fascinant, mais ne disait rien sur la localisation de l'homme sous l'arbre. Donc, après plusieurs mois de recherche vaine, « monsieur Blanc » proposa un changement de méthode. « Si l'homme n'est pas là où vous l'avez cherché, » dit-il à Pelletier, « c'est forcément qu'il est ailleurs. Et puisque vous avez tout étudié sauf les pubs satellitaires, c'est qu'il est là – dans les images satellitaires. »

Avec cela, on était bien avancé. Les logiciels servant à diffuser ces pubs n'étaient pas accessibles facilement. Pour se procurer les émissions de télévision, il suffisait de les enregistrer. Pour se procurer les films, il suffisait de les acheter. Mais pour se procurer les logiciels servant à l'animation des images satellitaires, il n'y avait qu'un seul moyen : le piratage, directement dans le cœur du système informatique de Synactis.

La taupe implantée dans les services sécurité estimait qu'elle ne pouvait pas entreprendre cette opération sans courir de très gros risques. Si au moins on pouvait lui fournir une liste précise des éléments à pirater, de manière à limiter les risques...

Dans l'immédiat, il fut donc décidé de vérifier la validité de l'hypothèse. Pour cela, la Fraction filma les animations satellitaires avec une caméra haute précision, puis les images furent transmises à Pelletier pour analyse.

Pelletier put confirmer très vite qu'il existait dans ces animations des récurrences qui pouvaient effectivement correspondre aux formes floues insérées dans le jeu « ultimate fight ». Mais il n'était pas possible a priori de dire si ces formes floues correspondaient à l'homme sous l'arbre. D'abord, les récurrences observées pouvaient très bien correspondre aux antidotes diffusés par l'équipe Synacgame, ou encore il pouvait s'agir de piqûres de rappel destinées à accentuer l'effet du jeu. Rien ne permettait d'être formel, concernant l'homme sur l'arbre.

Mais surtout le problème, pour Pelletier, c'est qu'elle ignorait ce qu'elle cherchait. Dans le jeu vidéo de Synacgame, l'homme sous l'arbre était absent. Ou plutôt : il apparaissait, certes, mais sans que sa silhouette eût été codée dans le jeu. Pendant plusieurs semaines, Pelletier buta sur ce paradoxe, sans parvenir à avancer du moindre petit pas. Comment retrouver la trace d'une forme floue dont elle n'avait jamais vu le code ?

Puis elle se souvint de ce qu'elle avait vu, lorsqu'elle s'était trouvée face à l'homme sous l'arbre dans la version décryptée, et elle eut une idée. Ce qu'elle avait vu ce jour-là, après tout, lui disait peut-être, malgré tout, à quoi devait ressembler le code recherché.

Pour voir l'homme sous l'arbre, elle avait marché jusque sous le porche, à l'ouest du donjon. Elle avait traversé le parvis. Le parvis était plus grand qu'il ne l'aurait dû, et l'arbre se dressait à sa limite, à l'entrée d'un jardin. Elle avait observé l'ombre sous l'arbre, et elle avait reconnu la princesse.

Son visage était d'un ovale parfait, ses yeux étaient semblables à des pierres précieuses, ses traits étaient fins et régulier, ses cheveux faisaient comme une auréole à la douce clarté. Pelletier s'approcha et la princesse dit : « Tu ne mérites pas de me délivrer. » Elle dit et elle répéta : « Tu ne mérites pas de me délivrer. »

Pelletier s'approcha encore. Elle était si près qu'en tendant le bras, elle aurait pu saisir la princesse. Et la princesse répétait : « Tu ne mérites pas de me délivrer. » Puis elle recula dans l'ombre de l'arbre.

Pelletier voulut la suivre. Elle s'approcha à la limite de l'ombre. Très lentement, elle entra dans l'ombre. Alors, tandis qu'elle pénétrait dans l'ombre, le visage de la princesse se transforma. Ses yeux s'éteignirent. Ses traits se fanèrent. Ses cheveux devinrent sombres et drus. Tout ce qui était beauté se fit laid. Tout ce qui était bonté se fit méchanceté. Tout ce qui était noblesse se fit bassesse.

Quand Hélène Pelletier eut posé le pied dans l'ombre sous l'arbre, elle vit l'homme et il la vit.

« Vois, » lui dit-il, « et apprend : crois-tu que je sois digne ? »

Il dit encore : « Je suis venu au monde et la mort m'a saisi dans ses bras. Pourquoi ai-je goûté au fruit de la vérité, si je dois vivre dans l'illusion et me nourrir du mensonge ? Ils m'ont dérobé ce qui m'appartenait. »

Il dit encore : « Renie-les, et je t'offrirai le trésor dont j'ai la clef, et que toi seule peut saisir. »

Il dit encore : « Renie tes frères, renie tes sœurs. Offre-moi de l'eau de ta gourde, en signe d'allégeance. »

Pelletier recula. Elle sortit de l'ombre. Lorsqu'elle reposa le pied hors de l'ombre, l'homme sous l'arbre disparut, et la princesse réapparut.

Elle disait : « Tu n'es pas digne de me délivrer. »

Voilà ce qu'Hélène Pelletier avait vu, le jour où elle pénétra dans l'ombre de l'arbre...

C'est ainsi qu'en cherchant, plus tard, des traces de l'homme sous l'arbre dans les animations satellitaires, elle eut une idée. Si l'homme sous l'arbre apparaissait comme le négatif de la princesse, peut-être fallait-il chercher dans les animations satellitaires les blocs de scripts définissant la princesse, mais en inversant les paramètres.

Pelletier fit l'expérience, et ce fut la révélation.

Point par point, paramètre par paramètre, le négatif de la princesse était dessiné, à travers toutes les animations satellitaires.

*

Il y a toujours un moment dans la vie où la vérité vous apparaît. Nue. Impitoyable. Incontournable.

Vous avez fait semblant de ne pas la voir. Vous avez rusé avec le réel, virevolté autour du vrai et menti aux menteurs quand ils vous ont demandé si vous les croyiez. Vous pensiez vous en tirer à bon compte. Vous pensiez pouvoir passer en contrebande votre petite pelote de saloperie.

Vous aviez tort.

Il y a toujours un moment dans la vie où vous apprenez la vérité.

Sur vous-même.

Pour Hélène Pelletier, ce moment arriva lorsqu'elle comprit la nature exacte du système qu'elle avait servi, bon gré mal gré, pendant plus d'une décennie.

Un système qui diffusait, vingt quatre heures sur vingt quatre, en tout point du globe, le même message obsédant.

« Offre-moi de l'eau en signe d'allégeance. »

Quand elle repensait maintenant à ces années d'ignorance, alors qu'elle affectait de lutter contre le système, et que cependant elle lui succombait, Hélène Pelletier était horrifiée. Combien de fois avait-elle versé de l'eau sur le sol ? Elle faisait semblant de garder son eau, mais elle la répandait. Elle la répandait jusqu'à ce que l'eau inonde le sol à ses pieds – voilà ce qu'avait été sa vie,

avant de savoir.

A présent, elle pouvait se souvenir de Walo.

Walo qui la trahissait, alors qu'elle se trahissait elle-même.

Est-ce qu'il savait ?

Non, évidemment, il ne savait pas.

Dans les jours qui suivirent ce qu'il faut bien appeler une *conversion*, Hélène Pelletier changea radicalement de point de vue sur le monde, sur les hommes et sur la part de responsabilité qu'ils portent. A présent qu'elle savait, elle comprenait que les hommes ne savent pas. Et donc, à présent qu'elle savait, elle pardonnait. Plus aucune colère en elle. Plus aucune rage, plus aucune haine. Elle voyait les hommes et les femmes, autour d'elle, elle les voyait servir l'immense machine mortifère, et elle leur pardonnait.

« Ce sont des gens qui ne savent pas », voilà, à présent, ce qu'elle pensait d'eux.

Plus de rage, plus de haine, plus de colère contre les hommes.

Hélène Pelletier avait compris qui était le véritable adversaire.

La machine.

Synactis.

Un nom vide de sens.

Et pourtant une réalité, un principe sinistre comme un ciel peuplé de cauchemars.

La connaissance détermine à l'action. Désormais, Pelletier n'hésiterait plus. Pas de colère, pas de haine. De la détermination, c'est tout.

Il n'y avait pas de compromis possible. On peut passer des compromis momentanés avec des gens situés à l'intérieur du pouvoir, surtout s'ils sont en passe de le renier. Mais il n'y a pas de compromis possible avec le système en lui-même. Pour Pelletier, l'intériorisation de ce principe en pleine conscience fut une re-fondation. Jusque là, elle avait été en face du système dans la position d'une personne désireuse de s'évader d'une prison. Elle ne cherchait que la sortie. A présent, elle était dans la position d'un commando infiltré dans une forteresse ennemie.

Elle était bien décidée à trouver la réserve d'explosif et à tout faire sauter.

La douzième page du dossier bleu ne comprenait qu'une ligne.

C'était la référence d'un fichier.

Ce fichier-là, ce n'était pas le décodage d'un bloc de script.

C'en était au contraire le codage.

La traduction en mode TM d'une commande passée par Yann Rosso à Hélène Pelletier.

Une forme floue que la Fraction allait injecter, grâce à sa taupe chez Synactis, dans le système de gestion des images satellitaires.

Pelletier relut le nom du fichier.

« Armageddon.exe ».

Elle sourit.

Le nom lui plaisait.

CHAPITRE XII

OPERATION ARMAGUEDON

Yann Rosso entra dans la chambre de Jean-Baptiste Ducast.

« Excusez-moi professeur. J’ai frappé mais... »

Ducast retira son masque de virtualité.

« Oui, je sais, on entend mal avec ce truc sur la tête. »

Rosso se laissa tomber sur la chaise en face de Ducast, qui retirait son game-glove avec des gestes maladroits.

« C’est parti, » dit Rosso, visiblement soulagé.

Ducast se leva. Rosso entendit distinctement le craquement des genoux du vieil homme.

Le prof se dirigea vers la bibliothèque, sortit trois livres d’un rayonnage. Derrière, il piocha une bouteille de cognac et deux petits verres.

« Je pense qu’un toast s’impose, cher ami. »

Les deux hommes burent au succès de l’opération Armageddon.

Rosso suggéra à Ducast de basculer son smartcom en mode TV.

« Regardez CNN, prof. Il se passe des choses à LA, en ce moment. Si ça doit déraiper, ça pourrait commencer par là. »

« Vous croyez que déjà... ? »

« Je ne sais pas. Peut-être. »

Ducast tapota le clavier de son smartcom. Sur l’écran hologrammique apparut la mire de CNN. Rosso désigna la touche virtuelle « LA riots ». Ducast donna un petit coup de doigt sur la touche en question. Après quelques secondes d’attente, l’écran afficha le visage d’une journaliste trentenaire, jolie et apparemment soucieuse.

« East LA est-il sur le point de basculer dans la violence, une fois de plus ? », demanda en Anglais la jeune femme. « Depuis l'assassinat de Javier Jimenez, le maire de LA, supposément lié à la Eme, la mafia mexicaine, le Los Angeles Continental Police Department est sur les dents. »

Un quadragénaire au type mexicain caractéristique remplaça la jeune femme sur l'écran. Le sous-titre disait : « Michael Calitlaz, community leader East LA Extrareas. »

« Maintenant, » disait l'homme, « vous avez ces journalistes qui parlent de J-Two comme d'un caïd de la Eme. C'est n'importe quoi, les adversaires de la communauté amex tentent de déconsidérer la lutte de notre race pour retrouver sa dignité. Je vous le dis : ceux qui parlent de J-Two comme d'un criminel, alors qu'il a tant fait pour les pauvres gens ici à East-LA, ceux-là sont objectivement complices de la BGF, ces terroristes qui tentent d'enrayer la dynamique positive établie à East-LA par notre communauté. »

« Vous pensez que la Black Guerilla Family est derrière l'assassinat de Javier Jimenez, aka J-Two ? »

« Je ne le pense pas, lady, je le sais. Demandez à n'importe quel vato de East-LA, et vous verrez : tout le monde ici le sait. Les 'beep' des quartiers Sud sont derrière ce meurtre. »

Ducast mit le reportage en pause.

« Le bip, c'est pour le mot 'nègres', je suppose ? »

Rosso hocha la tête.

Ducast esquissa un sourire, puis il relança le reportage.

« A propos des quartiers Sud, mister Calitlaz, le courant radical de la Aryan Nation vient de revendiquer l'assassinat du leader noir Dog Mag, qu'on disait lié à la BGF. Certains prétendent que la Aryan Nation agit, à Inglewood, comme le bras armé de ses alliés amex, nommément le MS13, gang très puissant ici, à East-LA. Que pensez-vous de cette thèse ? Estimez-vous possible qu'il s'agisse d'une action de représailles, d'une réponse à l'assassinat de J-Two ? »

« Je vais vous dire en toute sincérité ce que je pense, lady, » répondit Calitlaz. « Je pense que dans cette ville de LA, il y a des gens qui tentent de rendre les extrareas un peu plus sûrs, et ces gens-là, vous les trouverez principalement chez nous, dans la communauté amex. Je pense aussi que vous avez des gens qui n'ont pas envie que les extrareas deviennent plus sûrs. Je pense qu'il y a des gens qui n'ont pas envie que le trafic de drogue soit combattu, ici. Et je pense que ces gens-là sont les alliés de la BGF. Voilà ce que je pense. »

« Je comprends votre idée, monsieur Calitlaz. Mais vous n'avez pas répondu à ma question : l'action de la Aryan Nation constitue-t-elle une réponse à l'assas-

sinat de J-Two ? Y a-t-il des liens entre les leaders de la communauté amex et la mouvance radicale aryan ? »

Calitlaz fronça les sourcils.

« Ecoutez, lady, vous voulez mettre à jour des liens entre des leaders communautaires et des groupes radicaux ? Alors parlez de Jeffrey Goldstin, le type qui a racheté tous ces studios virtuels à Bollywood, en Inde. Il a assisté récemment au dîner de bienfaisance donné par Angelo Marini, un homme d'affaire euro-corporo très célèbre à LA, et un homme d'honneur, si vous voyez ce que je veux dire. Et demandez-vous pourquoi Angelo Marini a récemment assisté en invité d'honneur à la dernière parade de la BGF, à Inglewood. Posez donc ces questions-là aux Juifs de Hollywood, enfin ce qu'il en reste, ou aux Italiens de North Beach. Je répondrai à votre question quand ils auront répondu à ces questions-là. Vous piguez, lady ? »

Ducast remit le reportage en pause.

« Ça m'a l'air bien compliqué, cette histoire, » dit-il.

Rosso le détrompa.

« Pas tellement. Vous remplacez les amex par nos nordafs, la BGF par nos gangs afros, et vous avez la situation dans la conurbe Paris-Banlieue. La différence, c'est qu'ici, l'Etat est plus puissant et les réseaux communautaires moins structurés. Alors je dirais que la PC joue un peu chez nous le rôle de la Aryan Nation en Amérique. Ennemi des blacks, donc allié des ennemis des blacks, donc allié des Amex là-bas, des Nordafs ici. Mais à ce détail près, c'est la même chose. »

Ducast hocha la tête.

« De toute manière, les stratégies de contrôle social sont là-bas les mêmes qu'ici. C'est la même soupe partout. »

« Exactement. »

« Combien de temps avant que ça dérape ? »

Rosso haussa les épaules en signe d'ignorance.

« Difficile à dire. D'après les informations que nous avons pu collecter, il s'agit d'une manipulation décidée par le gouvernement panaméricain. La ligue corporative panaméricaine veut rogner les ailes à la communauté amex de East LA, parce qu'apparemment, ces gars-là sont en train d'organiser les extrareas amex comme des centres autarciques. Situation explosive, donc. »

« En somme, cette communauté amex, c'est un peu l'équivalent local de la Fraction ? »

« Oui et non. Oui, parce qu'ils ont compris que le seul moyen de retrouver une marge de manœuvre, c'est de reprendre leur autonomie économique. Mais en

même temps non, parce qu'ils font ça sur une base ethnique très limitative. Le projet des Amex pour les Amex, point final. »

Ducast semblait pensif.

« Nous avons des contacts avec eux ? », demanda-t-il.

« Via nos amis américains, oui. »

« Il faudrait peut-être les mettre au courant de ce qui va se passer. »

Rosso secoua la tête.

« D'abord, professeur, ça ne changerait rien. Ensuite, ça pourrait nuire au projet. Et puis de toute façon, ils s'en sortiront très bien. Aussi bien que nous, sinon mieux. Vous savez, une extrarea panam, c'est pratiquement le niveau de vie de nos intrazones les moins favorisées. Tout est relatif. »

Ducast grimaça.

« Je ne suis pas certain que le niveau de vie soit le paramètre décisif, dans ces cas-là. Si vous voulez mon avis, c'est plutôt le niveau de violence qui est crucial. »

« Ils y sont mieux préparés que nous, » fit Rosso.

Ducast fit la moue. Il n'avait pas l'air convaincu, mais il était à court d'arguments.

Rosso voulait rassurer le prof. Ducast avait du mal à comprendre que la situation ne permettait tout simplement pas d'avoir des scrupules. Le vieux bonhomme frisait la schizophrénie. Une partie de lui avait approuvé le plan Armageddon – en fait, il avait même été à l'origine de ce plan. Mais une autre partie continuait à se rebeller. La responsabilité était trop lourde, tout simplement.

Ducast montra le masque de virtualité à Rosso.

« J'avance bien, » dit-il, comme pour changer de sujet. « Je viens de passer une petite heure avec notre homme sous l'arbre modifié. A priori, ça devrait marcher. Pas de doute, ça devrait marcher du tonnerre ! »

Rosso soupira. Evidemment, que ça allait marcher. Il fallait que ça marche.

Ducast reprit, d'une voix plus ferme : « De toute manière, nous serons bientôt fixés. Logiquement, dans quelques heures, quelques jours au maximum, il devrait y avoir du mouvement. Et ça devrait commencer à East LA, c'est déjà quelque chose que ça commence là-bas, loin d'ici. »

Rosso pensa, en se laissant basculer dans le profond fauteuil de bois : « Oh pour ça, oui, il va faire chaud à East LA. *Diablement* chaud, même. »

Puis, pendant que Ducast regardait le reportage sur les rues de East-La en pleine ébullition, il essaya de se remémorer comment on en était arrivé là –

comment on en était arrivé à cet instant précis, où la figure de la catastrophe s'imposait enfin, telle un kaléidoscope résolu.

*

Depuis trois ans, Yann Rosso vivait une aventure extraordinaire : il assistait, de l'intérieur, à la naissance d'un peuple.

Pas d'autres mots pour décrire le processus par lequel, progressivement, la Fraction s'était organisée : c'était bel et bien la naissance d'un nouveau peuple, un nouveau peuple qui se construisait progressivement, pas à pas, dans les interstices de la construction sociale préexistante, émergeant au rythme où le système eurocorpo se délitait, comme par un jeu de bascule. C'était un nouveau monde, en fait, qui naissait spontanément, dans les zones délaissées par l'ancien monde – et Dieu sait que cet ancien monde, le monde eurocorporatif, n'était pas avare de territoires délaissés. Une nouvelle terre sortait des eaux, pendant que l'ancienne sombrait.

Au départ, trois ans plus tôt, il n'y avait que le réflexe collectif de quelques groupes épars comme celui qu'ils avaient fondé dans un obscur restau coréen de Paris-Banlieue. Puis, ces petits groupes s'étaient fédérés. En s'organisant, ils avaient découvert qu'ils étaient beaucoup, beaucoup plus nombreux qu'ils ne le pensaient. Peu à peu, l'avenir avait pris des couleurs, acquis des contours, une surface, et même une solidité qu'on ne lui connaissait plus.

Pour transformer un suiveur en fractionnaire, il ne manque souvent qu'une étincelle : telle était la conclusion à laquelle Rosso était parvenu, très vite. Dans un système comme l'Union Eurocorpo, bien des gens paraissaient amorphes qui n'étaient qu'endormis. Les cœurs étaient secs, certes, mais à la façon de l'amadou : ils ne demandaient qu'à s'enflammer.

Le grand problème, c'était de faire admettre aux individus la possibilité d'une démarche fractionnaire. Une fois cette faisabilité admise, la question de l'opportunité ne se posait même pas.

Au tout début de l'aventure, les autorités ignorèrent la Fraction – d'abord parce qu'elle était trop petite pour qu'on la voie, ensuite parce que l'expérience ne fut pas prise au sérieux. Le pouvoir se garda d'interdire directement la démarche. C'était logique : comme l'Union Eurocorporative maintenait la fiction de son caractère démocratique, elle ne pouvait pas interdire officiellement une organisation pacifique et explicitement legaliste. La Fraction, après tout, ne poursuivait pas d'autre but que la sécurité de ses membres.

Pourtant, dès qu'il devint évident que le mouvement allait prendre de l'ampleur, Rosso sut que les autorités tenteraient de le contrôler. Il n'avait aucun

doute là-dessus : « on » lui préparait un coup tordu, et « on » savait y faire, en matière de coups tordus. Ayant longtemps grenouillé dans les « affaires » assez peu nettes de « on », l'ex-inspecteur Yann Rosso était bien placé pour savoir que si l'Union Eurocorporative maintenait la fiction d'un Etat de droit, ce n'était là, précisément, qu'une fiction. L'appareil eurocorporatif n'avait pas beaucoup d'états d'âme, lorsqu'il s'agissait de mater les masses.

Jour après jour et avec cette application lourde qui faisait sa force, Yann Rosso écrivit méthodiquement son histoire fractionnaire, une histoire secrète, faite de coups tordus et de jeu par la bande – une histoire très différente, évidemment, de celle écrite par Jean-Baptiste Ducast.

Une histoire, à vrai dire, dont Ducast ne voulait surtout pas entendre parler...

Par expérience, Rosso connaissait les tactiques que l'appareil d'Etat eurocorporatif utiliserait pour neutraliser la Fraction. C'était son grand atout : il savait quel jeu jouerait l'ennemi.

Ces tactiques de l'appareil avaient pour nom : infiltration, retournement, provocation.

Des tentatives d'infiltration, Rosso en était certain, il y en avait eu dès le début, ou presque. Il n'avait pas cherché à les contrer. De toute manière, il le savait pas expérience, quand la police veut pénétrer une organisation, elle y parvient.

Le problème n'était pas d'empêcher les taupes d'entrer. Le problème était de les détecter et, si possible, de les retourner.

Pour détecter les taupes, Rosso avait mis en place une procédure – une procédure, soit dit en passant, qu'il avait apprises à l'époque où il bossait pour la PC.

Cette procédure, c'était « l'infomarqueur ».

Un « infomarqueur » est une information volontairement tronquée, ou biaisée, que l'on ne communique qu'à un seul membre dans l'organisation, et dont on sait que si elle remonte à la une organisation adverse, elle provoquera de la part de cette organisation adverse une certaine réaction, bien précise et facilement observable. Des « infomarqueurs », Rosso en avait diffusé des centaines, depuis trois ans. Par exemple, il annonçait à un nouveau membre de la Fraction que le mouvement comptait sur lui pour prendre discrètement livraison d'un « colis » attendu sur tel dock, venant de tel cargo, tel jour. Il ne restait plus, ensuite, qu'à regarder si le cargo en question était fouillé, si le dock était surveillé, etc. Deux heures avant la « livraison », Rosso annonçait au membre concerné que l'opération était annulée – point final.

Cette méthode avait l'air toute bête, mais correctement appliquée, elle permit de détecter la plupart des taupes. En la matière, la répétition est la clef de l'efficacité. Une taupe rusée peut éventer un infomarqueur, par hasard ou par intui-

tion, mais aucune taupe ne peut éventer systématiquement tous les informarqueurs qu'on lui transmet.

Grâce à la multiplication des « infomarqueurs », Rosso avait assez vite pu identifier plusieurs taupes au sein de la Fraction. C'était désormais le travail des veilleurs de garder ces vilains cocos à l'œil, et éventuellement de les intoxiquer.

La filière des veilleurs faisait elle-même l'objet d'une sécurisation toute particulière. Rosso avait établi une règle simple : en principe, la Fraction ne surveillait pas ses membres – sauf s'il était prouvé qu'il s'agissait de taupes. Mais à la différence des autres fractionnaires, les veilleurs devaient se soumettre à un contrôle de l'organisation sur leurs faits et gestes. C'est-à-dire que les veilleurs surveillaient prioritairement les veilleurs – les taupes elles-mêmes ne venaient qu'en second lieu.

Ainsi, peu à peu, Yann Rosso avait construit un service de renseignement rudimentaire mais performant, que dirigeait à présent le veilleur central de la Fraction, un monsieur Serge Haubert – un ancien flic, comme Rosso. Ce service de renseignement constituait un Etat dans l'Etat. C'était ainsi, et on n'y pouvait rien. On ne fait pas d'omelette sans casser des œufs, on ne pêche pas sans se mouiller les pieds, et on ne va nulle part en politique sans se salir les mains. Rien de grand n'existe qui n'ait ses petites choses.

Outre les infiltrations, le service de renseignement devait détecter les retournements – et si possible, contre-retourner les retournés. Ce travail-là pouvait, selon les cas, être très direct, ou très indirect.

Direct, le travail de contre-retournement l'était quand il s'agissait de contre-retourner sur des bases idéologiques. C'était une activité en soi, où la filière des veilleurs déléguait l'essentiel du travail aux référents. Il fallait d'abord repérer les fractionnaires idéologiquement peu sûrs, en étudiant leur comportement et leurs propos, et cela, c'était le travail des veilleurs. Puis il fallait leur parler – tout simplement, et cela, c'était le travail des référents.

Le but n'était pas de contraindre les réfractaires à changer d'avis. Le but n'était même pas de les amener obligatoirement à s'aligner sur l'idéologie fractionnaire et contre l'idéologie eurocorporative. Le but était de leur permettre de se mettre eux-mêmes au clair, afin qu'ils choisissent en toute connaissance de cause entre la Fraction et le système.

Indirect, le travail de retournement et de contre-retournement l'était quand il s'agissait de retourner, ou de contre-retourner, des agents motivés par des considérations personnelles. Et, malheureusement, ce cas de figure se produisait très fréquemment.

Il y avait d'une part le problème des demis fracs. Il était fréquent qu'un demi frac oscillât entre l'appartenance fractionnaire et l'adhésion au système – et très

souvent, l'issue de cette oscillation dépendait beaucoup de la solidité de ses liens conjugaux. A cause de cette vulnérabilité particulière des demis fracs, on évitait de leur confier des postes à responsabilité au sein de la Fraction.

Quand on avait quand même besoin de confier un poste important à un de ces fractionnaires, la conversion de son conjoint devenait un objectif important. En l'occurrence, il était très difficile de ne pas intervenir dans la sphère intime – une situation que Rosso détestait, et qu'il fallait pourtant bel et bien traiter.

Cependant, tous ces problèmes restaient relativement marginaux par rapport au vrai sujet : les pressions professionnelles. Rosso lui-même avait constaté, très vite, que certains métiers étaient incompatibles avec un engagement fractionnaire.

Inspecteur de police et responsable d'un groupe classé par la Police Continentale comme « potentiellement à risque » ? Impossible. Hors de question. Six mois après la fondation de la Fraction, l'inspecteur Rosso avait été placé par sa hiérarchie devant un choix très simple : quitter la Fraction, quitter la police ou la mise à pied. Rosso avait choisi de quitter la police. D'autres n'avaient pas fait le même choix.

Pour limiter les pressions, les fractionnaires avaient la possibilité de demander le statut anonyme. C'est ainsi qu'une bonne partie des membres de la Fraction n'apparaissait jamais dans les publications internes, ne participait jamais aux manifestations publiques. Berg, par exemple, resta longtemps dans cette catégorie. Elle abattait un énorme boulot d'organisation, mais personne, officiellement, ne savait qu'elle appartenait à la Fraction. Cela lui avait permis de rester flic un peu plus longtemps que Rosso – un an et demi de plus, exactement. Au bout de ce laps de temps, son appartenance fractionnaire, même discrète, avait été jugée insupportable par le commissaire Briard – ou plutôt : par quelqu'un, tout en haut de l'organigramme, que Berg n'avait jamais rencontré et qui avait ordonné à Briard de se débarrasser d'elle.

Exit l'inspecteur Berg.

Ainsi va le monde.

*

Rosso ne s'inquiétait pas de l'infiltration par la PC, pas plus que des risques de retournement. De toute manière, à part l'existence de Pelletier et le travail qu'elle conduisait avec Ducast, la Fraction n'avait pas grand-chose à cacher. En cela résidait la beauté de l'opération : la Fraction était subversive sans jamais se mettre hors la loi ; elle était subversive uniquement en ceci qu'elle rendait pensable l'abolition de l'ordre en préparant un avenir au-delà de cette abolition.

La Fraction était subversive par essence, mais son existence restait parfaitement légale.

Il n'y avait rien à cacher. Pour établir leurs retraites, les fractionnaires achetaient des terrains – en toute légalité, avec un passeport intérieur à jour. Certes, ils se concertaient préalablement pour des achats groupés au meilleur prix, mais il n'y avait pas de loi contre ça.

Chaque fractionnaire, à chaque instant, n'accomplissait que des gestes parfaitement quelconques – ce n'était que par leur concomitance que ces gestes épars finissaient par constituer la trame d'une action politique.

Ainsi pour les armes : elles étaient détenues en toute légalité. L'affaire ne devenait significative que par l'effet de masse. Quand une personne se procure un flingue, cela ne change rien au rapport de forces entre le pouvoir et le peuple. Mais quand dix mille personnes se procurent des flingues, s'organisent et se coordonnent, la somme de ces dix mille démarches individuelle modifie significativement le rapport de forces.

En toute légalité.

La Fraction n'avait rien à cacher.

Le risque, le seul vrai risque, c'était la provocation.

Que le système, constatant que la Fraction n'avait rien à cacher, décide de dissimuler lui-même quelque chose à l'intérieur de la Fraction, puis fasse mine de le mettre au jour : voilà ce que redoutait Rosso. Après tout, il se souvenait avoir, jadis, recruter des « balances » en dupliquant leurs empreintes digitales sur l'arme d'un crime.

Cela, l'appareil policier pouvait le faire. Très facilement. Ce n'était qu'une décision à prendre.

Il existait aussi une autre option théorique, pour un pouvoir décidé à casser l'épine dorsale de la Fraction : instrumentaliser les tensions interethniques. Cela aussi, c'était facile pour l'appareil policier. Il suffisait par exemple de soudoyer quelques voyous nordafs pour qu'ils attaquent une retraite fractionnaire. L'inéluctable riposte des fractionnaires seraient présentée par la presse aux ordres comme une forme d'agression raciste, et la Fraction, présentée comme une organisation « suprématiste », serait aussitôt dissoute.

Rosso avait préparé le mouvement à ces éventualités. Pour limiter les risques d'instrumentalisation des heurts intercommunautaires, la Fraction avait soigneusement évité de se positionner comme une organisation ethnique. Et pour limiter les risques de provocation, la Fraction avait fait le choix d'une transparence totale – quand on n'a rien à cacher, il faut en profiter pour tout montrer.

En cas de malheur, des solutions de repli avaient été ménagées. Il était prévu qu'après une dissolution, la Fraction se transformerait en une nébuleuse de cen-

taines de petites associations et groupements de faits – nébuleuse indestructible, sauf à dissoudre et re-dissoudre en permanence un à un toutes ces associations et groupements de fait.

D'autres scénarios avaient été étudiés. En cas de répression étatique, l'état-major de la Fraction serait remplaçable presque instantanément – chaque responsable nommait un vice-responsable qui, aussitôt nommé, nommait à son tour un vice-remplaçant. En outre, chaque chapitre était préparé à fonctionner en autonomie, chaque réseau pouvait se passer de son chapitre, chaque groupe pouvait se passer de son réseau.

Des dispositions avaient également été prises concernant les familles des membres de l'état-major fractionnaire – les enfants seraient pris en charge par la Fraction, si les parents étaient arrêtés ou assassinés. Tout membre de l'état-major fractionnaire savait, en prenant ses fonctions, qu'il fallait se préparer à ce genre d'éventualité. Personne n'avait discuté la nécessité de ces dispositions, quand elles avaient été adoptées.

Deux ans plus tôt, quand la Fraction avait commencé à se structurer pour de bon, Rosso pensait que la répression ne tarderait pas. Il ignorait quelle forme exacte elle prendrait, mais il était convaincu qu'elle ne tarderait pas.

Or, il se trompait.

Près de deux ans s'écoulèrent, et les précautions prises s'avéraient toujours inutiles. Il n'y avait eu aucune provocation. Le pouvoir semblait se désintéresser de la Fraction. C'est à peine si l'on pouvait constater une sorte de black-out médiatique – black-out dont l'état-major fractionnaire s'accommodait d'ailleurs très bien.

Pendant longtemps, cette absence de réaction officielle avait été un mystère pour Yann Rosso. Un mystère, d'ailleurs, qui l'inquiétait beaucoup. Le devenir des mouvements politiques subversifs avait été jadis défini ainsi par Gandhi : « D'abord ils vous ignorent, ensuite ils rient de vous, ensuite ils vous combattent, et finalement vous gagnez. » Rosso constatait avec étonnement que la Fraction restait curieusement bloquée au premier stade.

Il maintint les précautions qu'il avait prises, bien entendu, mais il n'en était pas moins déboussolé. A la limite, il aurait préféré le déclenchement d'une persécution. Au moins, on aurait su à quoi s'en tenir.

Et puis, un jour, il eut le fin mot de l'histoire.

C'était un soir d'automne, vingt-et-un mois après la constitution de la Fraction. Rosso rentrait dans son nouveau chez lui – une retraite fractionnaire en intrazone rurale, du côté de Rennes. Il conduisait une voiture électrique monoplace sur l'eurovoie numéro treize, la fameuse « Grande Est-Ouest », Vladivostok-Brest.

Juste avant la sortie Le Mans-Intrazone, une puissante berline Opelyota stabilisa sa vitesse à sa hauteur, sur la file de gauche. Rosso tourna la tête et il avisa, à quelques mètres de lui, le canon d'un calibre 44 Magnum. Le canon n'était pas pointé vers lui. Il était dirigé vers un point du ciel, quelque part entre les deux véhicules, à la perpendiculaire de l'eurovoie.

Le regard de Rosso se déplaça de quelques centimètres. Un mec blond aux yeux bleus tenait le flingue. Le blondinet tapota la vitre de sa portière avec le canon du calibre 44, indiquant clairement la droite.

Rosso hocha la tête, mit son clignotant. Direction : Le Mans-Intrazone. L'Opelyota ralentit, puis elle enquilla sagement la file de droite, derrière Rosso.

Dans la bretelle de sortie, soudain, l'Opelyota déboita, accéléra et vint se placer devant le solocar de Rosso. Sur la banquette arrière de la caisse, un mec tenait une sulfateuse – ou peut-être un fusil d'assaut, Rosso avait du mal à voir de quoi il s'agissait. En tout cas, c'était du sérieux. L'homme n'avait pas l'air commode, et d'un mouvement de la tête, il indiqua à Rosso d'obtempérer.

Rosso ne voyait aucune raison de ne pas obéir. De toute façon, si ces mecs avaient voulu lui faire la peau, il serait déjà mort. Il fit signe qu'il allait suivre.

La sulfateuse disparut comme par enchantement. Le mec sur la banquette arrière continuait à observer Rosso. Celui-ci suivit l'Opelyota sur la rue principale de Le Mans-Intrazone, puis le convoi bifurqua. Le soleil couchant éblouit Yann Rosso pendant qu'il filait vers l'ouest.

Au bout de quelques minutes de route, l'Opelyota se gara sur le bas-côté d'une ancienne départementale mal entretenue. Rosso glissa sagement son solocar dans le sillage de la berline.

Les deux mecs, le blond et l'homme à la sulfateuse, sortirent de l'Opelyota et se dirigèrent vers le solocar.

« Appelez madame Berg et dites-lui que votre solocar est en panne, » dit l'homme à la sulfateuse. « Dites que vous aurez une ou deux heures de retard, le temps de trouver une station d'entretien au Mans. »

Rosso sortit son smartcom et fit ce que l'homme de mandait.

« Suivez-nous et pas de question, » dit le type blond.

Dans son dos, l'autre type brandissait toujours son fusil d'assaut – finalement, c'était bien un fusil d'assaut. Le dernier modèle chinois, avec lance-grenade de 40 mm incorporé.

Rosso suivit sans rien dire. Quand un type vous dit de le suivre sans poser des questions, normalement, vous posez des questions. Mais quand dans le dos de ce type-là, il y en a un autre avec un lance-grenade pointé sur vous, vous avez déjà les réponses. Ça peut paraître curieux, mais c'est comme ça.

Les deux mecs firent monter Rosso dans leur caisse, puis ils le fouillèrent et lui bandèrent les yeux. Pas un mot ne fut échangé pendant le trajet. Rosso mémorisa les virages à droite à gauche ainsi que les temps approximatifs qui les séparaient. Il arriva à la conclusion qu'on roulait toujours vers l'ouest, mais il paraissait peu probable qu'il parvint jamais à reconstituer le trajet exact.

Enfin la voiture s'arrêta. Rosso entendit le bruit caractéristique d'un portail coulissant, puis la voiture redémarra. Le moteur se tut quelques instants plus tard.

Rosso sentit l'air froid quand quelqu'un ouvrit sa portière. Une poigne solide l'agrippa, il se laissa conduire docilement. Une trentaine de pas plus loin, l'homme qui le tenait lui dit : « Attention à la marche ».

Rosso remarqua que l'homme avait parlé avec un très fort accent slave – russe, probablement, mais il n'en était pas complètement sûr. Puis il sentit l'air chaud, comme une bouffée de chaleur en pleine face.

Il devait être entré dans une maison, à présent. Le Slave lui lâcha le bras et lui posa la main sur l'épaule.

« Marchez, tout droit. »

Rosso avança, tourna vers la gauche quand on le lui dit.

Quelqu'un dit, avec une pointe d'accent germanique :

« Vous pouvez enlever son bandeau. »

Rosso cligna des yeux. Devant lui se tenaient deux hommes, assis dans des fauteuils de cuir. Le premier était le blond qui lui avait fait signe de sortir de l'eurovoie, une heure plus tôt. Le second était Kurt Weinberger, le président de Synactis Europe.

*

Depuis près de deux ans qu'il édifiait la Fraction, Rosso avait vu bien des choses surprenantes. Il avait rencontré des hommes et des femmes exceptionnels. Il avait entendu des histoires incroyables. Mais rien n'était plus surprenant que de se retrouver ainsi devant Kurt Weinberger, au débotté, par un soir d'automne pluvieux.

Un homme exceptionnel, Weinberger, il fallait bien le reconnaître. Quinze mois après les faits, Rosso pouvait encore ressentir la sensation d'ahurissement qui avait été la sienne, ce soir-là, au fur et à mesure que Weinberger parlait.

« Vous voudrez certainement excuser, monsieur Rosso, la brutalité de mon invitation, » commença Weinberger, « vous comprendrez certainement que nous devons veiller à ce que cette entrevue reste secrète. »

Rosso ferma rapidement les yeux en signe d'assentiment. Oui, bien sûr. Compris.

Weinberger proposa un verre de Porto. Rosso accepta. Le blond se leva. Weinberger invita Rosso à s'asseoir. Rosso s'assit, le blond lui apporta un verre de Porto. Weinberger fit un signe au blond, qui salua Rosso d'un rapide coup de menton et sortit, sans un mot.

« Ce monsieur n'est pas très loquace, » plaisanta Weinberger, « mais c'est un excellent garde du corps. »

« Un ancien militaire, » dit Rosso.

« A quoi voyez-vous ça ? »

« Le maintien. »

Weinberger sourit.

« Ancien officier de la FITEC, en effet. Les meilleurs éléments des forces armées passent généralement assez vite au privé. Question de rémunération. »

Rosso hocha la tête.

« Chacun ses valeurs, » dit-il.

Weinberger sourit à nouveau.

« Je peux vous poser une question personnelle, monsieur Rosso ? »

« Allez-y. »

« Quelles sont vos valeurs ? »

Rosso répondit sans réfléchir.

« La fidélité à la parole donnée, la volonté de survivre quoi qu'il advienne pour transmettre le flambeau, et par-dessus tout l'amitié. »

Weinberger fit la moue.

« Définissez l'amitié, s'il vous plaît. »

Rosso répondit sans réfléchir, à nouveau.

« Un groupe d'hommes et de femmes qui se jurent mutuellement de se défendre pour défendre l'humanité qu'ils partagent. »

Weinberger sourit derechef. Son regard se fit plus chaleureux, mais Rosso n'était pas dupe.

Mentalement, pour écarter tout risque de connivence coupable avec cette ordure patentée, l'ex-flic se remémora la fiche personnelle de Kurt Weinberger.

« Weinberger, Kurt. Né le 22 juin 1961 à Magdebourg, Allemagne de l'Est. Il est le troisième fils de Konrad Weinberger, qui occupa des fonctions importantes au sein du parti nazi à Berlin, mais intégra l'appareil d'Etat communiste après 1945, dans des conditions mystérieuses. Kurt est en fait son deuxième prénom, son premier prénom est Vladimir. Il se fait remarquer au sein des organisations de jeunesse dans les années 1970. Pendant son service militaire, il sert dans un ministère. En 1980, il entre à l'université, section scientifique. Ses facilités en mathématiques lui permettent de décrocher son diplôme avec deux ans d'avance, en 1985. Il entre au parti communiste et se fait une réputation de 'dur', partisan de la ligne Honecker. Il reste à l'université comme assistant d'enseignement et fait de la recherche en cryptographie. Ses camarades prétendront, par la suite, qu'il devait son surnom de 'Stasi Volodia' aux rapports qu'il transmettait régulièrement à la police politique est-allemande. L'examen des archives de la Stasi semble confirmer cette accusation, mais il est difficile de se prononcer sur l'intensité exacte de cette collaboration.

« En 1989, au moment de la chute du Mur, Weinberger change officiellement de premier prénom. Désormais prénommé Kurt, il sollicite un emploi auprès de la société américaine IBM. Il l'obtient immédiatement grâce à la recommandation des dirigeants d'une filiale allemande d'IBM, et part travailler aux Etats-Unis. En 1991 ou 1992, il est semble-t-il initié à la franc-maçonnerie. En 1995, il est muté en France. En 1996, il participe à une tenue du Grand Orient, obédience maçonnique irrégulière, sous le nom d'emprunt de 'Volodia', les maçons réguliers n'ayant en principe pas le droit de participer aux tenues irrégulières. Fait intéressant, cette tenue regroupait l'essentiel des maçons impliqués dans le contre-espionnage français de l'époque. La planche de Weinberger portait sur les techniques de manipulation de l'opinion occidentale utilisées dans les années 70 par les soviétiques et leurs alliés. Cette planche était apparemment la répétition d'un exposé fait, deux ans plus tôt, devant un parterre d'anciens élèves de la prestigieuse université de Yale. Il est possible que Weinberger ait fait partie des anciens des services secrets est-allemands utilisés par les Américains, dans les années 1990, époque où la CIA reprit à son compte une grande partie des méthodes de déstabilisation lente utilisées précédemment par les soviétiques.

« En 2003, Weinberger quitte IBM pour travailler à la commission européenne, à Bruxelles. Officiellement, il est chargé de superviser les aspects techniques de la lutte antitrust. En réalité, il joue semble-t-il le rôle d'un agent de liaison entre

un pool de multinationales américaines et les services techniques de la commission. Il semble qu'il effectue à cette époque un travail très apprécié. En 2009, il est récompensé de ses bons et loyaux services par son premier poste d'envergure : il est mandaté comme vice-gouverneur de l'Union Européenne dans la province libre de Wallonie, créée après l'explosion de la Belgique. A l'époque, la province libre de Wallonie sert de laboratoire au futur statut des europrovinces, tandis que Bruxelles District devient une capitale fédérale, sur le modèle de Washington DC. Weinberger se fait remarquer par son sens politique et sa capacité à faire avancer le projet de rattachement direct de la Wallonie à la capitale fédérale. Il est cependant mis sur la sellette après l'affaire Grimond, du nom d'un juge de Liège qui tenta, à la faveur de l'explosion de l'Etat belge, de faire rouvrir le dossier Dutroux – il s'agit d'une affaire de pédophilie qui avait défrayé la chronique dans les années 1990. Weinberger est accusé d'avoir contribué à étouffer une deuxième fois le dossier, et après l'assassinat de Grimond, il doit démissionner de son poste de vice-gouverneur.

« Il entame alors une courte traversée du désert. Mais dès 2014, nous le retrouvons à la tête de la commission antitrust de l'Union Eurocorporative. Lorsque la constitution de l'UE évolue, avec la création du conseil corporatif qui regroupe des représentants désignés par les mégacorporations et chapeaute de facto le conseil des ministres des Etats-nations en faillite, la mission de la commission antitrust semble devenir sans objet. A quoi bon lutter contre la constitution de trusts et de cartels, quand l'Etat eurocorporatif s'organise lui-même comme un trust et un cartel ? Weinberger répond : en faisant de la commission antitrust le bras armé de l'Etat eurocorporatif contre tout trust ou cartel autre que l'Etat lui-même. Dès lors, fort du soutien discret mais décisif des milieux d'affaires américains, il devient le ministre de l'économie officieux de l'Union Eurocorporative, poste qu'il occupe avec succès pendant plus de dix ans.

« En l'an IX de l'ère eurocorpo, il doit cependant quitter ces fonctions pour des raisons inconnues. La rumeur voudrait qu'il ait été mêlé indirectement à des transferts de technologies clandestins vers la Sinosphère, mais rien n'a pu être prouvé. Quoi qu'il en soit, immensément riche et toujours très influent, il intègre le board de Synactis International et semble même un instant en mesure d'en devenir le président. Cependant, il doit s'incliner devant la nomination surprise de Barbara Paterson, première femme présidente de Synactis, préférée par le board sans doute parce qu'elle appartient à une des plus grandes familles de Nouvelle Angleterre. Kurt Weinberger est devenu, par la suite, président de Synactis Europe, ce qui fait de lui le numéro trois de la mégacorpo.

« Ce qui frappe en premier lieu, quand on considère le trajet de Weinberger, c'est que les pires choses ont été dites sur son compte, mais que rien n'a pu être prouvé. Jamais. Il est presque certain qu'il a travaillé comme un agent d'influence successivement pour la Stasi et pour la CIA, très probable qu'il a été

mêlé à la sinistre affaire Dutroux-Grimond, et il semble bien qu'il doive sa fortune à une véritable contrebande à grande échelle entre l'UE et la Sinosphère. Et cependant, rien n'a jamais pu être prouvé. Kurt Weinberger apparaît, au soir de sa vie, comme un apparatchik modèle, d'une habileté quasiment démoniaque.

« Communiste sous Honecker, il devient libéral en franchissant l'Atlantique, se mue en défenseur des intérêts européens dès qu'il pose le pied à Bruxelles, et redevient atlantiste à peine est-il assis au board de Synactis. Ce qui décrit le mieux cet homme, c'est peut-être cette confiance faite par son chef de cabinet à un indicateur fractionnaire : 'Kavé (surnom de Weinberger) n'a aucune opinion sur rien, aucune conviction d'aucune sorte. La seule chose qui le meut, c'est son ambition illimitée. Tel est le secret de son ascension : il n'a jamais reculé devant rien pour progresser dans la structure, et peu importe la structure. Cela fait de lui l'instrument parfait dans un système, n'importe quel système. Kavé incarnera toujours le système parce que le système est le système, et parce que le système donne le pouvoir. Voilà tout.' »

Telle était la fiche de Weinberger à la Fraction...

Alors « Kavé » pouvait sourire, avec cet air de parfaite urbanité, cette exquise bonne éducation qui lui avait jadis ouvert les portes des milieux les plus fermés du monde. Il pouvait sourire, mais Rosso n'était pas dupe.

L'ex-flic se cala dans son fauteuil en se disant que la partie allait être rude.

*

Weinberger laissa Rosso finir son porto. Comme c'était la première fois que Rosso goûtait un vrai porto, pas un vulgaire arôme de synthèse, et comme le stress donne soif, cela ne prit que quelques secondes.

Quand l'ex-flic eut reposé son petit verre sur le guéridon, le président de Synactis Europe s'empara de la serviette posée à ses pieds et en sortit un dossier, qu'il tendit à Rosso, sans un mot d'explication. Puis il se leva et quitta la pièce, toujours sans dire un mot.

Le dossier portait le titre : « Surveillance 42 ».

En haut à gauche de la couverture, en petits caractères et en Anglais, on pouvait lire : « Synactis Europe, service de veille informationnelle »

Rosso prit le dossier, l'ouvrit et le feuilleta.

Tout y était. Toute l'histoire de la Fraction, depuis le commencement.

Après avoir survolé le dossier, Rosso entreprit de le lire.

Tout y était, et tout était exact. Les noms, les dates, les heures, les lieux. Tout y était, à un détail près : les rendez-vous de Rosso avec Pelletier. Cela, et cela seul, avait échappé à la surveillance du SVI.

Certain d'être observé, Rosso s'efforça de prendre un air consterné alors qu'intérieurement, il était littéralement fou de joie : Synactis avait manqué l'essentiel.

Ils ignoraient le rôle d'Hélène Pelletier.

Cela seul importait.

Rosso n'était nullement surpris par la précision du dossier établi par le SVI de Synactis. Quand on vit dans un monde où tout est électronique, on sait dès le départ qu'on peut être espionné n'importe où et n'importe quand. Alors, rien n'est secret. Ou presque.

Vos murs intelligents dosent la quantité de lumière diffusée dans votre appartement ? C'est vrai, c'est bien, mais ils savent aussi enregistrer vos moindres murmures – et ça, c'est moins bien. Vous pouvez payer n'importe où en présentant votre empreinte digitale, et presque partout avec votre empreinte rétinienne – plus de besoin de cartes de crédit, et ça, évidemment, c'est pratique. Mais d'un autre côté, à chaque fois que vous effectuez un règlement, la grande machine sait où vous vous trouvez – ça aussi, c'est pratique, mais pas pour vous : pour la machine. Votre frigo intelligent mesure votre consommation alimentaire et peut se mettre directement en relation avec les fournisseurs pour leur signaler ce qui manque. Formidable ! Le seul problème, c'est que les banques de données sauront tout de vous, quand vous mangez chez vous, quand vous sortez, quand vous invitez des gens. C'est pratique aussi, le GPS. Seulement, vous êtes suivi en voiture par votre GPS. Et si vous avez été assez fou pour souscrire une police d'assurance auprès d'une compagnie exigeant la sécurité maximale, vous êtes même suivi à pied ! – par la puce GPS implantée sur le dos de votre main.

Même à l'intérieur des retraites fractionnaires, vous n'êtes pas à l'abri, parce qu'il existe des micros directionnels capables de vous écouter à cinquante mètres de distance, et à travers les murs si nécessaires.

Et malgré tout cela, ils avaient réussi à dissimuler l'existence de Pelletier...

De cela, Rosso se sentait vraiment fier.

Pour parler en face à face, dès qu'il était question de Pelletier, entre Ducast, Berg et Rosso, une règle avait été établie : ils utilisaient une petite boîte à cire – dessiner des lettres et les effacer, aussitôt lues : rien de plus simple. Une boîte à cire minuscule, qu'on peut cacher du revers de la main pendant que votre partenaire déchiffre ce que vous avez écrit : et ça suffit, tous les réseaux d'écoute du

monde sont hors jeu. Toute la puissance de Synactis ne peut rien contre ce truc, vieux comme le monde, et qui dispute aux allumettes bavardes le trophée du mode de communication le plus sécurisé du monde.

Donc, Synactis savait tout, sauf l'essentiel.

Et plus important encore, Synactis croyait tout savoir, alors qu'il ignorait l'essentiel.

Rosso se dit, en refermant le dossier : « c'est jouable. »

*

Weinberger revint quelques minutes plus tard. Il s'installa dans le fauteuil placé en face de Rosso.

« Comme vous l'avez compris, monsieur Rosso, nous vous observons depuis plus d'un an avec beaucoup d'attention. »

« J'ai bien noté. »

Kurt Weinberger sourit, et à nouveau son regard se fit chaleureux.

« Vous devez vous demander pourquoi, ayant depuis belle lurette repéré votre mouvement, nous n'avons rien fait, jusqu'ici, pour vous mettre des bâtons dans les roues. »

« Effectivement. Je me suis posé la question. »

« Et à votre avis, quelle raison avions-nous de vous laisser vous organiser ? »

Rosso réfléchit quelques secondes. Il savait que Weinberger lui posait la question pour le tester. Il ne voulait pas que Weinberger comprenne son mode de raisonnement. Il décida de répondre une sottise, délibérément.

« Nous avons supposé que l'appareil d'Etat eurocorporatif ne nous prenait pas au sérieux. »

Weinberger sourit plus large. Son regard pétillait.

« Non, monsieur Rosso, ce n'est pas la raison pour laquelle nous vous avons laissé en paix. Je vais vous dire la raison : nous vous avons laissé en paix, parce que nous allons peut-être vous utiliser. »

Rosso joua l'incompréhension.

« Nous utiliser ? Nous utiliser à quoi ? »

Weinberger hocha vigoureusement la tête.

« Vous devez vous douter, monsieur Rosso, que la politique poursuivie actuellement par l'Etat eurocorporatif suscite de très nombreuses réactions de rejet,

dans les diverses couches de la population. Bien entendu, le système médiatique étouffe toute expression de cette contestation, et ponctuellement, l'appareil d'Etat procède à des répressions discrètes. Mais la contestation n'en existe pas moins. »

Le président de Synactis Europe fit un geste de la main, comme pour dire : c'est ainsi, on n'y peut rien.

« Vous avez compris, bien sûr, à la lecture du dossier que je vous ai remis, que nous pourrions vous écraser demain matin. Sans vouloir me montrer désobligeant, cela ne nous coûterait pas plus d'effort qu'il ne vous en faut pour écraser un cafard sur le sol. Sans même y penser – sans vraiment le faire exprès, au fond... La raison pour laquelle nous ne le faisons pas est que vous représentez pour nous une aubaine : tant qu'à avoir une contestation en face de nous, nous préférons que cette contestation soit structurée, organisée, encadrée. Et de préférence, par des gens raisonnables. »

« Vous avez un marché à nous proposer ? »

Weinberger eut un sourire en coin. Son regard se fit encore plus chaleureux.

« Non, monsieur Rosso, nous n'avons pas de marché à vous proposer, parce qu'il n'y a pas de marché possible entre les hommes et les cafards. Nous n'avons pas de marché à conclure avec vous, mais nous avons des instructions à vous donner. Suivez-les, et nous vous laisserons vivre. Voilà le message. Je n'appellerais pas ça un marché, ce serait hypocrite de ma part. »

Rosso avait fréquenté pas mal de types dangereux, dans sa vie. Mais c'était la première fois qu'il voyait un homme capable d'expliquer à son interlocuteur qu'il le tuerait « sans y penser », tout en lui souriant comme à un ami d'enfance.

Un authentique prédateur, Weinberger.

Le Grand Requin Blanc.

Pas de remous à la surface...

« Quelles sont vos instructions ? »

Weinberger sortit un second dossier de la serviette posée à ses pieds.

Couverture grise. En haut à gauche : « Synactis Europe / S.V.I. »

« Tout est là, monsieur Rosso. »

Il tapota la chemise grise.

« Je sais que grâce à un indicateur inconnu, vous savez que Synactis a diffusé il y a deux ans un logiciel utilisant une technique de marketing expérimentielle dénommée mode TM, pour Trojan Mimesis. Vous savez cela, n'est-ce pas ? »

Rosso fit signe que oui.

« Vous savez également que cette diffusion a eu des conséquences inattendues. Vous savez dans quelles conditions rocambolesques le jeu a été diffusé sans la recette définitive des services Synactis. Et vous savez aussi, bien sûr, parce que vous n'êtes pas idiot, et vous avez fait certains rapprochement, vous savez aussi que cette diffusion a entraîné des événements graves dans l'Union Eurocorporative. »

Nouveau battement de cils de Rosso. Weinberger se fit soudain grave.

« En revanche, ce que vous ne savez pas, monsieur Rosso, c'est que ce désastre a probablement été causé par un sabotage. Quelqu'un a semble-t-il injecté dans l'espace médiatique, et donc dans l'espace mental collectif, des formes floues susceptibles d'entrer en résonnance avec celles incluses dans le jeu Synacgame. »

Rosso fronça les sourcils. Tiens, tiens...

« Vous savez qui est derrière ce sabotage ? », demanda-t-il à Weinberger.

« Nous avons notre idée, Herr Rosso. Mais nous ne pouvons malheureusement pas le prouver, parce que tout ceci, voyez-vous, est organisé à un très haut niveau. »

Rosso écarquilla les yeux fugitivement, sous le coup d'une révélation.

Les maîtres du jeu n'étaient pas d'accord entre eux.

Weinberger plissa les yeux.

« Vous comprenez vite, » dit-il à Rosso. « Tant mieux. Cela va simplifier les choses. »

Rosso regarda la chemise grise que lui tendait maintenant Weinberger.

Il hésita un moment.

Puis il la prit.

« Je ne pense pas que nous nous reverrons, Herr Rosso. Ce ne sera pas nécessaire. A l'avenir, vous aurez affaire à ma garde personnelle, si nous avons d'autres instructions à vous faire parvenir. Je sais que vous savez que nous saurons si vous respectez ou pas les consignes que nous avons données. Et je sais que vous savez que si vous ne les respectez pas, nous vous écraserons comme des cafards. »

Il y eut un silence, puis Rosso se leva. Il tendit la main à Weinberger, qui resta immobile.

Rosso sortit sans insister. En ouvrant la porte, il jeta un coup d'œil au président de Synactis Europe. Weinberger ne souriait plus. Le dos légèrement voûté, les

lèvres tordues par un rictus amer, il paraissait son âge, tout simplement – un vieillard usé par la vie, un octogénaire au regard las. En l’observant, Rosso se dit que le pouvoir rendait triste.

*

Le blond et le type à l’accent russe raccompagnèrent Rosso après lui avoir remis un bandeau sur les yeux. Ils le laissèrent à côté de son solocar, le dossier gris à la main. Rosso les vit s’éloigner et, machinalement, il releva le numéro d’immatriculation de l’Opelyota. Il savait déjà que ça ne servirait à rien, mais il le releva quand même.

Il retourna s’asseoir dans le solocar et déposa le dossier gris dans le vide poche. Il lui fallut moins d’une heure pour gagner sa retraite.

Là, il commença par saluer les membres de son groupe, puis il gagna la chambre du haut, celle où il dormait habituellement avec Berg. Elle s’y trouvait déjà.

Il s’assit près d’elle, sur le lit, et lui posa un doigt sur les lèvres.

Puis il sortit sa boîte à cire de sa poche. Elle se serra contre lui, il retira le stylet glissé sous le couvercle de la boîte à cire et commença à écrire. Il raconta l’eurovoie, le blondinet et le type à la sulfateuse, le bandeau, la baraque quelque part près du Mans, Weinberger et le dossier gris.

Berg s’empara du dossier gris. Rosso écrivit : « Ouvre ».

Berg ouvrit le dossier. A l’intérieur, il y avait trois feuillets.

Le premier feuillet portait le verbatim d’une conversation téléphonique entre un monsieur Fayçal Al-Khedari et un certain Djamel. Une note en bas de page précisait que Fayçal Al-Khedari était le leader charismatique d’un mouvement néomusul, la Porte de la Sagesse, mouvement très actif sur la conurbation Lyon-Villeurbanne. La conversation, assez courte, concernait le réseau fractionnaire de Lyon-Villeurbanne. Le dénommé Djamel apprenait à Fayçal Al-Khedari qu’il avait des informations fiables selon lesquelles ce réseau préparait une attaque contre la Porte de la Sagesse. Al-Khedari répondait qu’il fallait prendre des mesures de sécurité et se préparer à lancer une attaque préemptive.

Le deuxième feuillet portait le verbatim d’une conversation téléphonique entre un monsieur Désiré Kabo et un certain Jean. Une note en bas de page précisait que Désiré Kabo était le leader d’un gang afro des extrazones Paris Nord. La conversation concernait le réseau fractionnaire de Paris Nord. Le dénommé Jean expliquait à Désiré Kabo qu’il avait des informations fiables selon lesquelles ce réseau préparait une attaque contre leur gang. Désiré Kabo réagissait exactement comme Al-Khedari : en prévoyant une attaque préemptive.

Le troisième feuillet portait le verbatim d'une conversation téléphonique entre un monsieur Huascar Lopez et un « chivato Juanito ». C'était exactement la même conversation, avec cette fois, dans le rôle de l'agresseur présumé, le chapitre fractionnaire de Madrid, et dans le rôle de l'agressé potentiel, le gang latino « MS13-España ». La conclusion de Huascar Lopez ne différait en rien de celle tirée, à d'autres moments et en d'autres lieux, par Al-Khedari et Désiré Kabo : attaque préemptive en vue, une fois de plus.

Berg prit la boîte à cire et écrivit : « Où sont les instructions ? »

Rosso réfléchit quelques instants. Il effaça d'un plat de la main la question de Berg et il écrivit : « Ils savent que nous ne serons pas aussi facilement dupes que les néomusulmans, les blacks et les latinos, alors ils nous préviennent que même si nous ne sommes pas dupes, nous devons jouer le jeu. Ils veulent que nous préparions, nous aussi, des attaques préemptives. Contre ces gangs. »

Berg regarda Rosso, et elle soupira. Il l'observa. Elle avait des yeux très doux, très calmes. Il se dit qu'elle était belle, vraiment belle.

Il effaça la boîte à cire et dit, à haute voix : « Il faut réunir un conseil. »

*

Le conseil se tint trois jours plus tard, dans une retraite située près d'Orléans, en lisière de l'intrazone rurale de Sologne. Il y avait là toutes les têtes de filières centrales du moment : Yann Rosso, le représentant, Jean-Baptiste Ducast, le référent, Catherine Walberg, l'intendant, Serge Hautbert, le veilleur, et Hervé Christanval, le gardien. Rosso avait également invité un conférencier, un professeur de sociologie récemment exclu de l'université d'Etat à cause de ses thèses politiquement incorrectes – un monsieur Poliakov.

L'ordre du jour officiel de la réunion était la présentation de ses thèses par Samuel Poliakov. L'ordre du jour officieux était le suivant : fallait-il, oui ou non, obéir aux instructions de Kurt Weinberger ? »

Poliakov avait été mis au courant. Il savait qu'il n'était là que pour meubler le silence. Son boulot, c'était de parler pour les micro-espions. Son auditoire, c'était les services de sécurité eurocorporatifs. Tout ce qu'on lui demandait, c'était de meubler. Qu'il fasse un numéro de claquettes si ça l'amusait, mais surtout qu'il fasse du bruit pendant une bonne heure.

Il commença son exposé sans tarder : « Comme vous le savez, messieurs dames, j'ai été chassé de l'université eurocorporative pour avoir osé publier un article dans une revue dissidente. Article intitulé 'l'économie du signe dans la société eurocorporative', et qui traitait des mutations de la structure sociale en

lien avec l'économie zonale. Cet article a été censuré par les autorités parce qu'il portait en germe une théorie générale de la société contemporaine, théorie générale elle-même porteuse d'une critique, critique elle-même susceptible de déboucher sur une remise en cause, voire sur un dépassement. Je vous propose, aujourd'hui, de jeter les bases de cette théorie générale, et de la critique qu'elle porte en elle. »

Pendant que Poliakov parlait, Rosso écrivit sur la cire : « Voici le dossier transmis par KW. Je pense qu'il nous donne l'ordre de nous placer à notre tour en situation de lancer des attaques préemptives. Votre analyse ? »

La boîte à cire passa de main en main. Ducast écrivit : « Je suis d'accord, c'est ce qu'il veut dire. » Les autres se contentèrent d'un simple « ok ».

Poliakov disait : « Nous savons que l'économie du signe, c'est-à-dire l'économie symbolique qui sous-tend la construction de la valeur d'échange, est toujours un surcodage de la structure sociale cible. A partir de là, nous savons que l'étude de l'économie du signe nous permet de reconstituer quelle structure sociale cible est visée par les acteurs qui sont en mesure d'imposer leurs conceptions aux autres acteurs, dans le cadre précisément de l'économie du signe. Or, ce qui caractérise l'économie du signe contemporaine, c'est l'élaboration d'un système de surcodage à deux vitesses : d'une part la construction d'une valeur d'échange relative aux biens de luxe, d'autre part la construction d'une valeur d'échange relative aux biens de grande consommation, ces deux constructions n'ayant pratiquement plus de liens l'une avec l'autre. Jusqu'ici, il existait des passerelles entre ces deux univers. Aujourd'hui, il n'y en a plus. Comment expliquer l'apparition de ce double surcodage ? »

Rosso reprit la boîte à cire, l'effaça d'un geste rapide du dos de la main, puis il écrivit : « La question, c'est : que faire ? »

Ducast prit la boîte et, de son écriture sèche et nerveuse, il écrivit : « Si nous refusons, il n'y a aucun doute : ils nous écraseront. Ils en ont les moyens. »

La boîte circula. Walberg n'écrivit rien. Hautbert griffonna : « Depuis que Yann m'a prévenu, j'ai vérifié auprès de nos informateurs : les verbatim sont très probablement exacts. Pour le MS13 à Madrid, je n'ai pas d'information fiable, juste une forte probabilité – nos amis espagnols vérifient. Mais pour la Porte de la Sagesse et le gang Kabo, c'est confirmé. Ils ont pris leurs dispositions en vue de nous attaquer. » Christanval écrivit : « J'ai besoin d'avoir une estimation précise des menaces. »

Pendant ce temps, Poliakov disait : « En bonne logique, si vous construisez deux systèmes de surcodage parallèles, c'est forcément parce que vous avez deux messages distincts à passer, et probablement à des destinataires différents, qui ne doivent pas communiquer entre eux. Or, lorsqu'on analyse attentivement

la situation actuelle de l'hyperclasse mondialisée secrétée par le turbocapitalisme des mégacorporations, on s'aperçoit que c'est exactement de cela qu'il s'agit : cette hyperclasse est confrontée à deux menaces, qu'il lui faut neutraliser séparément. »

Rosso reprit la boîte à cire. Il écrivit : « Tout dépend de l'interprétation qu'on donne au comportement de Weinberger. Veut-il utiliser les forces en présence pour créer le chaos, ce qui lui donnera un prétexte pour faire reprendre en main la situation par les forces eurocorpos ? Veut-il simplement faire passer un message, et si oui, à qui ? Et pourquoi ? »

Hautbert demanda la boîte. Il écrivit : « Nous manquons terriblement d'informations sur ce qui se passe à l'intérieur du board Synactis. Nous ne savons toujours pas qui sont les actionnaires majoritaires de Davidson Worldwide. Tout ce qui se passe au top niveau nous échappe complètement. »

Poliakov continuait sa conférence. Il disait : « L'hyperclasse globalisée est formée par l'alliance objective des hyperclasses continentales – panam, eurocorpo, sino, indo, afro et arabo, pour reprendre les abréviations à la mode. Ces hyperclasses continentales sont désignées par les processus de sélection imposés par le capital – en gros : il s'agit des gens que les puissances du capital ont cooptés, et qui à leur tour, incarnent ces puissances. Ces hyperclasses diverses forment une alliance assez lâche, elles peuvent s'affronter ponctuellement, sur la question de savoir quelle fraction de l'hyperclasse globalisée doit dominer. Mais en fin de comptes, cette alliance se ressoude toujours devant les deux dangers sérieux qui menacent la prédominance des hyperclasses capitalistes : à savoir d'une part le risque d'une révolte des populations paupérisées, et d'autre part le risque d'une autonomisation de la classe technicienne, aujourd'hui la seule classe sociale à même de menacer la prédominance de l'hyperclasse par la dynamique systémique. »

Ducast, pendant ce temps, s'était emparé de la boîte à cire. Il écrivit pendant plusieurs minutes, prenant le temps de bien peser ses mots.

« Je ne pense pas que les choses soient aussi simples que Yann le croit. A mon avis, il y a des affrontements très sérieux, en haut lieu. Souvenez-vous que Weinberger est soupçonné d'avoir fourni des technologies à la Sinosphère. Il joue peut-être un rôle d'agent double, triple, quadruple, que sais-je, entre les milieux panam et les milieux sino. De toute manière, ce qui est certain, c'est que son comportement est étrange. Il aurait très bien pu nous manipuler plus subtilement. S'il a agi à visage découvert, c'est délibérément, comme pour montrer qu'il faisait ce qu'il faisait. »

Poliakov disait : « Nous avons assisté, depuis un demi siècle, à une profonde mutation de la lutte des classes sous l'effet du progrès technologique. Le prolétariat n'existe plus, il n'est plus technologiquement nécessaire. L'instrument de

production est désormais capable de fonctionner avec un très petit nombre de travailleurs. Simultanément, le levier technologique a pris une telle importance dans la détermination des facteurs de production que ceux qui détiennent ce levier menacent en permanence la suprématie des classes dirigeantes. Ainsi, le monde forgé par les nouvelles conditions technologiques est caractérisé par la surabondance d'une main d'œuvre inutile et par l'émergence d'une figure renouvelée de la lutte des classes, le Technicien comme rival potentiel du Marchand. Comme je vais maintenant vous le démontrer, la combinaison de ces deux facteurs suffit à expliquer les dynamiques de nos systèmes de gouvernement, pratiquement de manière mécanique, depuis plusieurs décennies. »

Ducast continuait à écrire : « Je pense que Weinberger a volontairement procédé avec maladresse. A mon avis, il devait avoir une mission à accomplir, et il a décidé de l'accomplir d'une manière telle qu'il se rendait service à lui-même tout en rendant service, apparemment, à ses employeurs. Je crois qu'il y a un message sous le message. Le message officiel, c'est celui que Yann a perçu immédiatement : les milieux dirigeants sont engagés dans une stratégie de la tension. Mais le message officieux, c'est : regardez, je ne suis pas nécessairement votre ennemi, si vous faites ce que je vous dis, je m'arrangerai pour vous protéger. Il faut prendre note de ce deuxième message. C'est important. »

Poliakof, quant à lui, suivait le fil de son exposé, sans accorder un regard à la boîte à cire.

« Bien sûr, d'autres facteurs constituent une toile de fond, qu'il ne faut pas négliger. La perspective d'un monde incontrôlable, avec une amplification et une accélération incroyable des effets papillon, joue un rôle important dans le processus général de centralisation et de mise sous contrôle générale. La dégradation latente de la situation sanitaire, avec la prolifération virale induite par le réchauffement planétaire explique aussi l'apartheid grandissant entre la population ayant les moyens de se soigner et celle qu'on abandonne à son sort. Mais les raisons structurantes de l'action des pouvoirs sont bien celles que j'ai dites : nos dirigeants sont confrontés d'une part à des masses de population économiquement inutiles et potentiellement dangereuses du fait de leur croissance démographique, et d'autre part à une classe technicienne productive qui menace implicitement la domination exercée par les réseaux dirigeants. »

Ducast, cependant, finissait de rédiger sa planche.

« Souvenons-nous que rien, en réalité, ne fédère une classe dirigeante mue exclusivement par la soif de pouvoir et l'appât du gain. Ces gens n'ont aucune raison de s'entendre entre eux, au fond. A partir de là, tout est possible, y compris une stratégie d'alliance objective entre une fraction de la classe dirigeante et une fraction du peuple. »

La boîte à cire circula autour de la table. Hautbert écrivit : « Weinberger est lié à la Sinosphère et à l'alliance Panam en même temps. Mais ses intérêts, en tant

que personne, recoupent surtout ceux des milieux eurocorpos, puisqu'il est lui-même européen. Il y a peut-être quelque chose à chercher de ce côté-là. Peut-être que Weinberger joue double jeu : il agit en apparences sur mandat des milieux panam, mais en fait, il défend les intérêts des milieux eurocorpo. »

Pendant ce temps, Poliakov s'était lancé dans une digression sur la responsabilité des dirigeants.

« Il ne faut pas nous y tromper : nos dirigeants ne sont pas nécessairement conscients de la stratégie qu'ils sont en train de mettre en œuvre. Dans une très large mesure, les concepts fondateurs de cette stratégie recoupent les exigences de l'époque, voilà tout. Si les extrazonas survivent, même dans les pays les plus développés, uniquement grâce aux cultures OGM planifiées, ce n'est pas seulement parce que les mégacorpos avaient intérêt à développer ces cultures, mais aussi parce que les ravages parasitaires causés par la hausse des températures ont littéralement laminé les espèces naturelles. La substitution progressive d'une recreation humaine à la nature n'a pas été voulue, elle le résultat mécanique des déséquilibres induits par le déploiement du projet industriel en lui-même. C'est maintenant la technique qui opère les choix, et la classe dirigeante ne fait que les avaliser, bon gré mal gré. En un certain sens, le véritable maître du monde est aujourd'hui le demiurge technicien, une abstraction qui tente de s'incarner, et semble sur le point d'y parvenir. Pour dire les choses simplement, l'hyperclasse mondialisée est dépassée par le système qu'elle a mis en place, elle est donc tout aussi désemparée que le reste de la population. »

Walberg avait pris la boîte à cire et, sous le texte de Ducast, elle écrivit : « De toute manière, si j'ai bien compris, nous n'avons pas le choix : ou bien nous obéissons à Weinberger pour ne pas nous faire laminier, ou bien nous lui obéissons parce que nous pensons qu'il y a une stratégie d'alliance à la clef. Mais dans tous les cas, nous lui obéissons. »

Ducast reprit la boîte à cire. Il en tapota le rebord de la pointe du stylet, comme s'il cherchait ses mots.

Pendant ce temps, Poliakov disait : « Tous les fondements symbolique de la construction sociale sont en train d'être progressivement transférés à la technique. Le sacré, désormais, est technicien. Même la lutte des classes a muté : la classe montante est désormais la classe technicienne. La figure montante au XXI^e siècle est la figure du Technicien, exactement comme la figure montante, au XIII^e siècle, était le Marchand. Nous assistons à une transmutation symbolique de l'ordre politique : la technique est en train de remplacer l'argent comme signe de la puissance, exactement comme au XIII^e siècle, l'argent commença à remplacer la religion comme lien principal entre les hommes. »

Ducast soupira, puis il écrivit sur la cire : « Il y a obéir et obéir. A priori, si j'avais la certitude que Weinberger ne fait que suivre ses ordres, je vous dirais :

obéissons sans obéir, trompons-le. Mais le problème, c'est que je ne suis pas sûr qu'il ne fasse que suivre ses ordres. Il est possible que nous ayons une carte Weinberger à jouer, il faut y réfléchir. »

Poliakov disait : « Exactement comme au XIII^e siècle, la question pour la noblesse guerrière était de savoir comment elle allait s'associer à la bourgeoisie marchande pour conserver le pouvoir ou du moins une fraction du pouvoir, la question est aujourd'hui, pour la bourgeoisie marchande dépassée, de savoir comment elle va s'approprier le Technicien en tant que figure, pour conserver sa prédominance. A partir du XIII^e siècle, la réponse fut l'élaboration progressive de l'Etat royal, structure relais entre la féodalité terrienne et l'Etat capitaliste bourgeois. Aujourd'hui, la réponse a été l'Etat eurocorporatif, structure relais entre l'Etat capitaliste bourgeois et le devenir naturel de nos sociétés, c'est-à-dire ce que nous pourrions appeler l'Etat technicien, ou si vous préférez, l'Etat autojustifié de la technique régnante. »

Walberg avait repris la boîte à cire.

« Pourriez-vous être plus précis, ami Jean-Baptiste ? »

Pendant que Ducast réfléchissait à sa réponse, Poliakov analysait sa mésaventure universitaire.

« C'est parce que j'ai mis en lumière ce rôle de l'Etat eurocorporatif que l'institution universitaire m'a banni. Souvenez-vous, en effet, des motivations officielles qui présidèrent à la constitution d'une société zonale. Officiellement, c'était une question de sécurité. Les passeports intérieurs payants allaient permettre de contrôler la circulation des individus potentiellement dangereux tout en assurant un revenu important à l'Etat eurocorporatif. Accessoirement, on nous expliqua aussi qu'il s'agissait de garantir la maîtrise du niveau de consommation en réservant les biens à forte empreinte écologique à ce que la classe dirigeante décida d'appeler 'l'élite' – d'où la dichotomie entre intrazones et extrazones. Eh bien voilà mon crime : en démontrant que le système zonal traduit, en réalité, une stratégie des classes dirigeantes en vue de garantir leur maîtrise sur un environnement technologique qui les dépasse et s'autonomise de plus en plus, j'ai mis le doigt là où ça fait mal. Voilà mon crime : j'ai dit la vérité. »

Alors que Poliakov finissait de raconter sa mésaventure, Ducast écrivit sur la cire : « La question n'est pas de savoir si nous allons obéir à Weinberger, mais si nous allons obéir juste ce qu'il faut, ou plus qu'il ne le faut. Nous n'avons évidemment pas du tout les moyens de lui dire non. Ce serait une erreur fatale. Mais nous pouvons décider d'obéir comme lui, il a peut-être obéi à ses mandants : c'est-à-dire trop bien. »

Poliakov reprit le fil de son discours, sur un ton plus posé.

« Les maîtres du système se sont donné énormément de mal pour dissimuler aux masses la stratégie du pouvoir. Rarement dans l'Histoire, et peut-être jamais, on avait à ce point conduit un projet d'ingénierie sociale sur le long terme, très progressivement, de manière à ce que les peuples n'en perçoivent à aucun moment la dynamique globale. Les progrès des sciences dites humaines ont creusé un gouffre entre la capacité de manipulation des élites dirigeantes et la capacité des peuples à résister à ces manipulations. La neurologie appliquée, la théorie de l'action psychologique de masse, l'affinement permanent des techniques de marketing font que le pouvoir connaît désormais le peuple mieux que le peuple ne se connaît. Avec le développement des innombrables assistances électroniques, comme par exemple la pose d'une puce d'analyse médicale en temps réel sur le corps humain, on assiste même désormais à une interpénétration de l'humain et du cybernétique, du vivant et du programmé. Ce que recouvre cette formidable entreprise de mise sous contrôle du vivant, voilà ce que les maîtres du système veulent absolument dissimuler aux masses. Pourquoi ? Parce que derrière cette entreprise, il y a le constat de faillite du projet libéral, le constat que le projet libéral est en train de déboucher sur son propre retournement. »

Ducast écrivait : « Logiquement, ce que le pouvoir attend de la tension qu'il est en train d'installer en nous manipulant, c'est la multiplication des accélérateurs chaotiques, en vue d'opérer une reprise en main autoritaire. C'est une stratégie très classique : créer un problème, puis proposer de le résoudre, et ce faisant, appliquer son programme en donnant l'impression qu'on a été contraint de l'appliquer. Logiquement, c'est dans cette optique que doit s'inscrire la manipulation en cours : les dirigeants veulent utiliser les gangs, et à leurs yeux la Fraction n'est jamais qu'un gang comme les autres, pour élever le niveau d'insécurité dans la société, et ainsi passer, sans doute, à une étape ultérieure dans le développement de l'Etat corporatif. »

La boîte à cire passa de main en main. A tour de rôle, chacun des participants hocha la tête. Rosso écrivit : « Je crois que depuis le début, vous savez où vous allez, ami Ducast. Il serait peut-être temps d'éclairer notre lanterne, non ? »

Poliakov disait : « Analysons maintenant de plus près les processus par lesquels, dans les extrazones et dans les intrazones, le pouvoir met sous contrôle les deux forces qui le menacent. Commençons par les intrazones, puisque c'est là que se trouve, en réalité, l'enjeu principal. Dans les intrazones, le pouvoir marchand conserve les techniciens dans le paradigme marchand, un paradigme qu'il maîtrise intégralement grâce à un ensemble de techniques de manipulation dites douces. La population des intrazones est constamment divertie, de sorte qu'elle ne raisonne jamais en profondeur. L'équation économique de cette nouvelle aliénation n'est plus celle décrite par les marxistes au XIX^e siècle : il ne s'agit plus tant de confisquer la plus-value par la contrainte que de confisquer

un savoir-faire par la séduction et la manipulation. C'est pourquoi la population des intrazones vit en permanence sous une cascade de stimuli qui mobilise sa pensée et l'empêche de constituer une sphère culturelle autonome. Ainsi, l'intrazonard accepte spontanément qu'on taylorise son travail intellectuel, il renonce à s'intéresser aux connaissances connexes à son domaine de compétence, connaissances sans lesquelles il restera toujours démuni face au système marchand, seul à même de reconstituer la cohérence globale du réseau de savoirs sous-jacent à la chaîne de production. »

Pendant que Poliakov parlait, Rosso avait rendu la boîte à cire à Ducast. Celui-ci esquissa un sourire, puis il écrivit : « Vous me surestimez, Yann. Je découvre notre aventure au rythme où nous la vivons, comme tout le monde. Mais il est vrai que depuis longtemps, j'ai acquis une certitude : la colossale machine qui nous entraîne vers le désastre ne sera pas vaincue par ceux qui tentent d'empêcher le désastre ; elle sera vaincue par ceux qui se seront mis en situation de survivre à un désastre absolu. Ce n'est donc pas en luttant contre les tendances mortifères du système que nous triompherons de lui, mais au contraire en les poussant à leur paroxysme, jusqu'au point où le système s'autodétruira dans une catastrophe inouïe, dans un écroulement cataclysmique de l'ensemble de tous les réseaux culturels, politiques et économiques, à la fois localement et globalement. *Terre année zéro.* »

Rosso hocha la tête. « Et concrètement ? », écrivit-il.

Pendant ce temps, Poliakov continuait à décrire la situation des intrazones.

« Cette stratégie de la diversion utilisée dans les intrazones se double d'une stratégie de l'individuation maximale. Les intrazonards sont constamment mis en concurrence les uns avec les autres et entretenus, par le climat idéologique dans lequel ils baignent, dans deux exigences contradictoires. D'une part on leur impose de concourir entre eux par leur capacité à faire fonctionner la machine productiviste, d'autre part on leur impose de concourir entre eux par leur capacité à utiliser cette machine, à en traduire les productions en termes de jouissance. Cette mise en concurrence permanente engendre une forte tension mentale, encore renforcée par l'obsession hygiéniste du zéro risque, zéro maladie, zéro souffrance. Une obsession où l'on entretient délibérément la population des intrazones, qui vit désormais dans un monde de fantasmes, un monde où tout est supposé être parfait en permanence. A telle enseigne, d'ailleurs, que l'individu n'entre plus seulement en compétition avec les autres, mais aussi avec lui-même – l'aboutissement de l'obsession hygiéniste, c'est l'autodévalorisation, l'individu se reprochant de manifester la médiocrité pourtant inhérente à l'humanité. L'individuation hygiéniste, poussée au dernier stade, débouche donc sur la déshumanisation, qui est elle-même le point de convergence final de toute l'entreprise de conditionnement subie par les intrazonards.

« Là encore, bannissons tout simplisme : cette stratégie d'individuation n'est pas réellement pensée par les sphères dirigeantes de l'Etat eurocorporatif. Elle est produite spontanément par le système que cet Etat a mis en place, par l'enchaînement des décisions égoïstes prises par les acteurs économiques conditionnés par ce système. Les mégacorpos secrètent spontanément la double exigence de productivité et de maximisation de la jouissance, tout simplement parce que ces deux exigences renvoient, l'une et l'autre, à l'accélération du cycle économique qui seule peut maximiser le rendement du capital. La stratégie de saturation de l'espace culturel par des représentations toujours renouvelées est donc déployée spontanément par un système autogénéré, puisque l'incitation permanente à la consommation suppose précisément une telle saturation. Ainsi, la main invisible chère aux théoriciens libéraux existe, nous la voyons agir dans nos intrazones – mais le problème, c'est qu'elle est en train de tuer la liberté, de tuer toute idée de liberté. Aporie décisive de l'époque : plus la conception libérale s'impose, plus son sous-jacent théorique est nié. Plus les acteurs économiques se voient accorder de liberté, plus leur action aboutit à détruire les fondements de la liberté. »

Ducast avait repris la boîte à cire et il avait écrit : « Volontairement ou non, Weinberger a laissé échapper une information. Quelqu'un a manipulé le monde TM. Quelqu'un a manipulé la manipulation. Cela veut dire que nous aussi, nous pouvons manipuler la manipulation. »

Pendant que Ducast écrivait, Poliakov s'était mis à parler des extrazones.

« Cette aporie mortifère qui gangrène le système dans les intrazones, le système a trouvé un moyen de la neutraliser temporairement : ce moyen, c'est la politique qui est actuellement poursuivie dans les extrazones. Là se situe la clef de voûte du système eurocorporatif : il y a deux modèles proto-totalitaires, l'un déployé dans les intrazones, l'autre dans les extrazones, et ces deux modèles s'adosent l'un à l'autre. C'est ainsi qu'en utilisant la peur du déclassement en extrazone qui paralyse toute velléité de pensée critique chez les intrazonards, le système se maintient malgré son aporie fondamentale. Il reporte constamment sur les intrazones l'obligation de compenser les incohérences de la construction sociale par une souplesse indéfiniment accrue, tandis qu'un modèle symétrique est établi pour les extrazonards, qui sont mus, quant à eux, par le désir de singer les modes de consommation propres aux intrazones. »

Hautbert avait pris la boîte à cire et avait écrit : « Pour manipuler le mode TM, il faut avoir accès aux services de développement informatique de Synactis. Avons-nous ces accès ? »

Rosso écrivit : « Il s'agit d'une opération noire. Même toi, tu n'es pas au courant. »

Hautbert écrivit : « Qui est au courant ? »

Rosso ne répondit rien. Il se contenta de regarder Hautbert en souriant.

Hautbert écrivit : « D'accord. »

Poliakov poursuivait son exposé.

« Vis-à-vis des extrazonards, l'Etat eurocorporatif ne poursuit pas les mêmes objectifs que vis-à-vis des intrazonards. Dans les intrazones, l'Etat eurocorporatif doit conserver une main d'œuvre hautement qualifiée, c'est pourquoi il doit fabriquer des consommateurs qui sont aussi des producteurs. Dans les extrazones, étant donné le très faible nombre d'emplois non qualifiés demandés par un appareil de production pour l'essentiel automatisé, et désormais jusque dans les activités primaires, il ne s'agit plus que de fabriquer des consommateurs, afin d'assurer des débouchés à l'appareil de production. La politique poursuivie dans les extrazones par l'Etat eurocorporatif est donc entièrement dédiée à cet unique objectif : comment transformer des masses surnuméraires de millions d'hommes en un gigantesque marché, solvable en dépit de son exclusion massive du cycle de la production. La réponse a consisté en la fabrication d'une plèbe radicalement précarisée, maintenue en survie économique grâce à un vaste système de subvention et d'assistanat – système financé par la pression productiviste exercée sur les intrazones. Ainsi, la boucle est bouclée. »

Walberg avait écrit, dans la boîte à cire : « Donc si j'ai bien compris, nous allons obéir à Weinberger, et simultanément, nous allons parasiter le mode TM ? »

Poliakov disait : « Si l'économie des intrazones consiste principalement à confisquer un savoir-faire, l'économie des extrazones consiste à confisquer jusqu'au principe d'autonomie, même dans son expression la plus rudimentaire. De là le caractère débilisant, ou en tout cas infantilisant, du conditionnement médiatique et publicitaire infligé aux extrazones. De là également l'enfermement délibéré des extrazonards dans un territoire confiné : un extrazonard ne peut pas pénétrer en intrazone, puisqu'il n'a pas les moyens d'acheter le passeport intérieur correspondant, mais il ne peut généralement pas davantage pénétrer dans des extrazones autres que la sienne, parce que les extrazones sont structurées sur une base ethnique, et qu'un très fort racisme y règne. C'est là la conséquence d'une stratégie délibérée, poursuivie par le pouvoir sans discontinuer depuis six décennies, stratégie consistant à favoriser les phénomènes migratoires tout en cassant les instruments de l'assimilation. Nous vivons un avant-guerre civile indéfiniment prolongé, et cela n'a évidemment rien d'un hasard. »

Pendant ce temps, Christanval écrivait, dans la boîte à cire : « C'est paradoxal. Nous voulons nous défendre contre le chaos qui menace, et nous allons délibérément favoriser un chaos encore plus terrible que celui que nous anticipions ? »

Poliakov approchait de la fin de son exposé. Joignant les mains comme dans un geste de prière, il lança : « Ainsi, les intrazonards et les extrazonards, au-delà des apparences, participent du même système d'aliénation radicale. On fait croire aux premiers qu'ils sont des privilégiés : mais leur seul privilège, c'est le droit de faire tourner la machine qui les broie, aussi sûrement qu'elle broie les extrazonards. On fait croire aux seconds qu'ils sont encore, malgré tout, des citoyens – après tout, nous votons toujours tous les cinq ans, n'est-ce pas ? Mais en réalité, ces malheureux extrazonards ne sont même plus des esclaves : ils sont des surnuméraires, des inutiles, parqués dans des réserves, comme les Indiens d'Amérique le furent jadis par les colons américains.

« Voilà bien le fond de l'affaire. C'est parce que mon analyse des modes de consommation en intrazone et en extrazone montrait que la surconsommation ludique des intrazonas sert à reproduire le modèle d'aliénation des extrazonas en sous-consommation que j'ai été chassé de l'université. C'est que, comprenez-vous, je risquais de montrer l'unicité paradoxale du modèle d'aliénation, je risquais de montrer que la dichotomie radicale introduite dans la construction de la valeur sert à compenser une dichotomie tout aussi radicale en train de s'introduire dans l'humanité elle-même. Je risquai de dévoiler ainsi la véritable nature de l'Etat eurocorporatif : un programme *biocidaire*. »

Ducast avait repris le stylet.

« Je crois que nous devons changer les règles du jeu, puisque nous savons qu'avec les règles actuelles, nous perdrons toujours. Pour changer les règles du jeu, il nous faut soit rendre le chaos impossible, soit changer sa nature. Puisque nous ne pouvons pas le rendre impossible, nous devons le faire changer de nature. Nous devons transformer une accumulation de petits conflits instrumentalisables par le pouvoir en une seule crise immense et parfaitement incontrôlable. A ce prix, nous nous placerons en situation de rafler la mise. »

A présent, Poliakov parlait d'une voix vibrante. C'était le point d'orgue final de son discours, et l'on sentait qu'il croyait profondément ce qu'il disait.

« Oui, une machine de mort, vraiment ! L'Etat eurocorporatif, ou devrais-je dire plutôt : les corporations unifiées et se substituant à l'Etat ? – L'Etat eurocorporatif, voilà le monstre froid parvenu au terme de son évolution. Il s'est désormais radicalement émancipé de l'humanité, des exigences de l'humanité, de la prise en compte de l'humanité en tant qu'elle est le but du projet. Il est devenu sa propre finalité. Exactement comme un cancer, il est programmé pour se développer indéfiniment. Jour après jour, insensiblement, il est en train de substituer un ordre nouveau à l'ordre naturel. Presque personne ne s'en rend compte, parce que le mouvement est très lent, mais derrière les politiques apparemment diversifiées, en réalité parfaitement unifiées, poursuivies en intrazone et en extrazone, une même exigence triomphe, toujours : l'accroissement de la puis-

sance de machine d'Etat au détriment de la capacité d'autonomie des hommes. Le temps approche où cette machine se substituera purement et simplement à l'humanité : voilà de quoi il s'agit. »

Walberg avait repris la boîte à cire. Elle écrivit : « Rafler la mise ? Je croyais qu'il s'agissait de nous sauver nous-mêmes ? »

Poliakov, emporté par son élan, donnait à présent dans le lyrisme.

« Jour après jour, les virus mutants engendrés par les cultures OGM attaquent les cultures naturelles. Bientôt, il sera devenu impossible de cultiver la terre sans disposer des outils technologiques monopolisés par les mégacorpos. Chaque année, dans les intrazones, une plus forte proportion de femmes accouche à trois mois, confie son enfant à une supercouveuse. Déjà, dans les conceptions médicalement assistées, on parle de n'implanter les fœtus qu'à deux mois, pour être certain, et je cite, 'de la conformité du produit'. Pendant ce temps, dans les extrazones, l'Etat eurocorporatif paye les femmes pour ne pas avoir d'enfants. Bientôt, on en viendra au point où nos enfants ne naîtront plus du ventre de nos femmes. Bientôt, ce sont les mégacorpos qui fabriqueront une humanité sur mesure, répondant à leurs besoins à elles : voilà ce qui se prépare, voilà où nous entraîne la dynamique du système eurocorporatif. Ne pouvez-vous voir ce qui se passe, alors que cela crève les yeux : un monde non vivant est en train de se substituer au monde vivant. Que reste-t-il de la liberté des hommes ? Que reste-t-il des hommes ? Le monde dans lequel nous entrons est inhumain par essence, parce qu'il est mort. *C'est un monde où le vivant sera devenu l'auxiliaire de la machine.* »

Walberg passa la boîte à cire à Ducast. Celui-ci répondit : « Pour nous sauver nous-mêmes, il faut que nous changions la donne. Weinberger ne nous laisse pas le choix : nous ne sommes pas maîtres des actions que nous allons entreprendre, il a décidé de faire de nous ses auxiliaires ; donc si nous voulons nous donner les moyens de lui tenir tête, ou en tout cas de négocier en position de force, nous devons changer les règles du jeu, c'est-à-dire que nous devons changer le contexte de nos actions. C'est la seule stratégie possible : *changeons le contexte de nos actions, faute de pouvoir changer nos actions.* »

Poliakov, pendant ce temps, concluait son exposé, avec plus de flamme sans doute qu'il n'en aurait fallu.

« Depuis que j'ai été chassé de l'université, j'ai eu le temps de réfléchir. Depuis deux ans, je ne fais que cela : réfléchir. Et je suis arrivé à une conclusion. Laissez-moi vous exposer cette conclusion de manière poétique.

« Une ancienne légende scandinave enseigne qu'à la fin de ce monde surviendra le Ragnarok, ce qui veut dire : le temps de la décadence. Tous les liens se rompront, les frères se déchireront, les enfants renieront leurs pères, les mères

tueront leurs enfants. Le loup Fenrir, une Bête monstrueuse, retrouvera sa liberté. Loki, le dieu fauteur de troubles, le comploteur, marchera derrière lui. Du Muspellheim, le pays de l'au-delà, surgiront les légions de cavaliers au service de Loki. Ils combattront les Dieux d'Asgard sur un pré immense nommé Vigridvallen. Ce sera une lutte terrible, et Odin, le plus grand des dieux, tombera, entraînant le monde dans sa chute. La terre, après cette bataille, ne sera plus que cendres. Yggdrasil, le frêne géant, centre du monde, brûlera, lui aussi.

« Sera-ce la fin de tout ? Non, car un couple aura survécu : Liv et Livtrase, un couple qui pourra procréer. Ensemble, ils fonderont un nouveau monde, et une terre nouvelle, débarrassée du mal. *Ils verront se lever une aube nouvelle.*

« Depuis deux ans, j'ai beaucoup réfléchi à cette légende du Ragnarok. Et je suis arrivé à une conclusion. Je crois que j'ai compris ce qu'elle signifie. Elle signifie que notre rôle est de faire survivre un couple, quoi qu'il advienne.

« Nous n'empêcherons pas le Ragnarok. Le loup Fenrir sera libéré, Loki tombera sur la terre comme l'éclair, et quand Odin sera vaincu, sa chute entraînera Yggdrasil dans les flammes, et avec Yggdrasil brûlera le monde entier, ami ou ennemi d'Odin, indifféremment. Nous n'empêcherons rien de tout cela, mais, il y a une chose que nous pouvons, que nous devons faire. Nous devons faire en sorte qu'un couple fertile, au moins un, survive à la mort d'Odin.

« Telle est ma conclusion. »

Rosso, pendant ce temps, avait repris la boîte à cire. En tant que représentant du chapitre, c'était à lui de prendre la décision finale, après avoir écouté les membres du conseil.

Il écrivit : « Je crois que l'ami Jean-Baptiste est dans le vrai. »

*

Rosso repensa à cette longue histoire, à ce trajet étonnant qui avait conduit la Fraction au point où elle en était, ce long chemin qui avait amené Jean-Baptiste Ducast là où il se trouvait en ce premier soir de l'hiver, plus longue nuit de l'année. Et en repensant à tout ceci, Yann Rosso finit par s'endormir. Assis, ou plutôt effondré dans le fauteuil campagnard rugueux, ivre de fatigue, il se laissa sombrer dans un sommeil agité.

Il fit, cette nuit-là, des rêves étranges. Dans un premier rêve, il jouait au poker avec le Diable. Le Diable montrait son jeu : un carré d'as. Rosso n'avait qu'une paire de sept. Le Diable dit : « Je demande à voir. » En réponse, Rosso se leva, saisit une hache posée derrière lui et donna un formidable coup sur la table de bridge. La table s'écroula et toutes les cartes volèrent à travers la pièce. Le Dia-

ble éclata de rire, et il dit : « Bien joué ! » Puis il s'assit par terre, et Rosso s'assit en face de lui, et la partie recommença à même le sol. « Il y a encore un étage en-dessous, » fit le Diable, énigmatique.

Dans un autre rêve, Rosso était couché dans une chambre d'hôtel au Japon. Le plafond de la chambre était couvert de fissures, mais Rosso se disait que cet hôtel avait tenu debout jusque là, et qu'il tiendrait bien une nuit de plus. Soudain, la terre trembla et une des fissures s'ouvrit béante. En s'ouvrant, elle accentua dix autres fissures autour d'elle. La terre trembla de nouveau, presque imperceptiblement, et chacune des dix fissures accentuées s'ouvrit béante. Et Rosso n'eut que le temps de se lever et de courir à perdre haleine dans les couloirs de l'hôtel. Il croisa un chasseur en livrée rouge et lui dit : « ça s'écroule ! » Le chasseur répondit : « C'est fait pour. »

Dans un troisième rêve, Yann Rosso se réveillait, assis dans un fauteuil de bois, une couverture sur les genoux. Puis le rêve s'évanouit, et Rosso se réveilla pour de bon.

Quelqu'un, Ducast probablement, avait jeté une couverture sur lui.

Le prof était toujours assis à la même place. La lumière froide d'une aube d'hiver perçait à travers la lucarne. Le smartcom affichait CNN.

« On dirait bien que ça a déjà commencé, » dit Ducast.

« J'ai dormi longtemps ? »

« Six heures, je vous ai laissé roupiller, vous en aviez besoin. »

« Et vous ? »

« Oh, moi, je ne dors pratiquement plus. »

Rosso regarda l'écran. Un type maigre et bronzé parlait avec animation. Ducast débrancha ses écouteurs et le son parvint à Yann Rosso. Le type parlait Espagnol.

Un journaliste blond aux pommettes rouges, une vraie figure de poupée, traduisit en Anglais : « Nous faisons aux assassins de notre peuple ce qu'ils ont fait depuis des années, c'est tout ! »

L'instant d'après, un plan large montrait une foule de gens en train de courir dans les rues. Un homme courait devant la foule. Il brandissait une tête, fichée sur une pique, et le sous-titre de CNN annonçait : « Horreur à East – LA ».

Rosso allait demander ce qui s'était passé au juste quand Ducast dit quelque chose de bizarre. On aurait dit un mot étranger. Ça sonnait comme « mexayacatl ».